BnF Gallica

Oeuvres de Jean de Tinan. I

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Tinan, Jean de (1874-1898). Auteur du texte. Oeuvres de Jean de Tinan. I. 1922-1923.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ŒUVRES

DE

JEAN DE TINAN

I

PENSES-TU RÉUSSIR

OU

LES DIVERSES AMOURS DE MON AMI
RAOUL DE VALLONGES

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXVI

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ŒUVRES

DE

JEAN DE TINAN

PENSES-TU RÉUSSIR !

Je dédie mon premier livre d'études à mon ami Pierre Louys en témoignage de ma profonde affection.

T.

Décembre 96.

Si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles, et que tu ne le sentisses pas !

STENDHAL.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée, vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée...

RACINE.

POUR SERVIR DE PRÉFACE

A Maurice Barrès.

Voici quelques études où sont exposées, avec toutes les garanties que présente une inexpérience consciencieuse, les plus accessibles des façons de raisonner, de sentir et d'agir pouvant servir à caractériser la « sensibilité amoureuse » *d'un jeune homme de ce temps.*

Celui qui a écrit ces pages est aussi jeune que celui qui en est le « héros », et ils réclament tous deux le bénéfice de celle jeunesse.

Ils ne prétendent à rien autre qu'à avoir voulu dire des choses un peu authentiques sur des sujets dont l'incontestable banalité constitue tout l'intérêt, et dont cependant, leur a-t-il semblé, la plupart des héros de romans, sous les auspices de nos romanciers les plus sympathiques, n'ont parlé qu'avec une mauvaise foi regrettable.

« Ceci est une petite monographie réaliste. »

Si quelques bons esprits veulent bien reconnaître à ce volume le même genre d'importance et d'intérêt un peu spécial que l'on attache, par exemple, aux travaux de sciences naturelles qui s'intitulent : « Documents pour servir de contribution à l'étude de... », *l'auteur se déclarera très satisfait, et en sera encouragé pour excuser, vis-à-vis de soi-même, le trouble abondant et agaçant dont il sait que son livre est pénétré — comme le fut la jeunesse même du « héros » dont il a été curieux.*

(*J'ajouterai une citation de l'abbé de Saint-Réal :* « Un roman est un miroir que l'on promène le long d'un chemin. »)

Ce sont aussi de premiers petits exercices... pour s'exercer...

CHAPITRE PREMIER

DE CIGARES EN CIGARES

POUR HABITUER LE LECTEUR A MON AMI RAOUL DE VALLONGES

A André Lebey.

I

Mon ami Raoul de Vallonges habite, rue de Médicis, presque au coin du boulevard Saint-Michel, un petit entresol donnant sur le Luxembourg, et il a bien raison.

De ses fenêtres il voit les grilles dorées du jardin et la perspective des arbres; il voit aussi la petite place où tous les gens passent; il voit le petit jet d'eau du bassin...

Son appartement est un peu trop « liberty » et « Art nouveau », naturellement; les tables sont encombrées; il y a des bibliothèques tournantes; il y a une bibliothèque fermée pour les livres d'amis sur grand papier; il y a des estampes; des moulages... des choses assez simples, mais que l'on aime... vous voyez cela d'ici.

Il y a un grand divan bas à coussins où l'on est très bien couché pour fumer un cigare...

(J'aime autant vous en avertir tout de suite : on fumera beaucoup de cigares dans ce livre, et d'innombrables cigarettes. Mais c'est comme cela.

Le cigare est tout ce que nous avons de meilleur, il est le temps perdu, il est la douleur bercée, il est aussi la précieuse transition, et il est toute notre imagination qu'il symbolise. Vallonges, précisément, a écrit quelque part : « *Les meilleurs de nos livres sont imprimés sur fumée de cigare.* » — J'applaudis. Je ne sais si ce sont les « meilleurs », mais ce sont certainement les plus sincères — il n'y aura jamais trop de cigares dans mon livre. Je veux que vous supposiez un fin nuage bleu autour de chaque phrase — il y a des Exceptionales de Uppmann, il y a des petits cigares de Henry Clay ou de Valley, des Opéras, des demi-Londrès... — ils ont tous des noms charmants, et cela dépend de l'état des finances... mais ils sont tous de leur mieux la chère fumée amie et gracieuse...)

Donc — je suis monté ce soir-là fumer un cigare chez Vallonges :

— Tu arrives bien... Je suis mal fichu. Je devais aller retrouver Mirving et Silvande à Montmartre, j'irai pas. J'ai dîné chez moi. Je te fais mes excuses d'avance : j'ai envie de parler à tort et à travers ce soir... Tiens, voici des cigares et voici un canif, et voilà des cigarettes et voilà des allumettes... Qu'est-ce que tu veux? Veux-tu du curaçao?

Veux-tu de l'eau-de-vie de Dantzig? On m'a justement donné de jolis verres frangés d'or, cela fera très bien. Veux-tu du sherry? Ah ! la ! la ! — Mon pauvre vieux !

Je me versai un verre de sherry.

— Quoi de neuf?

— Tout. Rien. Je crois, ma parole, que j'ai mes nerfs !

— A propos de...?

— Peuh ! Est-ce qu'on sait ! De vagues souvenirs... Des...

— Ah ! ah !

Il y eut un silence assez long.

Puis Vallonges se mit à parler un peu vite — avec sécheresse :

— J'ai retrouvé ce matin un bel autographe ! dans un vieux coffret à bijoux, avec une petite photographie de foire très effacée et un grand nœud de ruban rose — je ne suis pas bien sûr qu'il ne vienne pas d'une autre, le grand nœud de ruban rose — mais, voilà, j'ai su, aujourd'hui, me rendre ces objets précieux en m'attendrissant sur eux avec persistance...

— Excellent exercice !

— J'avais à peu près dix-sept ans, mon vieux !

— Hah !

— Ça ne nous rajeunit pas; il y a cinq ans de cela !

— Tu parles !

— Tiens ! Regarde le bel autographe...

Sur une feuille arrachée d'un petit carnet réglé « francs

et centimes » je lus ceci — d'une écriture indécise et montueuse :

« *Je reconnai davoir recue de Monsieur Raoul la somme de* 10 *acont sur une nui damour Je soussigne Blanche-Marcelle* 28 *rue Monsieur Leprince.* »

Je lui rendis la feuille :

— Est-ce que ce fut...?

— Oh non ! ce ne fut pas. Ce fut la cinquième ou la sixième tout simplement, mais...

Vallonges prit une cigarette et s'étendit près de moi :

— Non. Ce ne fut pas « l'initiatrice ». Oh ! « l'initiation » pour ce que cela a eu d'importance !...

J'étais bien plus jeune et c'était au printemps. Un dimanche matin je ne sus que faire. Je flanais sur le boulevard des Italiens — puis je pris la rue de Richelieu... Et tu vois la suite d'ici, n'est-ce pas — beaucoup de préambules, c'est bien l'impression que cela donne... les hésitations... les petites fiertés... On attend dans une petite chambre avec un tout léger battement de cœur... comme au bachot... Une femme entre, peu vêtue, mais de rouge, et si incontestablement hors d'âge que l'on ne pense pas un seul instant qu'elle vienne pour... Mais elle se fait familière; elle vous appelle : « Petit cochon »... Un trouble... On tousse... Et puis on a une vague peur de la « froisser » cette femme...

Et en somme, *ce fut*, comme disent nos meilleurs auteurs. Après je suis rentré déjeûner — pas gai...

— Et voilà....

— Et voilà...

Il s'étira :

— Eh bien... cette médiocrité... cela te peine peut-être, si tu n'as pas débuté comme cela, et moi aussi cela me peine — théoriquement. Mais, simplement, cela n'eut pas beaucoup d'importance. Non...

Il s'étira encore.

— Ce fut d'abord un petit dégoût tout de même. Un petit dégoût gluant — flic floc — et d'ailleurs elle abusait de la permission d'être ignoble cette vieille femme écroulée... Mais tout de même cela n'eut pas beaucoup d'importance, parce que j'eus la prudence de ne pas généraliser. Je me doutais qu'il y avait malentendu...

J'avais déjà des théorèmes élémentaires dans mes cahiers, et de la vocation pour les méthodes. Je me souvins qu'il n'y avait pas de courbe géométrique, même plane, qui fût définie par un seul point... et je pressentis que l' « amour » était une courbe tout à fait gauche...

Louisa — (elle s'appelait Louisa : « Tu reviendras me voir, Bébé, tu demanderas Louisa ») — Louisa n'était même pas un « point singulier »... mais ces analogies géométriques ne t'intéressent pas, je suppose...

Tout cela fut assez trouble : je dormis mal une nuit — puis je repassai mon cours de Chimie.

Ah ! tout cela !...

Lorsqu'un peu plus tard, un dimanche aussi, une amie de ma mère s'occupa de moi, — un peu mûre, mais si soigneuse, et si persuadée que je dépérissais en son honneur ! — je sus bien que j'étais mal documenté...

Et tant mieux...

Mais, d'ailleurs charmante, et si tendre, cette dame était trop considérable pour moi, je souhaitais être serré par de petits bras maigres, c'était pas le cas...

Alors la série commença...

•

— Et voilà.

— Et voilà. — Je t'embête? Dis?

— Mais non. Mais non.

Il y eut un silence.

— Le souvenir de la rue Colbert devint seulement, pour moi, un peu amusant et ridicule...

Tu sais. C'est pas dans le tempérament de tout le monde de se sentir «*l'âme à jamais souillée par...*». Les commis-voyageurs en benzines morales ont vraiment trop d'intérêts à voir des taches partout...

La cendre de mon cigare tomba. Vallonges prit une autre cigarette :

— Hah !

— Oui. Et la jeune personne à l'autographe?

— Ah ! Eh bien, comme je te disais, Blanche-Marcelle fut la sixième ou huitième, tout simplement, mais je ne

l'ai pas oubliée comme les autres; son souvenir a été celui-qui-profite-de-ceux-qui-lui-ressemblent...

— Quelles intussusceptions !

— ...parce qu'elle fut très bien dans son genre.

Nous nous accoudâmes un peu mieux : on prévoit toute une soirée de petites causeries — et ce sera Vallonges qui parlera : tous les avantages. Je bus un peu de sherry. Vallonges s'alanguit.

II

— Je suis bavard ce soir, je suis plein de mots et plein de trouble, mon vieux; t'es-tu déjà dit qu'il y avait des jours où l'on se bâtissait posément de petits Châteaux-en-Méthode et d'autres jours où l'on courait comme un enfant fou à travers les chambres des dits châteaux?...

— ...

— ...je suis dans un des seconds jours, mon vieux, j'ai envie de chambarder tous les meubles de ma chère sensibilité... Je suis ravi de t'avoir là pour te dire des phrases... Je te verse de vieux fonds de bouteilles d'émotion — tu vois — avec de mauvaises métaphores; on en a des stocks à écouler comme cela. Tiens — voilà un cendrier. Ah la la la !

Je restai silencieux pour qu'il s'énervât — (j'aime beaucoup les énervements...)

— Ah ! la la ! — fit Raoul.

Ses mains s'agitèrent.

— Vois-tu. Il est difficile de parler d'elle sans employer le mot « gigolette », et le mot gigolette suffirait. Elle l'était — gigolette jusqu'à la gauche...

Il sourit.

— Chère petite Blanche-Marcelle !

Il sourit encore.

— Oui, jolie, avec un visage enfantin où de petites rides, déjà, près de la bouche, retenaient trop la poudre de riz; jolie, de petites dents courtes et brillantes, avec un point brun quelque part, et des gencives pâles, et des cils très longs; jolie, un front étroit sous des cheveux tout durs de frisures — ô monsieur Dreux, coiffeur, place de la Sorbonne ! — les cheveux brûlés par le fer, petite odeur de roussi fade; jolie, le corps trop mièvre, les seins trop lourds et pas assez pleins, le bassin étroit, si chaste; jolie — les mains toujours sales, si sales que cela vous avait quelque chose de *volontaire* bien touchant, — et un goût violent pour les couleurs violentes, et un goût violent pour les parfums violents...

Il sourit encore :

— Chère petite Blanche-Marcelle !

Toujours d'hétéroclites chambres meublées, du côté de l'Odéon, des chambres avec un poêle au milieu, et un pot de chambre dans le chauffe-assiettes. Des alcôves mansardées à 25°, où l'on se cognait la nuque par intervalles... Aux murs, les chinoiseries cruelles qui se colportent à la terrasse

des brasseries, un portrait de M. Sadi-Carnot par le procédé chromolithographique, quelques balais à confettis, un bocal de poissons rouges anémiques... autour du cadre de glace les cartes de visite de la Jeunesse des Écoles... Ah !...

Mais je décris, et c'est inutile. J'ai dit que la jeune Blanche-Marcelle était très bien dans son genre... si tu connais le genre tu es renseigné.

Chère petite Blanche-Marcelle !

— Chère petite Blanche-Marcelle... !

— Elle avait même un moral. Un moral très simple. Elle acceptait dix francs, et quelquefois moins, essayait de se faire inviter à dîner...

— Tu m'pay'à dîner. Dis?

— Parfaitement. Payait régulièrement sa chambre, moins régulièrement sa blanchisseuse, chantait des chansons tristes, se faisait exploiter par sa mère, disait des phrases courtes sur la « pas drôleries » de la vie, achetait des corsages d'un écossais implacable, buvait trop de menthes vertes...

— Tu m'pay'un bock. Dis?

— Oui...

— Garçon ! une menthe !

— Parfaitement. Et donnait des cigares à 20 centimes et des thunes à un jeune homme brun nommé Auguste qui, lui, l'aimait « tout simplement », disait-elle, — et le fait est que les fantaisies de potaches...

— En somme, elle appartenait à ce que nos oncles appellent « la plus basse prostitution »...

— Chère petite Blanche-Marcelle !
Il sourit.

Il y eut un long bon silence, et Vallonges et moi nous rêvassions chacun de notre côté... Chers silences dont se trament les soirées inutiles... et tout ce qu'il y a derrière ce que l'on dit...

...Ce cher Vallonges !

III

(Eh bien ! — cela vous déplaît peut-être, et sans doute, cette veule causerie inégale et brutale, et ces banalités d'aventures de gamin, et cela vous déplaît qu'il soit déjà question de draps douteux — au fait non : pas douteux — et que cette lamentation de jeunesse ait l'air d'une lamentation de sommier... Cela vous déplaît peut-être... Mais moi je ne déplorerai rien.

Que Vallonges, énervé ce soir-là, se souvienne ainsi, de sourires en sourires, d'une petite fille si quelconque, et si « couleur locale » — qu'il la revoie qui tient entre ses genoux le collégien grandi dont la sensibilité à peine se coagule, et presque seulement encore par des lectures — faites dans quel ordre ! — ...le collégien qu'il fut...

C'est si bien le début qu'il fallait à mon livre, à mon vilain livre d'amours — et je ne devrais même pas oser gâter ce début par des développements.

— Car — comprenez-moi bien ! — ce n'est pas un livre sur *la femme* que je fais.

J'aurais pu, parmi les quelques douzaines de fillettes du même genre que fréquenta, avant vingt ans, avec de petites aventures et des anecdotes, mon cher ami Raoul de Vallonges, en choisir une autre, et faire quelque chose de plus « amusant », mais — comprenez-moi vite ! — j'ai choisi celle-là parce qu'elle était la plus *ressemblante*...

Ah ! cher et patient lecteur, je voudrais que vous étendiez à tout ce que vous allez lire le bénéfice de ces quelques lignes.

Malgré tout ce que l'on pourrait dire, il n'y a rien de moins *truqué* que mon livre, — un livre « *sur rien* » comme disait Flaubert — c'est tout simple, je vous assure, que Vallonges, le long des mois où nous le regarderons sentir, se passionne *à mesure* pour un certain nombre de « milieux » qu'il pourra rejeter ensuite jusqu'à les trouver insupportables — j'assiste à cela tout le temps, et vous aussi...

Il n'y a rien de moins truqué que mon livre — et si, comme cela, il traîne des bouts de préface dans mon premier chapitre, ce n'est pas parce que Laurence Sterne a fait ainsi dans *Tristram Shandy*, c'est parce que je vous ai toujours dit les choses au moment même où le besoin m'en est apparu.

Je vous promets de mieux m'appliquer à la « composition » dans le roman qui suivra celui-ci...

Reprenons nos cigares.)

IV

— Cela dura depuis les vacances de Pâques... il restait de l'argent des vacances...

Je l'avais rencontrée dans un bureau d'omnibus, et elle avait souri de son sourire serré — p'tites rides aux commissures — de son sourire si vache et chaste, et puis elle m'avait donné son adresse tandis que je me demandais comment je la lui demanderais...

Cela dura jusqu'aux grandes vacances...

Cela dura juste ce qu'il fallait...

Cela fut un peu facile et tant mieux...

Et Vallonges s'exalta :

— Vaselines ! cuvettes et serviettes ! — on n'a pas le courage de se fâcher contre vous ! Boîtes minces de sapin blanc ! Vaporisateurs à 1,95 ! Je vous déclare tout à fait symboliques, et il ne faut plus que vous donniez envie de rire ou envie de s'en aller...

— C'est le début d'une poignante prosopopée?...

— Oui... oui...

Car...

Car nous n'aurions pas pu *imaginer* tout cela...

Ah sans doute, si les *familles*, en donnant trop peu d'argent à leurs précieux « hoirs » dont les pubertés grouillent, les poussent à des «consommations » peu coûteuses, mais d'occasion...

— Il y a mieux, mais c'est plus cher !

—... ce n'est pas parce que les familles sont bêtes, c'est parce qu'il est bon que ce soit comme cela.

C'est parce que nous n'aurions jamais pu imaginer tout cela.

Vallonges marcha à travers la pièce :

— Il est bon, vers dix-sept ans, que les jeunes gens acquièrent brutalement cette notion élémentaire que la bouche qui sert au baiser sert aussi à d'autres usages...

— A manger, par exemple.

— ... que « les petites mains obscènes » ne sont pas seulement destinées à porter des effleurements de lèvres et des bagues avec des pierres bleues, que d'autres parties du corps ont aussi double emploi...

Nous n'avions pas assez tenu compte de tout cela dans le Rêve bleu de nos quatorze ans, et le Rêve bleu de nos quatorze ans, c'est celui qui nous ressert toute la vie — y a pas : faut l'écrire avec un R majuscule — toute la vie, qu'un poète aligne des vers ou qu'un négociant ait des regrets, c'est la même sensiblerie fragile et fausse, ah ! si fausse ! qui passe dans leurs soupirs, toute la vie... tare bébête qui gêne les plus audacieux esprits, obstacle odieux à la recherche même d'un amour plus vrai — ... qu'il

s'est tant prétendu être que nous n'avons plus confiance...

Ah ! le Rêve des quatorze ans ! Le Rêve insexuel et mal sexuel qu'il faut haïr !...

V'là qu' j' m'emballe ! — Mais comment songer sans frémir à ce ferment mauvais de faiblesse sentimentale qui fait s'amiévrir une race à parodier le bonheur !

Résignation et lointain amour ! Ombres fidèles échangeant des serments sous les étoiles ! Qu'il vienne, celui qui vous bafouera au nom d'un plus noble souci de s'unir pour *vivre* au lieu de s'associer pour épancher des cœurs ou des reins. Amour pur, débauche cérébrale ! Qui n'a pas senti à certaines heures plus *vraies*, s'effondrer piteusement, devant l'amour tout court entrevu — complet — les châteaux de cartes recommandés des « passions » ou des « voluptés »? Mais nous savons si mal... et nous avons si peu de courage — et elles sont si... et c'est si agréable tout de même de...

Comme nous nous entendons mal à « tirer parti » de nous-mêmes !

Vallonges s'assit, craqua une allumette, se calma.

— Oui, répondis-je.

Vallonges eut des gestes pleins de bon sens.

— Dans l'espèce, et à un bon point de vue pratique, les petites connaissances physiologiques brutalement acquises le mettent un peu au point, notre Rêve pur -- un peu —

lorsqu'il en est à peine déjà plus temps. Elles élaguent la floraison gourmande de quelques branches en guirlandes et d'autres métaphores comme cela : et cela devient les hypocrisies indispensables selon lesquelles nous souffrirons ou nous nous croïrons heureux... Le fin Rêve établi ne meurt pas, si phtisique et si cholorotique qu'il soit, mais il devient un peu timide, on peut lui dire : « Veux-tu bien te taire ! après les « impuretés » où tu t'es compromis avant-hier ! »... Cela suffit quelquefois : On sifflote « *Plaisirs d'Amours...* » de Garat ou un air de *La Belle Hélène.* On se répond — c'est le chef-d'œuvre : « Je pensais à *Elle* ! »...

Et s'il ne se tait pas, le sale Rêve, s'il s'obstine, phonographe impénitent où fonctionnent les rouleaux de nos anciennes cires bleu de ciel, à réciter l'éloge de *Celle*... ou à conseiller des crimes passionnels, on le blague sur ses premières déconvenues d'explorateur, et il se musèle... et l'on vit...

Vallonges soupira et sourit :

— Nos désillusions ! Nous n'avons que cela pour nous ! Et c'est si souvent nécessaire de le faire taire, le vieux Rêve artificiel, « poaitique » et entêté, qui s'autorise des plus sots détails pour nous faire souffrir comme si cela en valait la peine... !

Je choisis un autre cigare. Un silence.

— Tiens, mon vieux, reprit Vallonges, je pourrais

m'expliquer mieux en reprenant, comme exemple, le petit lyrisme que tu blaguais tout à l'heure :

— « Comment ! Il recommence ! »

Vallonges s'étira.

— Vaselines ! cuvettes et serviettes !... Notre adolescence !...

On a chaud contre la chair moite, la chair qui claque contre votre sueur. On a ses cheveux mouillés dans le nez, on a mal à la nuque et derrière les oreilles, on se dégoûte un peu... parce que l'on a été bien élevé par sa mère, mais on est aussi un peu fier d'avoir si chaud, parce que l'on est très jeune, parce que la première cigarette semble loin, et parce que l'on a joui assez bien...

— Bien.

— Alors c'est — l'eau fraîche, fraîche, fraîche malgré tout, jetant des souvenirs de forêts mouillées et d'herbe verte, l'eau fraîche qui semble laver inépuisablement nos chagrins, nos fatigues, nos désespoirs connus et inconnus, nos petites vanités et nos énervements. Il semble que quelque chose de clair nous soit rendu...

Suis-moi bien !

... Que nous allons nous laisser vivre, sourire avec plus de bonté que d'ironie, que nous allons *aimer*, ah ! près d'*Elle* ! chère douceur ! L'eau est fraîche, fraîche, fraîche, fraîche, et notre chair vannée trouve cela bon et pense à son âme — nous oublions ! — nous attendons qu'un NOM monte à nos lèvres... !

Et tu vois ! Il va triompher, le terrible Rêve, il va profiter de ses lectures, il ne sait plus où il est, il a crevé les vitres... Mais, tiens :

« Seulement, pour ne pas prendre froid, il faut se recoucher près de la jeune personne dans les draps fripés, trop tièdes, avec ces taches — ou bien se rhabiller à la six-quatre-deux... »

On plaque cela sèchement, pour se défendre, et le Rêve vexé bat de l'aile et s'abat, et vous laisse un peu tranquille... cela donne un passable état d'équilibre. — Le lendemain on recommence.

Ce serait toute une méthode, toute une méthode... seulement on s'en aperçoit un peu tard... Et lorsque l'on n'a pas envie d'être spirituel, lorsque le Rêve est le plus fort... on le mène boire quelques alcools. Un sherry à la glace? Et un autre ! Et des chartreuses vertes !... J'tembête?...

Il y avait bien d'anciens découragements dans la voix heurtée de Vallonges...

— Mais non. Mais non. Va toujours.

Il reprit d'une voix devenue traînante :

— Oh oui ! Faut « juguler » le Rêve ! Quels maîtres enseigneront aux jeunes gens à haïr le Rêve !

Excuse-moi d'y revenir — je sais bien que ça fait « longueur » — mais la petite scène ci-dessus six mille fois répétée, c'est ça la vie sentimentale, et l'on userait tout son temps à cela si l'on n'y prenait garde...

J'ai connu tout le Rêve bleu, et j'en ai souffert, et ses pétales déteints sèchent entre tous les premiers feuillets du livre de ma vie — « un livre suprême », nous a dit M. A. de Lamartine. — Le Rêve est paresseux et appelle cela langueur; il traîne sur les divans des chambres à demi-jour, et fait traîner sur les imaginaires petites mains frêles, qu'il n'imagine même pas fiévreuses, des baisers qui sont des mussitations. Patinage idéal ! Et des femmes et des soieries fanées et des musiques lentes !... ah, je me suis délecté de tout cela, et toi aussi. Le Rêve se fournit chez Jansen, rue Royale; il est métaphorique, le Rêve bleu... C'est le Rêve platonique... Grotesque ! Ah qu'il nous amoindrit et nous embête !...

Vallonges ouvrit un tiroir, éparpilla des feuillets d'écriture, en choisit un; il lut avec exagération :

— Tiens, v'là un échantillon de sa chère littérature :

« Jadis, au départ du prince beau qui, par les forêts profondes, allait chercher la sœur amoureuse dont l'éveil lui sourirait parmi le dénouement des cheveux d'or, une fée lui mettait au doigt l'anneau qui serait un talisman sauveur ! Dans l'argent terni, des pierreries s'enchâssent dont les noms sont étranges et sonores, et vous crispent de réminiscences imprécises du passé fabuleux dont les enfants parfois se souviennent encore ! — et c'étaient des anneaux magiques !

Aie confiance — disait la fée — chaque fois que les pierreries consacrées effleureront *ce qui n'est pas selon l'apparence*, tu verras leur éclat se meurtrir comme un regard se voile de larmes... !

Alors, écartant d'un geste lent de son glaive les tentations pressenties décevantes, Il marchait vers l'Aimée ! Des conteurs nous ont conservé la légende de quelques-uns de ces chevaliers fiers !...

« Magique anneau d'argent gemmé ! as-tu perdu ton pouvoir séculaire !... »

Et ce sont des cris !... Mais cela suffit...

Oui. J'écrivais cela vers ce temps-là. C'était de la bien mauvaise littérature, et c'était d'une philosophie bien facile et honteuse — et j'y tenais... Ne fallait-il pas que je... fusse mis à même d'apprendre, — ce que tant de belles âmes n'apprendront jamais, — qu'une autre Fée a changé tout cela, et qu'aujourd'hui, en somme, tout est *selon l'apparence,* et qu'il n'y a qu'à aimer l'apparence, à se méfier du Rêve jeté en nous par les raisonnements faux, et à mettre son bonheur dans sa vie... en l'agitant avant de s'en servir... Bien...

Ah — un tas de choses si simples — il n'y a qu'à regarder pousser une plante, il n'y a qu'à... .

(Mais voici déjà longtemps que l'on ne nous écoute plus.)

La voix de Vallonges se fit plus traînante encore :

— Et c'est à cela qu'elles servent, vers nos dix-sept ans, les petites Blanche-Marcelles aux mains sales qui chantent des romances tristes, où il est question des jolis *houaseaux* et puis encore des petits *z'ouazeaux* et qui donnent des cigares et des thunes à des Alphonses qui s'appellent quelquefois Auguste...

Elles servent à provoquer notre jeune rêve dans des conditions telles que nous puissions prendre aisément l'habitude de le vaincre...

Excellente formule !

— ...

— Elles servent à nous faire comprendre à la fois que la vie est encombrée (c'est sale et ça tient de la place) de quantités de petites nécessités dont il vaut mieux sourire que pleurer — (M. Caron de Beaumarchais, passim) — et que tout de même il y a des eaux fraîches (sens figuré)...

Elles servent à nous faire comprendre, à la fois, que la vie est encombrée (c'est pur et ça tient de la place) de quantité de grandes « aspirations » sans fondements dont il vaut mieux se railler que souffrir — et que tout de même... les spasmes parmi les caresses (par exemple) sont bons...

Ah ! c'est vraiment bien heureux que les familles ne donnent pas assez d'argent... et que les premières « consommations » n'encouragent vraiment pas à l'illusion sentimentale ! Ainsi déjà l'on obtient si peu d'équilibre... que serait-ce !... A la fin de ce dix-neuvième siècle où se préparent les écrivains du vingtième, il manquera *quelque chose* à ceux qui ne se seront pas réveillés dans de petits bouges après des gestes d'amour, la bouche amère et les aines douloureuses, encore assez de tendresses dans le cœur pour qu'il en rejaillisse, tout de même, sur la petite femme qui dort là, assez de catachrèses pour que l'on puisse baiser sa tempe — mais assez de dépit dans l'esprit pour que germent

les habitudes d'analyse et de sincérité sans complaisance dont se fait l'insouciance joyeuse que n'émouvront plus que les choses vraiment profondes...

Ah la la ! mon pauvre vieux — !

Et Vallonges reprit une cigarette...

— Chère petite Blanche-Marcelle !

V

(Monotonie prolixe et étriquée de ces petites idées pieuses de souvenirs — je vous aime, pauvres façons d'être de nos sensibilités effarées et battantes... (et c'est exprès que je réunis ici tant d'adjectifs inexacts)... Je ne fais nulle part de « théorie » — comprenez-moi — je veux montrer seulement que l'on essayerait bien d'essayer d'en tenter...

Ah ! — tandis que l'on se souvient — la voix qui devient plus dure ou meilleure, les doigts qui griffent ou semblent se rappeler des caresses, les gorgées de fumée bleue qui s'attardent en volutes, ou, brusques, s'éparpillent... tout cela, si beau, je ne parviendrai pas à le dire, et vous savez bien que c'est cela qu'il faudrait; et vous sentez bien qu'importe plus que toutes la petite phrase courte — oh ! sans presque de signification — que j'aurai réussi à placer au moment d'émotion voulu...

Cette « petite phrase », ceux qui peuvent m'aimer la devi-

neront mieux que moi, et les autres ont déjà définitivement jugé que je parlais « pour ne rien dire »... Il y a tant de vraies choses pourtant que j'aurais voulu « dire » — mais je ne peux pas...

... Ah ! qui m'aimera ! — Vous?

Passons.)

Je répétai en souriant :

— Chère petite Blanche-Marcelle !

Vallonges parla plus gaiement :

— C'est *cela* qu'elle fut, Blanche-Marcelle, pour moi — et aussi pour Lionel Silvande, ce qu'il faut dire.

— Lionel?...

— Avait déjà des dispositions à ne jamais pouvoir avoir une femme le premier. Réunis par les événements au banc supérieur d'un amphithéâtre dans le bas duquel des professeurs distingués développaient les matières du programme de Mathématiques Spéciales, nous eûmes souvent, l'un ou l'autre, très envie de dormir à la classe du matin, et celui qui avait envie de dormir avait un faux-col de la veille, parce qu'il avait passé la nuit rue Monsieur-le-Prince...

C'était très bien. Ce fut même mieux que nous fussions à deux. D'abord parce que cela nous fit un sujet de conversation pendant les études, et, à en parler, nous comprîmes mieux; ensuite parce que nous nous entraînions ainsi contre tous les ennuis que met dans la vie des jeunes gens la piètre

vanité qu'ils ont de ne pas sacrifier telle coucherie — dont ils se fichent — à la crainte de froisser l'amour-propre d'un camarade. D'ailleurs...

Silvande et moi, nous fûmes un peu jaloux l'un de l'autre, poliment, assez pour sentir que cela n'en valait guère la peine, et aussi que cela *aurait pu* en valoir la peine. Nous n'avouions pas cette jalousie parce que nous avions déjà lu beaucoup de livres jaunes, et, lorsque Marcelle nous en voyait mélancoliques ou agacés, elle nous disait gentiment : « Pauv'chien — va ! » ce qui suffisait bien.

Ah ! On la voyait en azur clair tout de même, et c'était sans toujours penser tout à fait nos raisonnements, que nous apprenions à raisonner assez bien à propos de la jeune Blanche-Marcelle — l'attendrissement n'était pas loin...

— « Je n'y tiens pas, disait Silvande, et c'est vrai qu'elle a les mains trop sales, même lorsque l'on vient de les lui faire laver — mais c'est tout de même elle qui m'a inspiré ce *Sonnet à l'Idole* qui est le meilleur que j'aie fait... »

— *Un Rêve casqué d'or aux blanches envergures...* etc... *Walkures...*

— C'est cela. Et je répondais : « Je n'y tiens pas, et c'est vrai que le jeune Auguste marque mal, et c'est vrai que de Diana Vernon, que j'ai fort aimée il y a quelque temps, Marcelle n'a guère à m'offrir qu'un feutre à plumes très ridicule... Mais, tout de même, les quelques points de méthode que j'ai pu vérifier auprès d'elle » — il y en a —

« sont bien plus vivants et doux pour moi que ceux que j'ai seulement notés chez MM. Barrès ou de Stendhal, et, avec un peu de recul, je ferai d'elle un joli personnage secondaire dans un de mes prochains romans... »

— Vous aviez déjà des préoccupations littéraires...

— Oui. Mais nous *tenions* à Blanche-Marcelle bien plus que nous ne le disions, et il fallait même, pour que nous puissions seulement « parler » d'elle ainsi, que le petit travail de désillusionnement auquel nous avons consacré tout à l'heure...

— ...Quelques phrases dont la confusion n'était pas le moindre mérite...

— Comme tu dis... Eût déjà donné de précieux résultats.

Vallonges leva les bras, et affecta de l'emphase :

— Ce fut à cause de la jeune Blanche-Marcelle et des préoccupations littéraires y attachées que Silvande, à la fin de l'année, ayant ciselé tout un volume de sonnets immortels, manqua à devenir un de nos off. d'arti. les plus distingués, pour avoir indigné l'examinateur Laurent en ne louant pas en termes convenables la *Notation différentielle* aux dépens de la *Notation de Cauchy*...

Quant à moi — j'avais été ajourné dès l'*Écrit*, pour m'être permis dans ma « Composition Française » d'ergoter avec imprudence sur l'innéité de la loi morale...

— Joli sujet !

— Tu parles ! Je me consolais sur les plages, parmi des jeunes filles-fleurs toutes blondes.

Lionel m'écrivit que l'on me regrettait :

Raoul, ton souvenir m'harcèle
Je suis ta petite Marcelle...

La rime était d'or, mais, à m'être séparé le premier de la petite fille, je devais gagner surtout d'éviter les dépenses de pharmacies dépuratives qui attristèrent le mois d'août de Silvande...

Nous devînmes sérieux peu à peu, et veules, avec des cigarettes lentes.

— Je t'ai raconté une aventure vraiment bien unie... dit Vallonges.

Il s'accouda dans les coussins.

— Pourtant... dit-il.

Il eut quelque chose de déchiré dans la voix.

— Pourtant...

Un soir — bel horizon — que je songeais un peu, devant la mer, à Marcelle et au Rêve bleu, et aux draps isabelles et à d'autres baisers; et que je me proposais — ah ! par méthode toujours — de me mépriser avec sévérité en m'humiliant de la poésie du paysage — (quelle erreur !)— je sentis brusquement qu'à cause de *cela*, de cet ordinaire et quelconque CELA, un tas de choses étaient déclanchées en

moi — que je n'aurais plus jamais le courage d'appeler sérieusement la mer « le sein d'Amphitrite »...

Et ce fut — à propos de Blanche-Marcelle, oui — une *heure de vie.*

Il faisait tiède. Je m'abandonnais à une hypéresthésie presque douloureuse. Puis, lorsque j'eus tout vu comme jamais, ce ciel, ces côtes, cette eau, ces couleurs, je m'appliquai, peut-être pour la première fois profondément, à accueillir franchement la sincérité de la frêle pensée qui avait continué en moi. Cela donna très peu de chose, et c'était très peu de chose, mais comme cela fut important — parce que je ne « posais » pour personne...

Je pensais : « Blanche-Marcelle !... c'était une bonne petite fille, si naïvement putain, et avec de si délicieusement fades fleurettes bleues au bord de l'âme... Le fouillis de sa chambre m'a amusé... Cela ne m'a pas trop gêné qu'elle fût si peu soignée... J'ai pris des bains depuis... Mais cela avait assez duré... »

Blanche-Marcelle n'importait guère, mais le peu de sonorité de cette « pensée d'amour » me choqua — et tout de suite me séduisit la discrète amertume du cynisme...

Je respirai fort...

J'entrevis la possibilité, auprès de saines sécheresses, d'une infinité de lyrismes sans conventions, sans « terminologies », sans mensonges, jaillis de la vie et du moment — je devinai que l'on pouvait s'exalter *par soi-même avec ce que*

l'on avait — une exaltation minutieuse et passionnée, forte de toute sensation, crispée dans la chair même...

C'est simple, simple... mais il me sembla que j'avais tout inventé...

Vallonges eut un petit rire...

— Avec quel enthousiasme je voulais « continuer », tout de suite; je me demandai, en contenant la joie que j'avais à m'interroger, *en quoi* m'amusaient les flirts que je commençais... Je me souvins avec soin d'avoir, sans arrière-pensée, savouré le matin, dans la petite allée aux glaieuls, la nuque blonde de cette jolie Fernande (et encore maintenant quel précieux souvenir)... Je sus relier de rosseries discrètes des joies immédiates... J'en fis même une petite plaquette... « dans le format curieux des anciens eucologes »...

Vallonges rit encore :

— Ah ! oui — ce fut une « heure de vie ». Ce fut rapide. Mais cela se préparait depuis trois mois. Ah mon cher ! J'étais « perdu » — j'allais profiter de mes dispositions fâcheuses... j'analyserais *exprès*... je... « Le ver était dans le fruit »... etc... etc... Tant mieux. Tant mieux. Tant mieux !

Seulement je ne savais pas qu'il faudrait avoir encore des *crises*...

Ah ! — comprends-tu, comment la jeune Blanche-Marcelle servit de prétexte à toutes ces choses?

Et Vallonges répéta plus bas :

— Ai-je fait deviner comment autour d'elle, à cause d'elle, l'artificielle et indicible rêverie d'un tout jeune homme fut brisée par le choc de petits détails jusqu'à laisser pénétrer la curiosité de vivre exactement?

...Et puis c'est bien moins absolu que cela... c'est venu peu à peu... mais ce fut alors que cela commença...

VI

— Il est tard.

— Tu t'en vas?

Vallonges prit entre ses doigts l'« autographe » :

— Chère petite Blanche-Marcelle !

Lorsque Silvande et moi revînmes en octobre — elle avait « passé les ponts ».

Silvande l'a rencontrée il y a quelques mois. Bonne fille elle fit arrêter sa victoria... Elle répondait au nom blanc de Lilia, habitait le quartier Monceau, et se déclara entretenue par un type chic... elle avait des gants...

Les femmes chères, ce sont les femmes bon marché qui ont vieilli...

— Bien.

— Ce soir-là, Silvande et moi nous nous sommes souve-

nus d'elle pendant une dizaine de cigarettes avec des rires tendres — des tendresses rieuses si tu préfères. —

Je lui souhaite les meilleures chances...

« *Petits-z-houazhôs volez vers mon ami-i-e* ! »

Elle a tout de même « joué un rôle » dans ma vie !

— Bonsoir.

— Bonsoir, mon vieux.

— A demain.

CHAPITRE DEUXIÈME

EN FAÇON D'ÉPITHALAME POUR UN MARIAGE MANQUÉ

OU RAOUL DE VALLONGES RACONTE UN DE SES AMOURS

A Ferdinand Herold.

ENVOI

Madame. — J'ai souffert encore en écrivant, après quatre ans, ceci (les vieux soldats sentent les brûler parfois leurs blessures guéries); mais je ne prévois pas que vous vous émouviez à lire le récit aussi nu de circonstances qui, sans doute, vous échappèrent pour la plupart...

Je crois que nous serons d'accord pour nous féliciter que cette aventure se soit terminée, en somme, sans accidents irréparables — ce fut un malentendu trop prolongé...

Je pense aujourd'hui que, pour moi, « le besoin se faisait sentir », à cette époque de ma vie, d'une *crise* — c'est vous qui vous êtes trouvée là... et je n'avais pas du tout d' « expérience »...

Tant mieux, ou tant pis, ou tant mieux...
(c'est un vers de Verlaine).

Si vous lisez ceci, il ne faudra pas m'en vouloir de n'avoir pas souffert « *éternellement* » comme je vous l'avais plusieurs fois promis — c'était très fatigant... je vous assure...

Et puis... comme cela... c'était déjà pas mal...

I

(Je sens que je n'aurai pas le courage — c'est fâcheux — de faire tout à fait de la « Littérature » avec cet « amour ». Je me troublerais trop souvent... je voudrais me ressaisir — tout cela sonnerait faux, parmi des jeux d'esprit ou de mauvaises épithètes... et je respecte assez — je crois — cette naïve et profonde émotion de ma jeunesse pour désirer la railler moins que les autres.

Voici, sur ma table, les « pièces » que j'avais réunies pour écrire cette histoire. Il y a deux gros cahiers écrits au soir le soir, des paquets de lettres... Je « dépouillerai » simplement ces documents devant vous. Je copierai des phrases — (toujours la même !), et je raconterai à mesure : cela se passait ici... cela se passait là...

Je ne connais pas de « procédé » plus paresseux, et qu'il faille

condamner davantage, mais cette fois vous m'excuserez parce que cela ne sera pas un « procédé ». — Je parle de cela *comme je peux, parce qu'il me semble qu'il faut que* cela y soit.

Je suis lâche à l'idée de réveiller mon ancienne douleur pour l'habiller d'une robe neuve... La voici dans son essoufflement prévu, à petites touches, ne cachant rien de sa piètre insignifiance... soyez-lui indulgents.)

II

Lorsque j'arrivai cette année-là à Valescure chez Mme Stolon, j'étais un « jeune homme très bien »; très convaincu que jamais je ne « couperais dans ces ponts-là » — « ponts » étant une expression parfaitement élastique; analyste — parbleu ! sachant jouer assez bien d'une sentimentalité artificielle fort soignée; sensuel un peu et très « tenu » par une famille maladroite, par suite enragé de « *flirt* »... voici un échantillon caractéristique de mes tirades de ce temps-là :

« Flirt ! Effleurement ! Seul baume d'énervement à nos neurasthénies attristantes, il faut t'aimer malgré tes imperfections, peut-être à cause d'elles, parce que tu es une *tentative*...

Il faut t'aimer pour tous les sourires qui sont toi, pour tous les alanguissements qui sont toi, c'est toi qu'il faut aimer dans

les chers souvenirs des mains lentement caressées qui conservent encore, aux jointures délicates, l'odeur rauque des gants quittés pour le baiser — dans les souvenirs des paroles étudiées, murmurées très bas près des nuques frissonnantes où passent les teintes avivées des pudeurs troublées.

Nous avons reposé nos fronts lourds sur des gorges de soie chaude : — seins adorés, caresses à nos paumes fiévreuses, vous tendiez vers les baisers la fragilité de vos teintes nacrées ; et vous, lèvres, liqueur, seuil !

Flirt ! — jeune dieu souriant, ceux-là seuls médiront de toi qui ont mal connu ces joies factices et véritables ; — tu marches indulgent, chatouillant tes belles mains contre les lèvres qui les implorent — et tu sais que dans nos cœurs nous t'avons élevé des autels. — Ce soir il te plaira que nous allions en longues théories lentes sous les péristyles fleuris de tes temples en faisant semblant de nous aimer... »

N'insistons pas. Ajoutons deux phrases :

« Petites amies, je ne blâme rien, car des minutes furent exquises ; vos mains douces, vos mains de frêles vierges folles ont été la joie de mes crépuscules ; — j'ai tant aimé, sous vos paupières baissées, la petite perversité devinée de vos regards... »

Et ceci encore :

« Il est très décourageant de trouver chez tant d'entre elles une fleur à la place du cœur. et je crois que Nietzsche a superbement exprimé l'hésitation mélancolique dont nous souffrons lorsqu'il a écrit : *Nie noch fand ich das Weib von dem ich Kinder mochte.* — Je n'ai pas encore rencontré celle dont je voudrais avoir des enfants. »

État d'âme un peu bien artificiel, blasé sans l'être, et mécontent de l'être — énervé surtout. Je sentais en moi-même, quelque part, une sincérité d'amour sans savoir l'accueillir. J'étais très seul et je me croyais très fort. Je tenais au service de sécheresses d'hier dont j'étais vaniteux tout l'arsenal mal classé de mes rêvasseries d'avant-hier.

On disait : « Il serait gentil, ce petit Vallonges, s'il n'était pas si poseur. » Et l'on avait sans doute bien raison.

Parlons un peu du « petit Vallonges ».

(J'allais avoir vingt ans. Je pouvais sembler plus jeune malgré les plis du sourire. J'étais mince et je m'habillais de jaquettes longues, sombres et semblables... cela suffit bien.)

Jusqu'à douze ans j'avais été élevé à la campagne, par des femmes, dans le grand parc de Rainville, où des ruines d'abbaye se dressaient au bout des allées couvertes. Je ne sais pas si j'eusse pu devenir pieux, et je ne le crois pas — je sais que je ne le devins pas parce que l'église de Rainville était froide et laidement barbouillée d'ocre jaune. Cependant les livres d'images avaient empli mon âme d'allégories et de rêves ornés.

Je fus un enfant triste. Je me souviens même que je feignis souvent des tristesses — parce que les caresses de ma mère et de ma marraine me semblaient alors plus proches.

Ma marraine mourut lorsque j'avais douze ans — c'est

elle surtout dont l'image se mêle aux souvenirs de toutes ces années — souvenirs flous parmi les ombres chères des grandes allées et les vestiges de quelques contes chevaleresques que je distinguais mal des réalités.

A dix ans l'enfant sait peu de choses, et cependant presque toute sa destinée est faite, parce que notre destinée dépend surtout de la façon dont nous rechercherons le bonheur, et que ces habitudes sont déjà prises... Ma marraine disait que j'étais « câlin », et ma mère disait que j'étais « ergoteur » — je n'ai guère changé.

Lorsque, à douze ans, je commençai la vie de collège, je fus d'abord effaré de tant de bruit. Je me souviens avoir surtout souffert de l'inévitable poussière — poussière d'ennui qui alourdit l'air des salles d'études. Pendant trois ans, arrivé chaque matin à huit heures, j'attendis, chaque jour, que la cloche de la sortie de quatre heures sonnât. Je fis régulièrement mes devoirs, j'appris très souvent mes leçons, — il y eut aussi des parties de « barres »...

J'aimais le *Télémaque* et les « *Hisloires* » de Salluste. Je m'engourdissais parfois en des paresses distraites...

— Vallonges ! continuez l'explication du « Jacob's ».

J'ânonnais tandis qu'on me « soufflait ».

— *Sophrosunê*... la tempérance...

Et l'excellent homme qui nous faisait décliner le verbe *luô* ajoutait régulièrement :

— Vous êtes donc toujours à chercher des « rimes »?

Je ne cherchais pas de « rimes » — je ne cherchais rien du tout.

Mes « camarades » m'avaient d'abord bousculé, riant de mes gestes d'enfant choyé, et j'étais aussi un des plus jeunes de la classe, mais bientôt je m'habituai à eux. A quinze ans, en rhétorique, les bruyants camarades se policèrent aux brasseries closes et aux bals blancs et « causèrent », mais je ne m'intéressais guère à eux... de tous mes voisins d'étude de ces premières années je n'ai pas gardé un ami... je ne regrette, de tout ce temps-là, que mes paresses.

Pendant les deux années de rhétorique et de philosophie, je lus — je fus cependant reçu à mes trois baccalauréats — (ancien système)...

Voici une phrase de M. Maurice Barrès que je trouve trop parfaite pour ne pas m'en expliquer : «...*Il était gorgé des plus audacieux paradoxes de la pensée humaine, il en eût mal développé l'armature, c'est possible, mais il s'en faisait de la substance sentimentale...* »

Les livres mêmes de M. Barrès me furent alors d'autant plus chers que j'en eus mal *développé l'armature* — ils m'imprégnèrent d'une fièvre intense... désir de sincérité, d'habileté et d'élégance... c'est à eux que je dois le souci que j'eus dès lors de régler un peu l'ordre des lectures que je faisais jusqu'alors au hasard... ils me firent souhaiter d'être « *intelligent...* » Je n'exagère pas leur importance.

(Les jeunes gens sur lesquels M. Barrès a agi n'ont pas parlé de lui encore. Il a été mieux que le lettré, l'idéologue, l'écrivain que l'on a discuté il y a une demi-douzaine d'années — il a été notre *éducateur*. Il a été notre professeur d'*énergie*... ensuite nous avons fait de cette énergie ce que nous avons pu — ou nous en ferons ce que nous pourrons...

Mais il a su être notre *maître* sans rien nous prendre de notre initiative... et nous ne lui en aurons jamais assez de reconnaissance.)

Mois admirables pendant lesquels — soutenu sans trop le savoir par la gymnastique des « programmes » à accomplir — j'appris à aimer en moi ma sensibilité découverte ! Époque où m'enthousiasmaient les aphorismes, où Stendhal écrivant : « *La seule chose qui excuse Dieu c'est qu'il n'existe pas* », me semblait un soir effacer les mysticismes, tandis que je frissonnais le lendemain à l' « *Illusion pour Illusion...* » de Villiers... Époque heureuse où les doutes s'atténuaient les uns les autres pour ébaucher des indulgences autour des convictions... Mon âme savait se répandre à travers l'inquiétude humaine... et se sourire...

Époque aussi où m'envahit, de toute sa maladresse dangereuse, l'espoir timide de la première nuit d'amour...

Je ne veux pas m'attarder à considérer combien l'action

des sens qui s'éveillent peut égarer sur ces sujets, jusqu'aux pires outrecuidances, de jeunes esprits qui sur d'autres points ne sont déjà pas tout à fait dépourvus de logique; je crois que l'on m'accordera facilement cela.

Voici des lignes que j'écrivais alors :

« Je pense qu'il faut que la première nuit d'amour soit lourde d'une infinie volupté — et j'espère un réveil lassé où l'âme s'écouterait vibrer à des splendeurs que je ne sais pas prévoir. C'est ainsi seulement, il me semble, que la chair peut se faire aimer par des esprits délicats que les essoufflements rapides écœureraient bientôt.

Je crois aussi — si j'en juge d'après ceux qui m'entourent, ou d'après les livres romanesques que j'ai lus — que beaucoup ne connaissent pas cette première nuit, et, pour d'autres, sa possibilité vient trop tard, après trop d'aventures médiocres, — lorsqu'ils ont déjà des habitudes. Je ne puis alors m'empêcher de m'étonner de la persévérance avec laquelle tant d'hommes recherchent de préférence à d'autres ces sensations avariées et coûteuses — ils semblent vraiment bien obéir à la volonté d'un spermatozoïde vers un ovule « ces stylonichies des animaux supérieurs », comme écrit si bien M. Delbeuf... ça n'est pas tentant... »

J'hésitais ainsi, et j'écrivais encore :

« Je le dis avec une naïveté de seize ans dont je sourirai peut-être — mais sans méchanceté — plus tard : je voudrais sentir l'amour prendre lentement naissance, puis s'affirmer en désirs que la possession viendrait satisfaire. Je me trompe peut-être... mais, tout de même, les conversations sexuelles de mes camarades sont bien médiocres. Les livres m'appren-

nent cependant, si j'y pense, qu'il est dangereux d'enguirlander l'idée d'amour de tous les lyrismes épars — mais je n'y résiste pas... »

Et ce sont tous les développements du Rêve bleu...

« Je rêve l'amour « bêtement », — mais tant pis. Je ne pourrais écrire ces rêves-là avec des mots, il faudrait d'extraordinaires musiques et quelques arpèges lents... Murmurer un nom — écarter doucement des mains blanches pour adorer un regard — ...etc. »

Cependant je trouve encore cette phrase :

« Daphnis apprit de Lycénion les choses qu'il se désolait d'ignorer — et Longus ne dit pas que Chloé s'en soit plainte...»

(J'ai dit, dans mon premier chapitre, ce qu'il en fut, et comment, de tout cela — premières désillusions si brusques ! — « le petit Vallonges » souffrit bien moins directement que l'on eût pu croire...

Je me suis vu, devant la mer d'Arromanches, un soir, atteignant déjà à la formule élémentaire de mon *hédonisme* personnel,... et le Rêve bleu semblait à 400/1 — mais le Rêve bleu est un impitoyable outsider... Vous le verrez bien, aux fois où j'aimerai sans réfléchir, ou *malgré* que je réfléchisse, ou seulement aux soirs de flemme, tout renverser de sa prétentieuse aile diaprée. C'est l'histoire de cela que je vous raconte. Faiblesses... ! Et puis il faut réagir. Vous com-

prenez bien pourquoi « le petit Vallonges » est si « poseur »... Il commence à avoir un peu l'habitude...)

Ma mère, très respectueuse de la mémoire et des volontés de mon père, avec lequel pendant dix ans elle avait d'ailleurs assez mal vécu, voulut me voir « passer en Spéciales ». J'y fus. Ce fut la transition entre le collège et l'existence — sans plus guère de soucis d'examens, je travaillais seulement au gré de mes curiosités, et je trouvai des camarades qui me plurent.

Silvande et Welker par exemple, se souciaient aussi peu que moi d'Écoles lointaines où se fût prolongé « l'emploi du temps »; enveloppés de longues blouses, et tachant de craie nos mains fripées par les éponges humides, nous bavardions de longues heures devant les planches noires des études, sous prétexte d'une « Discussion du problème » toujours inachevée, ou des intersections « vues ou cachées » de quelques hyperboloïdes. Chères flâneries !

J'y pris quelque assurance — et le goût d'exagérer un peu les scepticismes près des enthousiasmes...

Welker disait :

— Ne nous emballons pas !...

Silvande disait :

— Ce sont des sensations élégantes...

Je disais :

— C'est une opinion...

Et nous causions de toutes choses. Kerante venait souvent nous voir... Il nous semblait un peu injuste que ses « sciences politiques » lui laissassent beaucoup plus de loisirs qu'à nous...

En octobre, nous trouvâmes des prétextes... c'en fut fini de la vie de collège... nous allâmes beaucoup « dans le monde » cet hiver-là... J'ai déjà dit que j'étais en train de « découvrir » le charme de la jeune fille moderne.

Vers la fin de l'hiver, je fus un peu lassé des « visites », et des petits sourires qu'ont les demi-vierges pour les quarts d'agents de change — Fernande me conseilla d'accepter l'invitation de sa tante...

III

Chaque année, pendant quelques mois, Mme Stolon recevait ses amis aux *Aigues*.

(Décor d'un « antique » imprévu : le palais blanc dressait ses colonnades enveloppées de roses au sommet d'une colline boisée de pins parasols et d'eucalyptus; autour de la sombre verdure des arbres en dôme, l'aqueduc ruiné étendait la ligne interrompue de ses arceaux dorés — puis, jusqu'à la mer foncée, la plaine d'argent des oliviers...)

Les chambres, confortables, excessivement tendues de

cretonnes à fleurs, pouvaient recevoir de nombreux hôtes. Les arrivants s'extasiaient classiquement sur la vue de la mer — là-bas : sur la vue des Alpes — à gauche; sur ces couchers de soleil — à droite; puis ils abandonnaient, quelques jours ou quelques semaines, à la bonne vie de paresse et d'air léger qui les reposait vraiment de Paris...

Sur un divan, Simonne d'Omeure, lissant d'un doigt lent ses plats bandeaux bruns, écoutait sérieusement Gérard de Kerante raconter d'invraisemblables histoires de sport. Son mari, là-bas, — ce bon Gustave — faisait avec Jacques Rolfe le quotidien bezigue d'après le dîner... la lumière se reflétait sur le crâne admirablement chauve...

Hélène Stolon regardait doucement flirter sa fille...

Ma mère tricotait des petits chaussons roses...

Je causais sur la terrasse avec Fernande :

— Et alors?

— Et alors ma tante Hélène veut me faire épouser ce lieutenant...

— Épousez-le.

— Merci !

— Pas de quoi. Il deviendra peut-être capitaine. Vous lui mettrez « au net » ses cours pour l'École de Guerre...

— Tenez, je vous déteste ! Je rentre.

Je rentrai derrière elle.

— Mon petit Raoul, me dit ma mère, à sortir ainsi le soir sans paletot, tu t'enrhumeras...

La soirée continua, ennuyeuse. Je m'engourdis dans un coin. L'ennui le soir, l'ennui sans arrière-pensée, c'est ce qu'il y a de meilleur en villégiature... Simonne chanta un peu de Schumann : « *Ich kanns' nicht glauben, nicht fassen...* » Les quintes de la fin m'éveillèrent.

Ma mère appela :

— Fernande !

— Madame !

— Vous seriez bien gentille de m'expliquer un peu pour mes petits chaussons. Tenez, voici la recette : « *...take two sliches together twice in the middle of the sock — then knit two more rows...* » Je ne vois pas très bien...

Fernande se pencha, tricota les points litigieux, puis vint se rasseoir près de moi.

— Vous venez demain de bonne heure faire un tour en bicyclette avec moi?...

Kerante s'était approché :

— A bicyclette !

— Zut !

— Eh bien, et notre tennis ! cria Simonne.

— Il m'ennuie, ton tennis, tu joueras avec M. de Kerante.

C'est entendu Raoul...

— Veux bien.

Hélène Stolon nous rejoignit.

— Mes enfants, pas de projets. M. Mauberets arrive demain matin pour trois jours avec deux de ses filles, Florence et Marie-Louise. Il faut que quelqu'un aille au-devant de lui — vous Raoul...?

— Très volontiers, Madame.

Fernande me laboura de coups de coudes.

Les joueurs de bezigue se levèrent.

— Je gagne cinquante quatre mille, déclara Gustave d'Omeure.

Simonne haussa les épaules.

— Mais vous êtes bons amis avec Florence, n'est-ce pas Raoul, me dit Mme Stolon.

— C'est-à-dire... Nous avons fait joujou ensemble autrefois, je me rappelle. Il n'y a rien à quoi un garçon de seize ans fasse moins attention qu'une fillette de treize...

On servit le thé. Rentré dans ma chambre, je lus tard, puis j'écrivis à Silvande :

« Ah — mon vieux — ce qu'on s'rase ici... etc. »

Le lendemain matin, je fus en retard, — naturellement. Lorsque je descendis, je rencontrai M. Mauberets dans l'escalier.

— Vous êtes arrivé !

— Vous voyez. Florence est furieuse après vous — que vous ne soyez pas venu nous chercher...

— Je suis désolé !

J'entrai dans la bibliothèque...

Comment pourrai-je dire ce qui s'est passé !

Florence était debout devant la fenêtre — tous ses cheveux dans le soleil. Mince, trop mince dans cette robe unie de drap foncé... sa petite tête volontaire sous le casque de cheveux d'or... ses mains blanches et longues... je ne sais pas comment je vis tout cela... mais toute ma poitrine se serra... et puis... et puis voilà...

Et puis voilà...

C'est extrêmement simple.

— Eh bien, vous êtes gentil, Raoul !

— Mademoiselle !...

— Vous pouvez m'appeler Flossie, nous avons assez joué à cache-cache ensemble...

— Mademoi...

— Oh !

Et tous mes jolis travaux de « psychologie » aboutirent à cette conclusion élémentaire;

— « Mais on aime donc comme ça tout d'un coup !... »

Voici des fragments du « Journal ».

Qu'est-ce qui me prend. Je n'ose plus commencer une phrase ou un geste... J'ai beau me répéter : « C'est artificiel,

— ça n'a pas d'importance... ça ne durera pas ». Je suis obligé de m'asseoir sur tous les divans, si fatigué que j'ai envie de m'étirer et de m'étendre.

Tout à l'heure, elle s'est penchée pour cueillir une petite rose jaune. J'ai senti que j'étais incapable d'oublier *jamais* son geste...

C'est le coup « de foudre »... le fâcheux « coup de foudre »... — Mais je n'ai pas du tout envie de rire.

—

Je deviens idiot. La petite Marie-Louise est venue à moi en secouant ses cheveux — elle m'a pris en affection. Je lui ai dit :

— Vous travaillez beaucoup. Vous apprenez l'histoire sainte?

Elle m'a regardé avec de grands yeux.

— Pouvez-vous me dire quel était le père de Joseph?

— Pour sûr — que vous ne faites pas de questions indiscrètes !

Elle a raison, cette petite ! — Je l'ai embrassée en renversant ses éclats de rire parmi les coussins bleus et l'ébouriffement des boucles brunes, guettant les petites mains qui voulaient dénouer ma cravate...

Florence m'a tendu un verre de sherry en souriant.

Mais enfin ! C'est stupide, tout cela !

—

Monsieur Mauberets m'a vu regarder sa fille. Il m'a dit :

— Elle est mince, hein ! Florence. Toutes mes filles ont de jolies tailles... elles sont sveltes... on dirait des « syphilis » !...

Crétin !

Il me semble un peu qu'Elle éveille en moi un tas de souvenirs—et, lorsque je veux retrouver ces souvenirs... impossible...

—

Enfin, qu'est-ce que cela veut dire tout cela...

Je crois qu'elle m'aime ! ! — Je ne sais plus du tout ce que je fais.

Nous sommes restés au coucher du soleil sur la terrasse derrière une colonne... je tremblais.

Voici des phrases qu'elle m'a dites :

— Ah mais, l'année dernière j'ai eu de la volonté — j'ai refusé d'aller à Arromanches pendant que vous y étiez...

— ...?

— Parce que j'étais trop bête...

— ...?

— Oh vous comprenez très bien — pour que vous soyez encore désagréable avec moi...

— Mais !

— Et tout à l'heure encore.

— Flossie !

— Ah ! Vous vous décidez à ne plus m'appeler « mademoiselle ».

Il y eut un long silence.

Je suis sûr de n'avoir pas fait un seul *raisonnement*. J'éprouvais vaguement que je voulais rester avec elle toujours... toujours...

J'ai dit :

— Vous savez bien que je vous aime beaucoup.

Et j'ai remarqué en prononçant cette phrase qu'auprès du mot « aimer » le mot « beaucoup » était un diminutif...

Elle a répondu :

— Vous y avez mis le temps.

Et puis... et puis elle m'a tendu le front d'un geste si simple... si « nécessaire »...

Je ne sais pas... moi... il m'a semblé que tout était *convenu*...

J'ai dit :

— Vous voulez bien de moi... vous voulez...

Elle a dit, si bas que j'ai deviné :

— Oui...

J'ai serré sa main, j'ai dit très bas aussi :

— Nos fiançailles...

Elle m'a serré la main très fort.

Il me semble que tout cela s'est fait bien vite. Elle part demain.

Avant de partir elle m'a tendu les deux mains. Nous nous sommes regardés. Elle a dit :

— Je suis heureuse.

Alors quoi? Est-ce que... *ça y est?*

—

J'ai pris un livre pour vaincre mon énervement, au hasard — SAINT-MARTIN, *Œuvres posthumes*, *Tome I*er — et j'ai lu cette phrase :

« *Il faut bien être hardi pour épouser la femme que l'on aime...* » — Les hasards sont ridicules... !

Et puis, après tout... c'est vrai... j'aime, comme cela... mais enfin QUI est-ce que j'aime ! Et peut-être que ses baisers n'y feraient rien...

—

La nuit fut longue. Ah les nerfs !

Ma volonté glissait. J'ouvris la fenêtre pour voir le clair de lune et les étoiles. Je me souviens que j'essayais de recon-

naître les essences des arbres. Je m'aperçus du silence et cela me sembla terrible. Mais la fraîcheur m'apaisa. J'allumai un cigare...

Je répétais : « Je l'aime, je veux l'aimer — c'est cela qu'il faut... » et, je sentais en moi-même que je ne savais pas du tout ce que cela *voulait dire*... « Tant pis — allons-y !... » tout autre raisonnement me fut impossible.

Je pris du chloral pour dormir.

—

Le lendemain soir, Gérard de Kerante devint le « confident » indispensable.

Nous étions sortis pour fumer. Au-dessous des balustrades où nous nous accoudions, la plaine s'étendait, très calme, jusqu'à la mer. Le crépuscule adoucissait les lignes simples : les sombres cimes des pins parasols, les masses grises des oliviers, avec parfois la terre rouge entrevue, ou la tache plus claire des bandes de blé vert.

— « Flossie ! » Je me souviens de toutes les teintes.

Nous descendîmes lentement jusqu'au banc près du bassin des iris. L'eau immobile reflétait les taches sanglantes du ciel et les blanches colonnades du péristyle entre le feuillage frêle des lauriers-roses ; — on songeait à l'image de quelque maison de Hellas dans ce miroir bordé d'iris mauves...

— Gérard. Je suis mélancolique ce soir.

— Ah ! Très mauvais.

— Oui.

— Veux-tu que je te récite des vers?

— Ne blague pas. Je suis navré...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Tout. Regarde donc... des crépuscules aussi beaux que celui-là... et nous devant ! Ma vie est pleine de poussière..

— Faut épousseter.

— Gérard !

— Alors c'est sérieux — mon vieux?

Il y eut un silence. Puis je dis d'une pauvre voix hésitante et sotte que j'entends encore :

— Est-ce que tu crois, Gérard, que l'on peut aimer, comme cela... tu comprends ce que je veux dire... pour être heureux...

Il me prit les mains; sa voix fut tendre :

— C'est cela !

Nous marchâmes un peu sans parler.

— Dis-moi...

— Tu aimes Florence...?

— Oui.

La voix de Gérard reprit son timbre de sécheresse :

— Eh bien... qu'est-ce que tu veux que je te dise... tu as tort... vous êtes si loin, si loin... Quelle rage vous avez donc tous : ...aimer ! Vous feriez un gentil ménage au bout de six mois... Tu es donc bien pressé... et puis tu sais... Florence...

— Oh je t'assure...

— Oui. Oui. Ah, mon pauvre vieux ! Sois tranquille, je

ne donnerai pas de conseils, c'est inutile d'abord — et puis ça m'embêterait... Tu aimes... vas-y ! Tu orneras *l'objet* d'un certain nombre de qualités... et puis tu les lui enlèveras — c'est simple. Douloureux et simple. Qu'est-ce que je peux faire pour toi... t'écouter. Je t'écoute. Ne te gêne pas. Sois lyrique : ça me renseignera...

— Gérard !...

Je lui parlai d'Elle... à plein cœur, à plein rêve... etc... Lorsque je m'arrêtai, je lui dis :

— Est-ce que tu crois?..

Il me serra les mains.

— Non, Raoul. Je ne crois pas. Laisse-toi aller le moins possible... c'est tout ce que j'ai à te dire. Quelques millions de jeunes gens se sont déjà trouvés dans ton cas...

— Ah, tu es très spirituel ! Vraiment !

— Allons ! Ne te fâche pas...

Nous rentrâmes au salon.

— Mon petit Raoul, me dit ma mère, à sortir ainsi le soir sans paletot, tu t'enrhumeras...

IV

Il ne va plus rien « se passer » — c'est vraiment difficile de faire une *histoire* avec cela. Je revins à Paris, et à mon

retour commença la période lamentable de cet amour. Hésitations... Attendrissements... tout ce que je ne saurais dire : Les cahiers que je noircissais alors (traces de larmes parfois !) sont désolants d'insignifiance et sanglotent à travers leur sécheresse, voilà tout.

— ...Et voici tout ce que je trouve à transcrire de ces trois mois de bel espoir — (s'il fallait rapporter, comme j'ai commencé — tous ces petits détails — ça n'en finirait jamais)....

Mon exaltation : — c'est bien simple : il faut que cela se dégonfle.

Quelle place elle tient dans ma vie... J'ai mis ces sensations-là dans un casier à part, — je les adore, — je les ressens, — je n' « analyse » pas, — je me laisse aller... je l'aime...

—

Simonne d'Omeure m'a parlé de Flossie aujourd'hui. Je pourrai rencontrer Flossie chez elle. Je suis las. J'avais envie de dire à Simonne : « Nous nous aimons — je veux épouser Florence. Aidez-nous. » Mais à cause d'elle...

Simonne m'a dit : « Oh ! Florence se croit assez malheureuse dans sa famille pour faire un coup de tête et partir avec un jeune homme. » — C'est une métaphore qu'affectionnent les jeunes femmes; j'ai appris à savoir ce qu'elle signifiait...

— « Oh ! Il faudrait la mener en lui réservant toujours des surprises — le tout serait d'étudier assez son caractère pour... ainsi moi je l'épouserais très bien. » C'était Simonne d'Omeure qui disait cela. J'ai répondu en souriant : « Moi aussi ».

J'ai bien du mal à aimer. Je me fais l'effet d'un bout de bouchon brûlé... j'ai si mal vécu, avant. J'hésite — mais il faudra bien que mon amour triomphe.

—

Presque des hallucinations — cela me fatigue.

Hier soir je lisais, puis tout à coup j'ai dit à voix haute une phrase *pour elle*, oui, *pour elle*, et je me suis retourné vers elle, oui, *vers elle*, et alors seulement j'ai songé qu'elle n'était pas là, et que je ne savais même pas où elle était... quelque part dans l'est...

Je me suis plu à penser en souriant que j'avais évoqué une soirée qui *sera*... Puis j'ai voulu me souvenir de ce que je lisais, et, la phrase, *je ne l'ai pas retrouvée*... est-ce que la phrase *sera* aussi !...

C'est bête... mais c'est continuel — avec plus ou moins d'exagération.

—

Je suis *sûr* d'aimer. Mais j'ai bien du mal à avoir confiance. J'ai peur, lorsque je la reverrai, qu'elle ne soit plus *ressemblante*. Je sais bien ce qui va arriver. Je vais en *fabriquer* une autre que j'aimerai... Et puis je voudrai les confondre — et je ne pourrai pas... et alors !...

—

Elle est revenue. Je veux la voir. Je trouve en moi ce cynisme qui me désole : « Tu ne l'aimeras pas longtemps sans

doute, profites-en. » Je veux la voir. Si je ne la trouve pas, si je ne la rencontre pas... j'irai à la messe où elle va.

—

J'ai été à la messe à Saint-Philippe. Je pourrais dire « aux messes »; — j'en ai subi au moins trois. Mais je l'ai vue. J'ai tenu sa main dans la mienne, j'ai eu son sourire dans mes yeux. Je l'adore... ! Et elle m'aime — n'est-ce pas — elle m'aime ! Pourvu quelle ne me fasse pas trop souffrir ! Ah cette phrase banale : « Mon cœur m'étouffait... » — quelle autre? Mais qu'y a-t-il donc en elle pour...

...En aimer une plutôt qu'une autre ! Question qui a torturé « des millions d'hommes », comme dit Gérard — pour être toujours neuve...

...Je vais être un paroissien fidèle de Saint-Philippe...

—

J'ai été chez elle. Prétexte : des photographies. Elle n'y était pas. Une carte. Il me semblait entreprendre une démarche d'une audace inouïe.

—

Il fallait que je me passionne. Je me suis peut-être *trop* passionné. J'examine des cas : (*a*. Elle m'aime. (*b*. Elle ne m'aime pas. (*c*. Elle ne m'aime *plus*. (*d*. Elle m'aime *encore*. (*e*. Elle m'aime...

J'effeuille tout l'alphabet : un peu, beaucoup, passionnément... C'est très intéressant d'aimer — et puis c'est comme

une caresse, je ne sais pas où... au fond de mes yeux... tout au fond de moi...

—

J'ai rêvé qu'elle « en épousait un autre ». Demi-sommeil — composition de lieu ! Elle me *hante* !

Elle entrait à l'église... et je la tuais — tout simplement. Voyez donc ce poignard ! C'est bien exagéré !... peut-être pas.

—

A Saint-Philippe. Je l'ai regardée — de trois quarts — ça n'est pas long, une messe. A la sortie j'ai tenu sa main. L'institutrice doit commencer à trouver que l'on me rencontre bien souvent, — mais je ne manquerai certainement pas une occasion d'éprouver cette chère tiède merveilleuse émotion que j'ai à la voir..

—

J'ai été chez elle.

Pourquoi détailler. L'*impression* seule a de l'importance je crois qu'elle m'aime. Maintenant — comment... !

Elle part pour un mois avec Simonne. Je la verrai encore à la messe dimanche. Il faudra y aller au moins une fois pendant son absence à cette messe...

...Ça me fait du bien d'embrasser ses jolies petites sœurs devant elle... Marie-Louise m'a dit : « A quelle église allais-tu avant? »

—

Il me semble ce matin que tout est fini. Cependant... elle

doit être, on dit qu'elle est, très *flirt* avec « les autres », et elle ne l'est pas du tout avec moi... Est-ce que j'en suis à me raccrocher à des détails de cet ordre?

J'ai rêvassé cette nuit que je LA sauvais dans un incendie; — c'est stupide, mais c'est comme cela...

—

Elle est partie tout à l'heure... Si je résumais un peu :

A un moment de ma vie où je ne croyais guère penser à aimer, je l'ai rencontrée. Je ne me suis pas méfié. Résultat : Coup de foudre, elle seule existe... etc. Dans cinquante ans, on considérera cela comme pathologique... on en *soignera* peut-être comme dit Kérante... mais enfin — ça y est !

Nous sommes très séparés... âge, fortune, relations... je ne puis la voir qu'une fois par hasard. Comment triompher de tout cela?..

...M'aime-t-elle assez pour rester la *Fiancée* — de confiance — dans cette vie agitée qu'elle aura, entourée, sans doute, de nombreuses « demandes », d'imbéciles — parbleu ! — mais d'imbéciles somptueux, tandis que moi... Et puis *pourquoi* m'aimerait-elle? Oui. Mais *pourquoi est-ce que je l'aime?..*

Elle est si jolie ma petite Flossie !

Ceci admis (mais pourquoi l'admettre !) — si vraiment je l'aime, et si je continue à l'aimer (triste à dire), je l'épouserai dans quatre ou cinq ans, et qu'en sera-t-il?

Sinon... quoi?

La tuer? (J'y pense souvent — allez !) — c'est bien passionnel, bien *voyant* et bien salissant...

L'oublier? — bien douloureux mais...

La marier et devenir son amant? — bien littérature, et puis... non... Je voudrais aussi qu'elle ne souffrît pas...

D'autres flirts?.. Ça m'embête — même Fernande... Des brasseries, au Quartier ou ailleurs, avec les chers camarades — pas moyen. On demande une diversion; sans cela je vais devenir enragé...

—

Ah ! ne pas pouvoir l'avoir, à moi, demain, ce soir, tout de suite ! Tout se crispe en moi ! Ses yeux... ses mains... ses dents !

Ah ! que cela se précise en désir, cet amour, cela simplifiera bien ma souffrance... c'est ma sécheresse qui m'éreinte...

—

Acheté : *La Thérapeutique obstétricale* d'Auvard. D'où :... « Ah... lorsqu'Elle souffrira ! » J'anticipe peut-être un peu... Je ramène ainsi *tout* à Elle.

Ah ! l'Espérance !... quel sale défaut !

Elle revient demain.

—

Elle est si jolie... j'ai envie de m'évanouir en la regardant — je ne m'évanouis pas, d'ailleurs — (mais ce n'est pas là ce que je voudrais sentir...)

Est-il possible qu'elle soit un jour à moi !... etc.

—

Ce qu'il y a de fâcheux c'est que... ma chair me gêne — c'est même *la sienne* qui me gêne. Mais je ne veux pas — je l'aime trop en ce moment.

Si... si... mais...

Je me fais pitié vraiment. Derrière ces arguties, je vois si bien ma vraie pensée, mon angoisse : « J'aime — je voudrais savoir si l'on m'aime comme j'aime — et je n'ose pas le demander franchement — parce que j'ai peur de la réponse... »

—

J'ai envie de tout lâcher. C'était pas la peine de lire et de tant sourire pour en venir à pleurer en pensant à une enfant blonde qui m'a dit un jour qu'elle m'aimait en descendant à travers un parc. Tant pis. Je veux *savoir*. Je vais écrire.

—

« J'ai joué comme un enfant autour d'une chose que je ne connaissais pas. »

—

Elle ne me répond pas.

Je me demande si tous souffrent comme moi lorsqu'ils aiment. Mais alors, pourquoi ne se tuent-ils pas? D'ailleurs, moi, je ne me tue pas, — mais...

Ah mon pauvre Raoul d'il y a quatre ans ! Je t'aime bien tout de même ! — Mais que tout cela est piteux !

Que s'est-il passé pendant ces trois mois — pas grand'-chose... je me suis exalté à vide.

Ah ! Au moment où nous sommes — la première lettre que je lui écrivis (voici le brouillon) : elle est inepte cette

lettre — quelle jolie production de souffrance j'ai fait pour rien... !

J'aime. Ah certes oui, j'aime; avec tout ce que l'on a de neuf dans le cœur (même lorsque l'on a trop lu M. Maurice Barrès), avec tout ce qui déborde à vingt ans... Tendresses précieuses ! Rêves naïfs de bien drôles de luxures ! Désir d'éternel ! Songeries de gloire aussi... J'aime à gros bouillons... C'est édifiant ce que j'ai de bonnes intentions... et comme j'y reviens toujours, malgré mes pauvres essais d'ironie, à *Elle*...

« Mon adorée — mon adorée ! »

Je tourne les pages de ces cahiers de « *Journal* » et peu à peu je ne souris plus. Comme j'aime ! Comme je me désespère ! Et tout simplement — sans songer à en *tirer parti* — allez ! A la suite... toujours à la suite...

...Ah mon rêve est bien mort !...
...Comme je suis triste...
...Non ! Je l'aime ! Je l'aime !...
...Je me suis donc trompé !...
...Alors — jamais !...

Et cela continue comme cela — indéfiniment. Et cela recommence :

...Je suis las !...
...Ma petite Flossie...
...C'est donc fini !...

J'aime ! (Est-ce que je vais m'attendrir de nouveau?)...

Mais ce qu'il y a de plus lamentable, *c'est que je n'aime personne.* Je ne m'en aperçois pas, je vais toujours. Tout ce que je croyais d'*Elle*, les petits détails sont venus le détruire peu à peu... Je l'ai vue à ce bal... J'ai été la voir... Je l'ai rencontrée en visite... Chaque fois d'une phrase ou d'une attitude, elle s'est diminuée un peu, elle a étalé sa petite âme fade, bien assortie à sa petite beauté de poupée — et je m'en rends compte :

...Tout fout le camp...

Elle ne veut décidément pas être pareille au mannequin adoré, pas pareille du tout — il n'y a plus que ses mains... aussi j'en parle tout le temps... *ses mains... ses mains...* mais cela n'est tout de même pas suffisant. —

J'aime toujours — et je n'aime plus rien. Comme j'ai dû souffrir !

Je lui écris encore — une fois — deux fois — (et que ces lettres sont absurdes !). Elle ne répond pas. Parbleu ! la pauvre petite — elle a peur. Ce n'était pas cela du tout qu'elle voulait... Elle a voulu faire joujou, gentiment, elle croyait que cela se passait comme cela — et voilà que je divague, que je deviens à moitié fou... elle n'y est plus du tout...

Et je continue à la rencontrer au concert — au théâtre — en soirée...

Elle m'envoie une mèche de ses cheveux...

...« Qu'est-ce qu'elle veut que j'en fasse — de ses cheveux ! »

Elle avait probablement trouvé cela très gentil !

Moi — je suis en train de « me détruire ». Tout le long des pages griffonnées ce sont les mêmes désespoirs qui reviennent, et les mêmes espoirs. — Je me secoue pour « lâcher tout cela », et je ne peux pas, je ne peux pas ; — je sanglote toutes les nuits dans mon oreiller chiffonné...

« C'est fini — c'est fini ! »

Et le lendemain :

« Je l'adore je l'adore ! »...

Ah ! cela n'est pas varié !

Je relis toutes ces pages. Vraiment — ce n'est pas parce qu'il s'agit de moi — mais c'est à dégoûter à jamais de la sentimentalité...

Qu'est-ce que je veux? — Je ne sais pas.

Où est-ce que je vais? — Je ne sais pas.

Je sais que je me suis trompé — qu'elle n'est pas « *celle que je croyais* » — j'ai même à son service, les jours de réaction, toute une collection d'épithètes méchantes... et injustes...

Mais le lendemain, cela me reprend :

...Je ne peux pas. Je ne peux pas...

Je suis une pauvre loque ballottée...
Il y a des phrases d'un égoïsme touchant :

« Ah ! si elle était morte avant que je la revoie ! »

Je songeais aussi au suicide, périodiquement :

« Mourir ! Ah mourir ! »

Mais je ne mourais pas. Cela dura... ! Il y a pourtant une bien jolie phrase de Dowson : « *It is so much easier to die for the woman you love than to live with her.* »

(Jeune homme qui me liras peut-être — j'étale devant toi mon ridicule d'alors, ma faiblesse, ma sottise... Il faut m'en savoir gré...

Je me montre à toi comme j'étais, sans style — je touche du doigt la disproportion grotesque entre mon rêve gonflé, mon rêve vide, mon rêve faux — et la réalité où je me désespère de ne pas pouvoir le faire entrer... Ce n'est pas la réalité qui a tort — c'est mon Rêve, c'est mon imprudence — toi, ne sois pas imprudent...

Cette petite Florence, un peu jolie, un peu gaie, un peu sensuelle, et qui voulait bien être gentille pour moi, je l'ai « *collée* » sur un piédestal de mauvais goût — elle « *n'y fait pas bien* » — alors je sanglote, je m'indigne, j'ironise et je menace les cieux... je suis un pauvre imbécile.

Ne fais pas comme moi.

Ce n'est pas ma faute — on ne m'avait pas prévenu. J'ai cru que c'était cela l'amour. J'ai même été très fier de me faire si mal aux nerfs... et, parce que « *la Réalité n'était pas la sœur du Rêve* », j'ai pris des airs de génie méconnu... devant les glaces.

Il m'a fallu quatre mois de tortures pour découvrir que l'on s'était fichu de moi — et que je m'étais fichu de moi — et que pour fabriquer de l'*Amour*, il ne suffisait pas, comme cela, de deux jeunes échantillons de sexe différent et de beaucoup d'imagination...

Pour *aimer*, il faut être un peu plus *prêt* que cela... Sinon, on risque de ne plus pouvoir aimer jamais — je l'ai échappé belle !

C'est pour cela que je laisse dans mon livre ce chapitre ennuyeux et terne : si un seul enfant, frère de celui que je fus, peut être préservé par ces lignes de la maladie qui a failli me tuer le cœur, je n'aurai pas été inutile.

Encore ceci : Si *tu ne peux pas* — si malgré toi, faible de ton immense désir de tendresse que la « famille » n'aura pas satisfait, ni rien, tu es pris dans le tourbillon d'un faux amour sans cause ; pour te ressaisir, pour te *dépêtrer*, fais ce que je n'ai pas fait :

Va voir des filles.

Ta mère trouvera que j'ai tort — mais ça ne fait rien.

Va voir des filles.

Sans cela tu n'échapperas pas à ce que je raconte dans ces pages : ta puberté deviendra de la sentimentalité — ta chair te chatouillera et tu croiras que c'est ton âme — tout cela

« se portera au cerveau », tu ne sauras plus... alors... alors !

Va voir des filles.

Tu es très jeune, cela ne te dégoûtera pas trop. Aie pour elles, si tu peux, de la tendresse. Souffre déjà pour elles, si tu peux, de ton mieux, cela vaut mieux... et prends seulement quelques soins d'« hygiène »...

Tout ceci n'est pas *poélique* ! Je n'y peux rien — je ne connais pas d'autre remède...

Je n'en ai pas voulu pour moi. Avant Florence, j'avais connu des jeunes personnes... — Oh ! de « basse catégorie » je sais bien, et avec « des corsets élimés »... qu'elles enlevaient — je t'ai déjà parlé de la petite Blanche-Marcelle...

Je n'ai plus voulu alors... je L'AIMAIS trop (ah malheur !) j'ai voulu rester « digne d'elle » — cela ne m'a pas réussi... et n'importe quelle fillette fiévreuse me l'eût fait oublier bien vite...

J'ai *cru*, malgré que je me débattis, au Rêve... à l'amour à vingt ans...

N'y crois pas — c'est de la blague.

Et si, à vingt ans, tout de même, on a pu rencontrer de l'amour vrai, sérieux, tendre, pur, passionné, vermeil... c'est parce que « *l'exception confirme la règle* ».)

Cela dura.

J'atteignis à des paroxysmes... j'eus des crises... j'ache-

tai un revolver dernier modèle. Pas moyen de la voir seule, de lui parler, et nous ne « marchions » pas ensemble, naturellement. — Il y avait seulement des bouts de dialogue entre deux portes :

— Je vous écrirai demain !
— Oh non !
— Ah tant pis — j'en ai assez — il faut que cela finisse !
— Mais...

Quelques baisers entre deux portes aussi. Ah ! Elle n'était pas « au courant » du tout, cette pauvre Flossie — elle devait lire mes lettres en ouvrant de grands yeux; elle répondait de temps en temps :

« Vous êtes fou, Raoul... vous m'effrayez... vous êtes fou... »

J'essayais de me ressaisir un peu. Kerante revint à Paris — je fus moins seul. Le quatrième jour il me dit :

— Voyons, Raoul ! Florence Mauberets?... Tu n'es donc pas guéri?
— Mais si, mais si ! C'est un vague flirt... !
— Bien vrai !
— Eh bien oui, là — je l'adore... je... je... je... je...
(Non ! ce que ça me fit de bien !)
— Tu es fou? — dit Kerante.
— Oui.
— Faut te soigner.
Je haussai les épaules.

— Tu te détériores...

— Écoutes ! Tiens !... Non ! J'aime mieux parler d'autre chose...

— Raoul !

Il y eut un silence.

— Et... — reprit Gérard de Kerante —... tu te fais encore des illusions?

— Plus... ces bonnes habitudes d'analyse... Hah !

— Alors?

— Ah, est-ce que je sais ! Est-ce que je sais !

— Ah, parfaitement !

Cette conversation se renouvela vingt fois. Je ne souffris jamais plus qu'à cette époque. Je passais brusquement d'une folie de passion à des brutalités de sécheresses...

« Et puis je m'en fous après tout ! Quoi ! Elle se mariera et puis je coucherai avec — je n'ai jamais voulu autre chose, seulement j'ai fait des frais d'imagination. De l'Amour ! pour cette jeune... Allons donc ! »

Et le lendemain :

« Si elle m'aimait pourtant ! Si c'était elle qui... »

Joli jeu de balançoire.

— Comment ça va? — me demandait Kerante avec un sourire triste.

Je répondais :

— Mieux. Bien mieux. Que veux-tu !...

V

Je parlerai un peu de ces crises — au hasard...

Le Parc Monceau des soirs de Mai. Parfum d'humidité câline — les allées sinueuses — Les « points de vue » prévus — une sensation de nature diluée... diluée — une « nature » à laquelle la cigarette s'harmonise... Je marchais lentement.

J'étais las et sans colère. Je ne l'avais pas vue, *Elle*, mais, chez Mme Stolon, j'avais vu, gaies et jolies, ses trois petites sœurs qui m'avaient fait fête : Marie-Louise m'avait défait mon nœud de cravate... — et Fernande qui m'avait dit : « Vous me lâchez ! » — et cette jolie Odette Laurent, si douce, qui m'avait dit : « Vous avez l'air triste ! » Tout était bienveillant pour moi — sauf moi. Tout semblait me promettre du bonheur pour demain, pour demain... et moi, je n'usais à en vouloir tout de suite...

— « Ses petites sœurs ! »

Je sentis sourdre en moi un tas de lyrismes — j'eus peur...

— « Ah non — encore — qu'est-ce que je vais encore inventer pour me faire souffrir ! »

Des petites filles rentraient sagement, en jacassant, avec leurs bonnes...

Et, ce soir-là, ce fut de la sagesse qui vint — je copie

dans le gros cahier où cette page s'essouffle parmi cent semblables :

Rien ne peut — sentimentalement — nous émouvoir plus doucement, aux heures singulières de vague espoir d'amour récemment laissé, que la présence de celles qui sont de quelques années moins âgées que nous : et je crois que souvent alors nous confions à l'enfance de leurs sourires ce qui demeure en nous d'irréfutables illusions et de sincères désirs...

Ils sont nombreux, ceux qui, aux lendemains de passions de quelque façon fatigantes, comme ils allaient aventurer leur ennui en de mauvaises simili-débauches, ou se réfugier en d'excessives solitudes, ont été sauvés par la méditation qu'inspira le geste souple et prudent de la fillette qui enleva pour eux le cowsey de la théière et leur tendit quelque tasse de thé... »

J'étais bien sage ce soir-là... !

« ...Petites filles ! Quelles de vous se nomment Amour et Joie et Désir et Douleur et Tristesse? Quelle jouera demain avec mon cœur, des petites joueuses de tennis d'hier? Quelle rayera le fameux cristal de mon orgueil, des fillettes mignonnes dont le patin rayait la glace, lorsque cet hiver nous passions les mains jointes? Car nous savons, malgré que nous y pensions trop peu, que le bonheur ne nous viendra pas des filles qui nous occupent ni des jeunes filles dont nous nous occupons, ni des jeunes femmes qui acceptent nos caresses... »

C'était très sage... — pas très *exact*, mais très sage.

Et cela continuait un peu mélancoliquement :

« ...Il y a une douceur angoissée à songer que celle qui don-

nera son âme — si elle doit venir — existe et rêve, sourit et pleure, et que nous ne pouvons pas encore regarder ses sourires et bercer ses chagrins...

...Petites filles délicates et gentilles, qui laissez encore flotter la parure de vos cheveux autour des moues mélancoliques ou rieuses, et dont les robes mi-longues découvrent les chevilles minces...

Petites filles aux gestes frêles, charmantes de grâce un peu factice et si exquisement maniérée — petites filles — je vous aime qui symbolisez pour moi la promesse... »

C'était très sage — c'est pour cela que j'en recopie aussi long... Je n'étais pas affolé tout le temps... j'eusse moins souffert. *Je m'apercevais...*

Mais si je tourne quelques feuillets — c'est encore des divagations douloureuses :

« Ah, ce baiser de l'autre fois : le geste naïf de sa joue tendue... ! Est-ce que je puis penser parfois qu'il peut y en avoir une autre qu'Elle ! N'y a-t-il pas que l'Amour qui puisse dans si peu de chose mettre de telles émotions... il faut qu'elle m'aime ! ô ma bien-aimée ! ma bien-aimée ! Si je pense seulement à ses lèvres, cela me fait si délicieusement mal ! Oh ! Elle m'aimera ! ne sommes-nous pas *destinés* l'un à l'autre ! »

On parle décidément fort médiocrement de l'amour lorsqu'on aime. Et cependant le temps passait.

Je faisais des visites, je montais à cheval, je lisais, j'écrivais mes premiers contes, et j'avais fort bon appétit...

L'amour? — ça me prenait par crises... je souffrais, et je sanglotais, parce que je l'avais vue et qu'elle avait été quelconque, gentiment, — ou parce que je ne l'avais pas vue.

Mon amour — mon désespoir... cela devenait une habitude. Le soir, je m'asseyais devant les pages blanches de ce gros cahier plein de folies et de tristesses — et j'écrivais... — mais mes raisonnements, lorsqu'ils valaient quelque chose, ne tenaient pas devant mes désespoirs... tout s'émiettait... je me souvenais, ou j'espérais encore, ou je me désolais — et cela continuait — ...quelle médiocrité !

En voici encore :

« Oui — je sais — il semble qu'il y ait une solution : l'exaltation en soi-même; réfugier son âme en soi-même; adorer les images puisqu'elles semblent plus belles que la vie... Mais ce serait seulement de la mauvaise foi... »

. . . . . .

« Je me souviens — un jour, lorsque nous étions enfants, j'avais lancé dans ses cheveux des têtes de chardons — elle portait les cheveux en natte alors. Et puis je ne pouvais plus les retirer. Nous sommes restés longtemps, tout près — je suis sûr que je l'aimais déjà, seulement je ne savais pas... »

. . . . . .

« Je voudrais mourir — mais pas avant qu'elle ne m'ait dit qu'elle m'aime... Je répète son nom des heures pour me faire du mal... comme on effleure une plaie... Je récite des litanies d'Elle. »

. . . . . .

Est-ce que je ne suis pas absurde — est-ce que je ne me suis pas trompé, est-ce que je ne suis pas seulement en train de

prendre un flirt au sérieux parce qu'il a été un peu différent des autres? Elle est destinée à être ma maîtresse plus tard — et voilà tout... si je ne trouve pas que j'ai trop rêvé sur elle pour chercher une désillusion de plus...

J'en ai assez — je le lui dirai, brutalement, et puis voilà... Si elle pleurait pourtant... !

. . . . . .

Je l'aime ! Je l'aime ! J'ai beau faire ! J'ai mal partout ! J'ai dîné avec Kerante et sa « *Mimi* » — oh comme je voudrais pouvoir l'envier ! Je ne puis pourtant pas souffrir comme cela indéfiniment. J'ai, *sérieusement*, de temps en temps l'idée de la tuer pour simplifier — et tout cela est faux, archi-faux, et je m'en rends compte, et *je ne peux pas en sortir*.

Je ne suis pas encore assez fou pour ne pas comprendre que ce mariage serait mon malheur... se fît-il !

Si j'avais 25 ans et une « situation » — je l'épouserais sans doute, et ce serait du propre...

Alors qu'est-ce que je veux?

Ah !...

Et ainsi de suite. Vraiment je ne continue pas ces transcriptions... Ceux qui voudront pourront en imaginer autant qu'ils voudront — et ce n'est pas brillant comme littérature.

Lentement, au fur des pages tournées que je lis, je me *reconquérais* pourtant déjà un peu semble-t-il — très lentement. L'immense amour insensé restait toujours aussi douloureux en moi — *mais de moins en moins je le rapportais à elle.*

Flossie me souriait toujours. Nos « fiançailles » dans ce

parc... je pense qu'elle avait tout à fait oublié cela — elle riait, jolie petite créature, modifiait un peu sa coiffure, dansait... Elle me dit un jour :

— « Est-ce que vous devenez plus raisonnable? »

J'eus envie de mourir — tout de suite — mais ça ne vint pas. J'essayais d'un autre flirt... cela m'ennuya.

Je passai quelques nuits rue d'Edimbourg... j'étais pris de crises de sanglots. — La petite Lucette me dit :

— « Ah ! Tu sais, tu m'embêtes... je n'aime pas être prise pour une autre ! »

Pourtant, malgré tout, malgré même que j'eusse la naïveté de m'en indigner, je m'accoutumais peu à peu à la pensée que « c'était manqué »... Je sentais bien que, peu à peu, je ne m'emballais plus que sur le souvenir de mes emballements...

Ah ! si je me rappelais les jours merveilleux de Valescure, tout mon premier espoir, ma folie de bonheur, de grands sanglots nerveux venaient encore briser tout mon courage; mais lorsqu'elle était là, elle-même, avec sa beauté vibrante, tentante et si loin... je n'éprouvais plus l'émotion brûlante et délicieuse qui m'étouffait lors de nos premières rencontres à Paris — il y avait là une jolie fille *à propos* de laquelle je souffrais, et c'était tout...

J'avais écrit une dizaine de lettres plus ou moins affolées,

la moitié pour déclarer que « je ne pouvais pas vivre sans elle », l'autre moitié pour déclarer « qu'il valait mieux que ce fût fini »... elle n'avait guère répondu ni aux unes ni aux autres — surtout, je crois, parce qu'elle était incapable d'écrire quatre pages...

Que pouvait-elle penser de moi ! Cette passion ! Cela la flattait un peu — cela lui faisait un peu peur — et puis elle devait surtout trouver que cela traînait en longueur...

Elle n'avait donc pas été sincère, le fameux soir, dans le parc?

Si, seulement cela s'était passé très vite... voilà tout. Elle n'avait aucune vocation pour les émotions profondes...

— Comment ça va? — me demandait Kerante.

— Mieux. Mon vieux. Un peu mieux. Ça tient... !

— Tu devrais t'en aller à la campagne...

— Peuh ! A quoi bon !

— Si ! Si ! Ça tournerait peut-être à la poésie... L'élégie... c'est un remède...

— Ne ris pas. Et puis je n'ai jamais fait un quatrain...

— Tant pis ! Fais-en un roman alors... remue-toi !... Des proses libres... Remue-toi !

— Pas encore...

— Cherche une petite amie un peu mélanco; la petite Daisy ne t'irait pas?

— Pas encore...

— Ah zut ! Trempe dans tes larmes, mon vieux, trempe ! Seulement, je te préviens, tu finiras par t'y ramollir...

Je pensai un jour :

— Si j'allais à la campagne tout de même — si j'essayais de travailler... il faut pourtant bien que cela finisse !... Bah !

J'allai prendre congé d'elle, elle me dit :

— Ne m'oubliez pas !

Décidément elle n'avait rien compris. Même, vis-à-vis d'elle, c'était moi qui avais eu tort — mais qu'y faire !

VI

Ce fut une pauvre purée de moi qui s'échoua dans ce petit village de Bretagne — en plein printemps fleuri.

Quelle première soirée j'eus là-bas — devant cette mer qui me semblait trop grande... quelle lassitude ! Et les autres soirs ! Et je *repensais* toujours la même chose — cela n'étonnera que ceux qui n'ont pas passé par là.

Je reconstruisais tout le rêve de bonheur par Elle.

Et puis je me démontrais qu'elle était incapable de le réaliser.

Donc...

Mais pourtant *si* elle en avait été capable...

Et cela recommençait... selon des intensités décroissantes.

— « C'est trop simple vraiment — et trop désolant. Depuis cinq interminables mois, je vis « à faux » — (et ce n'est pas fini) — par ma faute.

Elle me devient « bien égale » — la délicate jeune fille blonde (avec cœur, ou sans cœur, ou avec si peu de cœur... qu'importe) que je me suis donnée pour *prélexte* à tout cela. Ce que je viens *considérer* ici, tout seul, c'est moi-même, la faiblesse de moi-même... Joli spectacle. Je n'ai pas eu confiance en l'instinct de la vie — j'ai voulu mieux... rêve connu : union des âmes... amante, compagne et amie... Et puis j'ai « bâti sur le sable » — et ça s'est écroulé, naturellement, et il a fallu démolir les ruines — et je n'en reviens pas. Pour que je réussisse, il aurait fallu un de ces hasards... Il n'y a pas eu le hasard... »

Cette grande mer forte avait vraiment l'air de se fich'de moi. — Ironie de la nature (état d'âme breveté). — Et je pensais avec plus de fermeté peu à peu :

— « Ah ! mon pauvre Raoul ! Tu as cru que l'on pouvait lâcher comme cela le petit traintrain de la vie. Tu avais pourtant été raisonnable jusque-là... Tu t'acheminais posément vers le bonheur, tout le long des sensations que tu accueillais, que tu analysais, dont tu t'enrichissais... — Très bien. — Et tu serais arrivé. Mais tu as trouvé que cela n'allait pas assez vite... Tu as voulu de vastes coups d'ailes — parbleu ! — et M^lle^ Florence n'a pas suivi... C'est tout simple.

Tu as crié tous ces soirs-ci : « Il n'y a donc pas de bonheur ! »

Si. Mais si.

Mais ce n'est pas là. Ce serait trop facile. Le Bonheur est dans la vie, mon garçon — vis.

On te permettra d'être « *revenu de tout* » plus tard, si tu y tiens encore, mais, auparavant, *il faut que tu y sois allé :*

Vas-y.

Vis — comme les autres.

Sois plus intelligent, plus sensible, plus curieux d'idées et de voluptés — si tu veux. (Je ne saurai même trop t'y engager.) Mais ne brûle pas d'étapes... il faudrait revenir.

Songe un peu — si Florence, par un invraisemblable hasard, avait été aussi folle que toi, si « vos deux âmes s'étaient confondues » dans cet amour peu défini que tu réclamais à larmes et à cris... — et après?

Mais tu aurais été un fort mauvais amant, et un fort mauvais mari... ça n'aurait pas marché du tout...

Apprends à vivre.

Tu veux être heureux. Tu as bien raison. Fais ce qu'il faut pour cela. Fais d'abord « ce qu'il faut ne pas faire », pour n'avoir pas envie d'y retourner ensuite... Tu avais bien commencé, continue.

Reprends la vie où tu en étais.

Voici des *genres* d'amour, voici des *genres* de littérature, voici des *genres* d'opinions sociales... goûte à tout.

N'aie qu'une préoccupation : faire attention à ce que tu fais.

Et fais tout...

L'Amour. C'est cela qui t'inquiète le plus en ce moment, n'est-ce pas? Eh bien, rends-toi d'abord capable d'aimer et d'être aimé... Tu ne l'es pas.

Tu n'es pas encore assez *précis*.

Qu'es-tu? Un jeune homme de la fin du dix-neuvième siècle faisant partie du plus fragile et du plus inutile et du plus séduisant fragment de la société...

Eh bien ! *propose-toi d'être « cela » à fond.*

Tu n'es pas né serrurier. Ne le regrette pas. D'abord ça serait inutile. Et puis cela te fatiguerait. Sois ce que tu es. Ça peut servir...

Voici des femmes — voici des livres et des idées — voici des estampes — voici des camarades — voici des cocktails — voici des cigares...

Marche !

(Je te donne des conseils inavouables, mais au moins je l'avoue.)

Jouis — pour trouver dans la sensation ta personnalité.

Après — tu verras ce que tu veux en faire. Tu seras libre de choisir pour but de ta vie — ou l'amour, dont tu seras alors capable, — ou l'art, pour lequel tu seras alors docu-

menté — ou le perfectionnement du *Capital* de M. Marx — ou la science des laboratoires — ou le poker —

Ça te regarde.

Mais ne crois pas qu'à vingt ans on puisse faire aboutir sa vie à un rêve.

Tu as essayé — ça ne t'a pas réussi — tu serais même grotesque, si tu ne souffrais pas encore tant...

Que cela te serve au moins de vaccin.

Ne rêves plus, — tu rêverais encore à creux... tu as 999 chances sur 1000...

Agis.

— Veux-tu que je te donne un conseil?

— Fais ce que tu voudras...

Si tu es vraiment bon à quelque chose, tout s'arrangera — et au bon moment tu te trouveras *entraîné*...

Si tu n'es bon à rien... tu auras au moins remué dans le décor; mais ton rôle est de te croire bon à quelque chose...

Tu viens de souffrir. Je ne me moque pas de toi. Je crois bien que les plus atroces douleurs physiques sont celles dont les causes sont morales. Repose-toi un peu.

Tes crises s'espaceront...

Tu crieras encore longtemps, aux nuits d'insomnie :

— « Flossie ! Flossie ! »

Mais cela ne correspondra plus à rien... ce sera le reste de la vieille faiblesse qui s'en ira...

Avant tout — ne sois pas faible...
Vis...
etc... »

Je me donnais ainsi de bons conseils, d'excellents conseils. (Je retrouve tout cela, à peu près, dans les lettres que j'écrivais à Kerante). Ces conseils... Je les suivais *peu à peu.*

J'établissais ma petite « méthode » personnelle, imparfaite, brutale et touchante — et qui devait s'adapter *peu à peu...*

Je vivais dans un paysage de calme — des arbres fleuris, des prairies tendres et la grande mer. — Les « crises » devenaient plus rares; elles suivaient en général les lettres de ce bon Kerante, qui me donnait aussi d'excellents conseils... en retard sur les miens...

Je lisais — j'avais l'intention de travailler et je ne travaillais pas — je m'égayais un peu. Je voulais vivre comme les autres...

— « C'est bien cela : j'ai voulu échapper à la vie — la recréer selon un rêve imprudent... cela n'a pas pris... »

Je me cicatrisais *peu à peu.* Ma vie aussi « faisait longueur ». Je reviendrais à Paris en septembre... tout se serait défait *peu à peu...* Et cela finirait de se défaire...

Je n'ai plus rien à dire.

Je sens bien que je finis trop brusquement — mais ce fut cela.

Je m'étais exalté au delà de mes forces — et tout cela retombait lentement. Je retrouvais en moi-même le Vallonges d'avant, avec ses défauts qui me semblaient si précieux maintenant, avec sa sécheresse, sa blague... et ce fâcheux « manque de sens moral ».

Je recommençais à m'aimer.

Flossie devenait une métaphore...

Quand je murmurais : « Flossie ! » cela voulait dire :

« — La vie est lente, ce serait doux d'arriver tout de suite à quelque repos de claire tendresse... etc...

Penses-tu réussir !... »

La vraie Florence — la jolie enfant adorée me semblait si loin — si loin... il fallait que je pense à ses mains — « *ses mains !* » — pour entendre en moi encore l'écho de l'ancien désespoir. Décidément j'avais traversé une *crise*. Une crise que je n'oublierais pas... qui me préserverait sans doute...

J'écrivis tout cela à Kerante.

Il me répondit :

— « Tu guéris vite. »

Oui. Je guérissais vite — je guérissais avec le printemps et l'été, l'air était trop pur pour mes mièvreries sentimentales... et la mer.

Il n'y avait qu'une chose à dire :

— « Tu as un idéal. Florence peut-elle être cet idéal? Non. Alors passe à une autre. »

— Et chercher cette autre.

C'était bien simple... mais il avait fallu la force d'y penser fortement.

Ce fut alors que l'on m'écrivit qu'elle se mariait. Cela m'émut... tout de même !

— « Cela devait arriver ! »

J'eus un peu honte de ne pas sangloter largement... de résister à cela... de n'être plus fou... On s'en veut toujours d'être redevenu « normal ».

— « Elle se marie ! Elle se marie ! Un autre aura... ! »

— « Eh bien — et puis après ! »

C'était donc pour cela que j'avais tant souffert — pour quelque chose qui pouvait me devenir si *égal* !...

Je constatai seulement que je n'avais plus envie de devenir « son amant » — ce rêve faux, inutile, douloureux, je le respectais trop pour vouloir y toucher jamais...

— « Flossie ! »

Cela signifierait pour moi quelque chose d'impossible et d'enfantin un peu... très loin.

— « Flossie ! »

J'écrivis à Kerante que je revenais à Paris. Je revins. Puis je vécus avec mes camarades et je m'aperçus que j'étais gai.

VII

C'est tout.

Je ne croyais tout de même pas que ce fût si peu de chose... La plus grande douleur de ma jeunesse ! C'est que je n'ai pas voulu exagérer. J'aurais pu refaire des lyrismes — (aujourd'hui j'ai plus l'habitude...) — j'ai préféré transcrire quelques-unes des pauvres phrases grelottantes ou boursoufflées que pendant des mois j'écrivis chaque soir, avec de la fièvre... il m'a semblé qu'elles seraient plus éloquentes que moi.

J'ai revu Florence — une seule fois.

Mariée, elle était partie avec son mari pour l'Angleterre — elle y habite encore.

Lorsque je l'ai revue, elle était enceinte. Je l'ai regardée : *je ne l'ai plus trouvée jolie...* je n'ai jamais été si triste.

Elle était là, en face de moi, elle me demandait : « Qu'est-ce que vous êtes devenu? » — Je répondais : « Pas grand chose ! » — et je sentais qu'il tombait en moi des monceaux de cendres.

— « C'était donc elle ! Elle qui avait eu toute ma vie ! trois années s'étaient passées, trois années seulement, et il n'y avait plus rien... rien... sa fraîcheur était fanée... ses

yeux ne brillaient plus comme jadis... ses mains me semblèrent quelconques... J'avais voulu qu'elle fût *ma femme... « pour toujours et pour tous les jours... »* — Ah ! depuis j'avais mieux su ce que c'était que l'amour... « sous toutes ses formes et leurs conséquences »... avais-je pu être assez enfant... assez gosse... ! »

Et la conversation continua.

— Vous allez bientôt retourner là-bas — Madame?

— Plusieurs années encore.

— Cela ne vous coûte pas trop?

— Mais non...

Et nous effleurâmes même des souvenirs sans nous émouvoir.

Lorsqu'elle se leva pour partir, je m'aperçus seulement que... sa taille déformée... le soleil... cela faisait par terre une grande ombre ridicule...

Alors — j'eus tout de même les larmes aux yeux.

C'était un « mariage manqué » — oh ! tout à fait manqué...

CHAPITRE TROISIÈME

SOIRÉE PERDUE ET NUIT D'AMOUR

A LA PASSANTE

OU L'ON ACCOMPAGNE RAOUL DE VALLONGES L'UN DES SOIRS
LES PLUS INDÉCIS DE SA SENSIBILITÉ

A Ernest La Jeunesse.

I

Raoul de Vallonges et son ami Gérard de Kerante avaient dîné ensemble à l'Américain; devant eux deux verres de kummel étaient encore à moitié pleins. Ils coupèrent deux cigares et les allumèrent à larges bouffées.

Il y a des soirs — comme ça — où l'on sent très nettement que l'on est incapable de faire quoi que ce soit; si l'on faisait quelque chose (que ce fût), ce serait à refaire, alors c'est pas la peine. Les idées sont légèrement pâteuses, il ne faut pas essayer d'idéologies inédites, mais on est très disposé pour jouir de celles que l'on connaît bien, on est très disposé pour parler avec beaucoup de « citations », et un peu de pédantisme.

C'est la *flemme*. Ce n'est pas la paresse, c'est la douce flemme qui est quelque chose d'analogue à la courbature : il y a des déchets à éliminer.

Il ne faut pas réagir contre cet état; on se ferait inutilement mal à la tête; il faut s'y laisser aller, et le mieux est d'être deux à le subir de conserve. Si l'on se souvient alors que les *lieux de plaisir* sont admirablement organisés pour encadrer un ennui savant et curieux, on se fera une « soirée perdue » très supportable.

Vallonges et Kerante s'en furent rue Richer — « le music-hall de la rue Richer » — avec l'intention de faire quelques kilomètres dans le promenoir. Leurs cigares tiraient bien; c'était l'essentiel.

II

Les sisters Barisson chantèrent : « Qui n'a pas un chat, un petit chat... » Quelques Scheffers se disposèrent en échafaudage. On admira Liane de Pougy. Des fantoches nouèrent leurs jambes autour de leur cou et se cassèrent des guitares sur le crâne. Un équilibriste jongla avec un sopha. — Et tous ces exercices, par suite de leurs deux états d'âme, parurent à Vallonges résumer assez bien tout l'amour, et à Kerante résumer assez bien toute la littérature...

Puis ils furent au jardin. Une jeune personne gentille demanda à Kerante s'il la reconnaissait, il la reconnut et elle lui donna sa nouvelle adresse. Une autre personne de

gentillesse plus mûre désira un bock — mais ils s'assirent seuls dans un coin pour jouir, devant deux verres d'ale, de leur flemme, de leur douce flemme, et chacun parlait un peu à son tour sans trop s'inquiéter de ce que disait l'autre.

Vallonges expliqua que les femmes un peu trop âgées sont... Citation : Demétrius Poliorcète aima avec violence Lamia déjà plus fanée, donc... — Et Vallonges pensait à Laura Louitzie.

— Oui, dit Kerante, c'est comme...

Et il exposa rapidement l'état de la question du rythme poétique. Citation : «... mêler des rythmes précis à des rythmes moins précis », donc...

— Oui, reprit Vallonges, c'est comme...

Et, passant du goût pour les femmes âgées à divers autres mysticismes, il aboutit à... — Anecdote : Véronica Juliani béatifiée par le pape Pie II — ou Pie III? Non : Pie II — faisait coucher, par vénération pour l'agneau céleste, un agneau véritable dans son lit; elle le couvrait de baisers, et lui laissait volontiers téter ses mamelles qui donnaient quelques gouttes de lait...

— Oui, reprit Kerante, c'est comme...

Et, élargissant ses vues vers l'hypothèse d'un bel avenir rythmique pour notre chère littérature française, il contesta que les rythmes seuls de la prose pussent...

— Oui, dit Vallonges.

Et il examina d'une façon générale l'influence du christianisme sur la femme. — (Joli sujet !) — Il cita Maudsley (Deutsche Klinik 1873. 2. 3.), plusieurs fois Tertullien et aussi saint Jérôme : « *La femme est la porte de Satan, le chemin de l'injustice, et l'aiguillon du scorpion* ! » D'ailleurs le concile de Mâcon a osé...

— Oui dit Kerante.

Ils sortirent. Kerante récita quelques vers de Ronsard et Vallonges se plut à déclarer que l'on était enfin au seuil d'une époque de culture nouvelle. Ils allèrent, rue Auber, boire quelque chose chez « Harry's ». Vallonges prit un gin-fize et Kerante un manhattan.

Ah ! Ils se sentaient à la fois intelligents et vagues. Ils étaient heureux de savoir que dans la « Société contemporaine » ils *possédaient* tout ce qu'il y a de précieux : une certaine aptitude à *sentir*, quelques connaissances, et la curiosité du reste. Ils se savaient capables de tous les snobismes sans bêtise, et le souci de l'émotion méthodique leur permettait d'aimer leur vie comme un objet de leur art. Ils aimèrent leur indépendance.

Ils conclurent ensemble : « Le Bonheur est une habitude, celle d'être heureux », — et Vallonges fit observer que cela devait se trouver, ou à peu près, dans les *lettres de Yorick*.

Ils sortirent. Il était minuit moins un quart.

Vallonges proposa d'aller place Pigalle. Kerante dit :

— Encore ! Pourquoi faire !

Puis il se ravisa.

— Oui. Je prendrai mon omnibus là-bas.

Mais il le prit en route pour être plus sûr... Vallonges monta seul la rue Bréda.

Cette soirée était interminable.

Place Pigalle, il entra au café où il savait trouver des gens. Il alla vers les tables du fond. Cléante lui tendit la main par-dessus un dessin commencé. Fancy secoua ses boucles. Tancrède se raidit... Quelqu'un lui cria : « Que pensez-vous de Saint-Georges de Bouhélier? » Il ressortit un vieux mot de Renan : « Est-ce pour un mariage? » — Puis il cueillit quelques autres poignées de main dans le sens du mouvement des aiguilles d'une montre, et alla s'asseoir près de Lionel Silvande.

— Qu'est-ce que tu prends?

— Oh ! je m'en vais tout de suite. Un lait chaud.

Vallonges regarda la salle. C'était la salle de tous les soirs. La salle de café type, impersonnelle et silencieuse. Des correspondants blonds de gazettes allemandes, des joueurs d'échecs, des poètes lyriques, de bruns maîtres d'armes italiens... et des gens vieux, avec des plis gras aux vieilles nuques, des teints blêmis par la mauvaise lumière du gaz — certainement ils avaient vieilli là.

— « Quel milieu lamentable ! pensa-t-il, moi, j'y reste cinq minutes, mais ils y usent, eux, toutes les soirées de leurs mois. »

— J'ai la flemme, dit Vallonges. Kerante a pris l'omnibus. Qu'tu fais d'beau?

— J'fais un sonnet sur la rime en *omphe* aux quatrains.

— J'crains qu'tu n'aies des tendances un peu parnassiennes...

— On l'dit.

Il y eut un temps.

— Silvande, reprit Vallonges, m'expliqueras-tu pourquoi moi, qui habite rue de Médicis, j'éprouve le besoin, lorsque je me trouve aux boulevards vers minuit, de passer par la place Pigalle pour rentrer? C'est un rite.

Il y eut un autre temps et Vallonges ajouta :

— Ce café est lamentable. Mais on peut aussi dire qu'il est d'une mélancolie adorable. Il est mélancolique depuis les boucles défrisées de Fancy jusqu'aux patères — il est aux trois quarts plein et il a toujours l'air d'être solitaire... si j'écris jamais un *Éloge d'Obermann*, je le daterai de ce café.

— Tu n'écriras jamais d'*Éloge d'Obermann*, dit Silvande.

Il y eut un temps. Vallonges but son lait.

— J'ai vu Didier, dit Silvande.

— Ah !

— Il s'est remis avec Clotilde.

— Beuh !

— C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu : « Je sais, elle est insupportable, elle est vraiment bien laide — c'est vrai; mais qu'est-ce que tu veux qu'elle devienne si je la lâche? Elle est si rosse et si rageuse que personne n'en voudrait. »

— Tu blagues !

— Parole ! Je trouve cela très beau.

— C'est une opinion. Je file.

Il y eut un temps.

— Bonsoir.

— Tu t'en vas. J'attends Mirving pour rentrer au Quartier...

— Oui — je rentre tout de suite.

— A demain soir chez le cher maître?

— Rue d'Offémont. Oui.

— Bonsoir.

Vallonges cueillit les mêmes poignées de main dans le sens contraire au mouvement des aiguilles d'une montre. Tancrède lui dit : « Et votre article sur Ricard? » Montcrif lui dit : « Et votre Essai sur Andréa de Nercia? » Fancy lui dit : « Bonsoir, mon vieux ! » — Il répondit aux trois à la fois : « Merci, cela ne saurait tarder », et il se retrouva devant le mélancolique jet d'eau dépaysé de la place Pigalle. « C'est de la mélancolie », acquiesça-t-il — et, comme cha-

que fois qu'il en sortait, le café « où l'on trouvait des gens » lui sembla s'effondrer dans un passé poussiéreux et touchant.

Minuit dix seulement. Cette soirée était interminable.

Vallonges entra au *Rat Mort*. Pleine lumière. Peu de monde. Tziganes. Il serra quelques mains d'Américains du Sud bien mis et de Roumains corrects — des camarades de collège, on ne peut jamais se rappeler tout à fait leurs noms...

« Bonjour... sco ! »

Il fit le tour.

Il n'irait pas jusqu'à la *Place Blanche*. Montmartre l'ennuyait.

Il entra à l'*Abbaye de Thélème*, un tas de femmes ce soir là. Georgette lui dit : « On n'te voit plus. » Alice lui dit : « Comment va les amours. » Dora lui dit : « Tu sais que j't'aime toujours ! ». Lucy cria : « Tiens v'la Raoul. » Il leur répondit : « J'ai la flemme. » Odette lui prit le bouquet meurtri de sa boutonnière et lui expliqua : « Tu sais. Elle est pas saoûle, la p'tite Odette, elle a des peines de cœur. » Il admira cette phrase.

Puis il se jugea assez éclaboussé de bruit et de clarté. « Si que je rentrerais », se dit-il, — il affectionnait cette forme de conditionnel. Il descendit par un autre escalier. Faisait beau. Il rentrerait à pied.

« Ah ! toutes ces femmes ! » se dit-il. Et il pensa à la tendresse.

III

Souvenirs des « retours » de Montmartre à la Seine. Conversations tenues (ah mais !)

— « Je disais donc que... »... ou rêveries dispersées :

— « Ah la la la la la la ! »

Et les considérations « éthiques » de Welker ; et les enthousiasmes inachevés comme des sonnets de Silvande ; et le modernisme rageur de Kerante ; et ses propres phrases à lui, Vallonges, ses manières d'ironie fléchissante... toute l'idéologie si gaie que l'on a jetée le long des trajets semble moisir dans les coins d'ombre. Et les « Ah la la la la la la ! » des soirs où l'on descend tout seul ont toujours été moisis.

Rue Bréda. Place Saint-Georges. Rue Notre-Dame-de-Lorette. Rue du Faubourg-Montmartre. Rue Drouot. Rue de Richelieu. Place du Carrousel. Les Quais. Le Pont-Neuf... Un itinéraire dans ce genre-là. Oh, l'éternel trajet ! Le sempiternel trajet ! Malheur ! Conspuez les déterminismes...

« Ah ! toutes ces femmes ! » se dit Vallonges, et il descendit la rue Bréda.

Il se sentait si veule, si mou, si blet, si flasque et si vexé,

que « l'état d'âme » valait la peine d'être exprimé, et il chercha :

— « Je voudrais être malade pour avoir le droit d'être convalescent », se dit-il.

Et puis — puisqu'en somme il fallait bien qu'il pensât à quelque chose jusqu'à la place Saint-Michel, il mit sa canne sous son bras et commença une petite amplification :

— « Être convalescent.

Aux convalescences des maladies graves se blotissent plus de joies que l'on ne saurait dire. Les forces de la vie qui triomphent — Dieu ! que je suis fatigué ce soir — se pressent en floraisons éclatantes de désirs multiples et frais; même, des imaginations un peu enfantines et somptueuses tapissent de soie et d'or les pénombres des alcôves, les sirops ont des relents de nectar, les mélodies ressassées où les phrases trop ressouvenues font vibrer harmoniquement en nous tout un art inexprimé et prochain — parbleu !

Les sensibilités des convalescents sont admirables ! »

Un couple passa-t-il, enlacé, assez loin du bec de gaz pour... Vallonges se laissa tout s'adoucir.

— « Les sensibilités des convalescents sont admirables ! C'est alors que glissant le long des membres amaigris, les désirs nouveaux, gentille primeur, montent éveiller peu à peu la chère illusion d'amour — (déjà nommée) — dans la pensée encore engourdie. Jolie description à faire : les doigts

d'abord, s'agitent aux draps fripés avec le geste de froisser des mousselines, puis la tête lassée s'étire contre l'oreiller mou, et les lèvres s'écartent qu'a gercées la fièvre; l'inquiétude de la volonté de revivre fort jette le corps entier en mouvements brusques contre l'épaule crispée, et peu à peu l'émotion du corps se répand, oppressant la poitrine, jusqu'à ce que l'on se croie tout plein d'âme...

Heures exquises ! »

— « Et sans doute, à ces heures de crépuscule intérieur — ah ! que les comparaisons météorologiques sont précieuses ! — nous redevenons plus semblables à l'être simple que nous devrions être — peut-être — et, s'il se fait en nous comme une répétition rapide de notre puberté passée, elle est plus vraie que ne le fut notre puberté elle-même; elle est plus libérée des influences ennuyeuses de vanité d'argent et d'occasion, et si, en ses premiers symptômes, elle signifie peut-être comment nous aurions aimé si l'amour était libre, comment nous aurions cherché le bonheur, elle reproduira ensuite, selon un processus simplifié, les modifications successives qui ont étouffé nos chers instincts d'influences...

Oui. Et ce serait un joli sujet, en le documentant un peu scientifiquement, pour un volume vert à 2,50 chez Alcan. »

Vallonges, d'agacement, enfonça ses poings dans les poches de son pardessus.

— « A savoir *cela* — au fait, quoi? — nos pauvres bêtes

effarements pourraient peut-être se guider un peu mieux, à travers le fracas des faits, vers... vers... vers — vers quoi? »

Vallonges se trouva puéril sans naïveté et n'en fut pas fier. Il n'y avait personne dans la rue, mais il chercha une attitude tout de même. Je crois bien qu'il regarda les étoiles, mais le temps était couvert — « observation impossible » — eh bien ! il insisterait ! na ! puisque c'était comme cela... Quelle fatigue !

— « Nous dirons que ceux qui, sans compromis, *aiment* incurablement sont rares, prédestinés, mais il y en a, et je ne les trouve peut-être pas si ridicules.

Ayant drapé autour d'une seule figure tous les buts de leur volonté — c'est comme ça qu'on dit — ils murmurent aux nuits de délire inlassablement un seul nom... et cela fait quelquefois rire les blanchisseuses.

Et *les autres*, égarés fièrement parmi des occupations factices, et de belles pensées dont les termes ne sont pas définis, les fiers autres, devenus — hélas, ou tant mieux ! — capables de rien moins que d'aimer, les plus fréquents d'entre nous... se tordent avec les blanchisseuses. Ils ont tort. Blaguer son amour à soi c'est fort bien, parce qu'il vous gêne, mais celui des autres ne vous gêne guère, et ce serait bien de s'en attendrir, parce que...

Parce que — oh étoiles ! — les plus forts et les plus secs, ceux qui sourient le mieux à des amours spirituelles ou passionnées d'attitudes mais toujours faciles — tous, si j'en crois ma chère jeune expérience, tous, s'ils n'en font

pas une folie, conservent cependant une petite fleur séchée dans leur cœur : métaphore connue. Les convalescences raviventla petite fleur, inspirent, au-delà du souvenir des amies d'une nuit, d'un mois ou d'un an, un infini sentiment de tendresse sérieuse et incontestable...

Ah ! Y a pas d'erreur !... pas d'erreur ! »

Vallonges resserra un peu ses phrases :

— « Et j'analyse : les convalescences. Même si l'on n'est pas brutalement soumis à un abandon qu'affirme la discrétion des soins d'infirmiers maussades ou confidentiels, un intolérable isolement vous attriste. Les affections familiales, même sincères, qui peuvent entourer votre chevet ne vous en préservent pas; il vous vient seulement une vague honte de l'insurmontable sécheresse qui vous fait accueillir avec énervement des attentions qui vous satisfont trop mal pour que vous parveniez à en être reconnaissants. Ces tendresses, qui dans la vie courante pouvaient sembler (pas souvent) si précieuses et parfaites, deviennent pour les sensibilités douloureuses tout à fait odieuses et grossières; les baisers d'êtres affectionnés, ou que l'on affectionnera sur nouveaux frais tout à l'heure, blessent comme des insultes bêtes — on sent si bien « qu'ils n'y comprennent rien », « ces gens-là » — les phrases câlines apparaissent féroces, et puis : ils vous emm... Ah ! je n'exagère pas !

La pensée meurtrie, emmitouflée de bon égoïsme, ne se plaît qu'à se réfugier délicieusement, comme le corps meur-

tri et ouaté sous les draps ramenés, dans cette tendresse nouvelle, imprécisable et puissante, émanée doucement de la chair qui renaît, et semblable — sans littérature, sans préoccupation du troisième mille ! — semblable vraiment à la claire promesse d'un bonheur instinctif et... épatant. Ah ! s'épater !

Dans le silence de la chambre à 20° centigrades, l'on s'épate et l'on a confiance. »

— Oui, se répondit Vallonges — par habitude.

— « Cette tendresse-là, physiologique et diffuse, est la même qui remplissait jadis nos âmes d'enfants. L'on ne se souvient plus d'elle parce que déjà, à l'âge où l'on ne faisait pas encore attention à soi-même — « beware séauton » — chaque jour une actualité sans politesse venait l'effacer davantage; mais on a cru lorsque l'on était enfant, on a cru *sans lyrisme* — ah ! entendez-vous ! sans lyrisme ! — à un amour calme, unique et indéfini ; on a joué, s'en souvient-on, avec une petite amie aux longues tresses à un jeu de mariage si tranquille que l'on ne se souvient plus comment il ne vous ennuyait pas, et l'on ne pensait pas à l'amour ainsi pour en avoir entendu parler, ce n'était pas un mièvre « faux semblant » comme le Rêve bleu (déjà nommé) des quatorze ans — oh ! les piètres demi-poètes ! — Les « grandes personnes » au contraire, se moquaient bien de vous ; elles étaient fières de savoir, les « grandes personnes », les pauvres ! que le jeu était plutôt erroné, et se plaisaient même, peut-être

jalouses, à nous faire « rager » — souffrir, plus que nous ne savions...

Cependant quelle intuition merveilleuse donne à tous, aux débuts de leurs pubertés d'enfants, une tendresse inconsciente et tranquille, manifestée en des jeux d'affection avec des fillettes de leur âge — et les enfants *rosses* des chroniqueurs, c'est surtout de la copie facile — quel *instinct* ! Et l'instinct ne trompe pas...

Ainsi les convalescents très faibles qui reposent dans les chambres à 20 degrés centigrades où la chaleur bourdonne éveillent en eux la tendresse ancienne et demeurent, sans un geste, tièdes, à se sentir pouvoir être heureux...

Oui.

C'est p't-être très bien tout ce que je viens de mal rêvasser là — on ne sait pas ! »

Et Vallonges, qui était rue de Richelieu, sortit ses mains de ses poches et fit tourner sa canne...

Mais il butta presque dans des tuyaux traversant le trottoir. Il y avait des voitures à cylindres, et une pompe à vapeur, et des hommes bottés. Cela avait l'air d'être mis là exprès...

— « C'est un effet facile » — se dit Vallonges.

Il posa le pied sur le tuyau et continua.

Et il entretint son inquiétude de tendresse jusqu'à la place du Carrousel... Puis il la lâcha — ça ne donnait plus rien...

— « Il vaut bien mieux remplacer les inquiétudes par des curiosités. »

Et il passa les ponts.

Tout de même, il était dans un mauvais soir — gare aux flemmes qui deviennent sentimentales — il ne dormirait pas.

Il n'y avait pas si longtemps que... — « Flossie... Oh ! Flossie ! »

Une nuit sur le gril et mal à l'estomac le lendemain — ne valait-il pas mieux se payer le cataplasme d'un louis de chair à aimer... (La grossièreté de cette formule l'agaça comme vous — mais qu'y faire.)

— « Ah ! secouons la flemme sentimentale ! — une ! deux ! »

Il chercha une anecdote.

— « Plutarque — qui nous a si religieusement conservé les petits cancans d'autrefois — nous rapporte qu'Aristippe, mon maître, à qui l'on faisait observer que la courtisane Laïs ne l'aimait pas, répondit en souriant : « Je ne pense pas non plus que le vin ou le poisson aient de l'amour pour moi, et cependant j'en use volontiers. »

Comment ne pas goûter une anecdote si précise. Aristippe était vraiment un sage : il jugeait que la femme n'est

qu'un instrument, parfois merveilleux, un moyen d'émotion et non un but — comme l'Art, Messieurs et Dames, comme l'Art — et il avait compris toute la profondeur de cet aphorisme parfait : « Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier. »

A Laïs il demandait le plaisir, elle pouvait le lui donner; s'il lui eût demandé le bonheur, il eût sans doute douloureusement constaté ce que M. Gide a nommé « la fâcheuse incompréhension de leurs âmes ».

C'est une opinion. Et elle me sera très commode pour ce soir — c'est dommage qu'elle s'assortisse assez mal à mes petites rêvasseries de l'aut'côté de l'eau... »

Ceci posé, Vallonges monta le Boul' Mich'. Il était une heure un quart au Café des Cadrans. Le train d'Arpajon passa.

IV

Le cher Boulevard des nuits de printemps — où l'on se laisse vivre. Et le printemps.

(Vallonges aimait alors infiniment cela.) — « Si l'on peut reprocher au printemps d'avoir inspiré avec assez peu de diversité, depuis les siècles littéraires, quelques milliers de poètes fameux ou incompris, il a au moins cet appréciable avantage d'apporter quelque provende nouvelle à nos sen-

sibilités ennuyées d'hiver et désireuses de bourgeonner aussi leurs projets de petits bouquets futurs... »

Et Raoul de Vallonges montait le Boul' Mich' en se sentant redevenir bon enfant. Des couples passèrent en fredonnant.

— « Je serais bien désolé que quelques sots pussent se scandaliser du peu de noblesse de mes filiations d'idées, mais il m'est impossible, et tant mieux, de séparer l'émotion venue de ce classique « retour du printemps » — (*Jam ver egelidos refert tempores* ! Oui. Catulle, vers phalécien 958/56) — de l'émotion... — (*Avril sonne aux pipeaux la vieille ritournelle* ! Oui. M. Vielé-Griffin, vers alexandrin 1896) — de l'émotion dont mon cher boulevard Saint-Michel s'égaye lorsque toutes les petites filles, ensemble printanières, s'attifent des roses et bleus et jaunes et blancs, clairs corsages dont les légers surahs vont, pour des mois maintenant, se friper amicalement contre les jaquettes de drap... Cela ne me plaira pas toujours — mais combien cela me plaît *maintenant*... ce qui est bien l'essentiel...

Et M. Maurice Barrès, qui s'est très bien intéressé avant moi à la plupart des choses qui m'intéressent, a écrit : « *...déjà les adorables prostituées s'enorgueillissent de toilettes nouvelles* ! »...

Il passait à Cluny — puis ce furent le Soufflet, le Balzar et le Vachette, la Source — il y avait encore des jeunes gens

autour de planchettes tendues de drap vert. Vallonges éprouva le besoin de causer avec son enthousiasme... Il chroniqua...

— « Oh ! Je ne m'illusionne pas autrement sur la valeur de tout cela. Je sais que l'immense majorité des « étudiants » étudie peu; et puis il y a très peu d'étudiants, il y a des employés, de vagues littérateurs, de petits jeunes gens, des nègres, des Roumains, des « sans profession » — précieuse diversité ! Je sais qu'ils s'occupent des journées entières à jouer au poker, sans trop bluffer, ou à la manille ou à discuter les performances des pouliches de trois ans. Ce sont en somme des occupations comme d'autres et si elles ne m'intéressent pas ce n'est pas de leur faute. Je sais que « la jeunesse intellectuelle » manque gaiement d'intellectualité — mais j'ai toujours préféré aux « intellectuels » qui n'étaient que cela. les gentils garçons joyeux qui se passaient d'avoir lu Laforgue ou Rimbaud et ne citaient pas Hegel aux Halles — (d'après M Véra). Je sais que, tous comptes faits, on couche pas mal mais que l'on ne se plaît guère; je sais que le record de la « rosserie » est sans cesse reculé pour la forme comme pour le fond. Je sais qu'Elles sont rarement jolies, qu'Elles ont les mains grises, méprisent la benzine, par désœuvrement abusent des chartreuses, rient mal, et déposent souvent leurs purs bandeaux sur la commode lorsqu'Elles se couchent — trop tard.

Je sais qu'Ils manquent de *préoccupations* (quelles qu'elles soient d'ailleurs), ne sont guère plus soignés qu'Elles, et

sont bruyants ou généreux selon des glorioles très médiocres. Je sais que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des brasseries,... je sais tout ce qu'on dit les plus autorisés vieux messieurs demi-chauves... »

Et Vallonges arriva au d'Harcourt, tourna lentement le coin de la place de la Sorbonne, jouissant, dans la lumière crue, des allées et venues, des toilettes claires, des figures jeunes, des boissons voyantes, de l'odeur de femme, de fumée et d'alcool, du perpétuel rire crié de cette foule...

— « Ah comment faire grouiller des choses comme cela dans un roman ! » se dit-il.

Il laissa tout ce bruit l'envelopper d'une ivresse indulgente : « C'est bien amusant cinq minutes de temps en temps » pensa-t-il. Puis il se plut à exagérer.

— « *Tout de même* — il persiste à travers tout cela un je ne sais quoi de jeune, de vivant et de spontané qui vous imprègne de la conviction vague et tenace que ce grouillement n'est que la gangue un peu poussiéreuse de quelque cristal possible — et l'on en vient à certains bons soirs, après la froideur de minuit à travers Montmartre, ou l'ennui des salons, ou l'inutilité des grands boulevards, à se passionner pour la vie particulière de ce coin de ville où les circonstances vous ont jeté jusqu'à se laisser aller soi-même, tout le long des terrasses, à ce grand mouvement de *laisser*

vivre si réel qu'il influe sur l'aspect même des avenues, des places et des jardins, en agitant cette foule d'un rythme coordonné et précis dont l'harmonie ne peut être rencontrée nulle part ailleurs dans cette ville... trépidante où, figures de leurs intérêts, les chemins pressés se heurtent et se croisent. Ceci posé...

Je commence déjà à trouver cela plutôt monotone... d'ailleurs. »

Vallonges entra au d'Harcourt. Figures un peu connues. Poignées de mains.

— Et vous?

Les Gérants. Le mouvement vers le fond. Les femmes pourvues, sérieuses devant un souper ou qui se préparent à partir. Femmes par deux, affairées. Femmes seules, inquiètes. Femmes par groupes, indignées. Des bicyclistes, des militaires...

— Vous étiez à Bullier ce soir?

— Non. Je viens de Montmartre.

— Raoul ! Donne-moi vingt sous pour aller aux Halles.

— Déjà?

— Tu m'aimes toujours !

— Figure-toi... quelle vache ! Hein ! I'm' dégoûte ! J' vais écrire à sa mère !

— Raoul ! Welker m'a dit de te dire qu'il serait là-bas au Bar jusqu'à deux heures...

— Merci.
— Welker ! c'est la bath affaire !...

— Chez qui ! — Raquin ! — Non ! c'te prudence !...
— Ta gueule ! — Va-t-en chez Jeanne ! etc... etc... etc...

Vallonges traversa la place, alla jusqu'à la Taverne, descendit au Bar.

Welker, juché sur un tabouret, corrigeait des épreuves de sa traduction de Nietzsche. Il posa la plume.

— D'où venez-vous?
— Des endroits.
— Vu des gens?
— Quelques-uns.

— V'nez donc manger un sandwich au d'Harcourt. J'ai encore besoin d'un tas de sale bruit ce soir...
— Bien. C'est la flemme alors?
— A fond. Et sentimentale.
— Ne nous emballons pas.

Welker rangea ses papiers. Il tendit à Vallonges une revuette verdâtre.

— Alors lisez ceci. C'est pour vous.

Vallonges lut :

« Je cesserai de jouer du Schumann et je viendrai m'asseoir près de toi. Pourrai-je jamais me lasser d'aimer ce reflet

de délicate émotion qui parfois vit encore sur tes lèvres lorsque les dernières sonorités se sont alenties jusqu'au silence — dans tes yeux clairs il passe alors comme un reflet merveilleux de la simplicité de tes rêves enfantins... tons effacés des soies brodées... sourire attristé... tes mains... lentement... la parure de toutes leurs bagues... aigues-marines... »

Il rejeta la brochure.

— Et la ligne... Tu parles...

Mais il reprit :

— Eh bien non ! C'est de la mauvaise littérature, c'est chiqué, c'est piteux, mais c'est touchant...

Pourquoi trop renier tout un vieux côté de nous-mêmes? Mais il nous diminue? Sait-on ! Ah ! là ! Et vous avez raison Welker : au fond, c'est à des rêvasseries qui ne valaient guère mieux que celles-là que j'ai passé ma soirée. Et cela m'arrive tout le temps, Welker. Mais après ! C'est moi ! Il faut bien que je m'aime comme cela. Que je m'aime beaucoup...

— Oui.

— Et ce soir j'ai éprouvé le besoin de me rappeler que j'avais joué enfant « au mariage » avec des fillettes. C'est une forme de l'éternelle nostalgie en somme...

— Moi aussi j'ai joué au mariage avec des fillettes, dit Welker.

— Ah !

— Dame ! J'ai été le compagnon de jeu de petites filles laides et costumées sans grâce... à la campagne. Je leur bai-

sais les mains en m'inclinant comme les Amadis des images. Puis j'ai voulu baiser leurs lèvres, et elles se débattaient. Je me souviens très bien du premier baiser long. La préposée avait couru et était trop haletante pour se défendre. Elle m'a dit après d'une voix essoufflée : « Nous nous épouserons ». J'ai répondu : « Ce n'est pas probable parce que nos parents n'ont pas assez d'argent », et comme elle ouvrait la bouche pour pleurer : « Mais nous nous embrasserons quelquefois. » C'était vrai.

Vallonges se mit à rire.

— Welker. Vous êtes en très bon état, ce soir. Dois-je craindre que vous n'ayez l'âme un peu sèche?

— Si l'on peut dire ! J'ai encore retrouvé l'autre semaine un souvenir de la femme que j'ai le plus aimée. Une voilette !

— Ah ! « *Les premiers baisers à travers...* »

— Oui. Je ne trouvais pas d'autre mousseline chez moi. J'ai pris la moitié de ma relique pour faire un cataplasme...

— Oh ! Welker !

— ... De graine de lin — *sic.*

— « A propos de cataplasme... », se dit Vallonges.

Ils s'arrêtèrent à la porte du d'Harcourt. Entrèrent, s'assirent. Il faisait tout de même trop chaud...

— Deux demis brune, et deux sandwichs rosbif pain noir.

Ils regardèrent le mouvement. Un gérant leur dit :

— C'est le commencement du mois.

Des femmes les embrassèrent. Des mains se tendirent, Vallonges s'énervait.

— Ah ! s'écria-t-il — quelle nécessité y avait-il à ce que je couche avec douze ou quinze des femmes quelconques qui sont dans cette salle ! Je suis trop venu ici par paresse — on se gâte les décors en en abusant ! — Et la plupart sont rentrées déjà, ça ferait quarante, cinquante... douze mille, c'est beaucoup trop. Elles ne sont vraiment pas bien. Pourquoi diable ai-je couché avec ces femmes-là ! Non, mais enfin, comment ai-je pu coucher avec ces femmes-là ! Quelles... !

— Pour les mêmes raisons, interrompit Welker la bouche pleine, qui vous feront coucher ce soir avec une seizième — ou douze mille et unième, — et qui m'ont fait coucher avec à peu près autant — mangez donc votre sandwich — parce que votre énervement de ce soir ne vous laisserait pas dormir sans cela. Et nous venons ici parce que c'est près de chez nous. C'est une époque... On prend une femme... c'est commode...

— C'est vrai. Je ferai aussi bien. Ah quelle scie !...

— Tenez, v'la la p'tite Berthe...

— Ah non ! Une que je ne connaisse pas au moins...

— Celle-là a de jolis yeux bleus...

— Nous sommes bien à faire un choix. Oui elle a de jolis yeux bleus. Va pour les jolis yeux bleus. Vous permettez...

— Faites donc...

Il fit signe à la petite fille, un peu minable, un peu « purée »...

— Qu'est-ce que tu prends?

— Un consommé froid.

Puis il lui parla bas. Elle se tint sage, buvant par petites gorgées.

Vallonges songea vaguement à Flossie.

— « C'est de sa faute ! »

— « Non », se répondit-il.

— Ah Welker ! Faire un livre où l'on parlerait de « femmes » tout le temps, où l'on s'en débarrasserait, et de la tendresse, et des alcôves et des... à fond. Et puis s'occuper d'autre chose ! d'autre chose ! de choses qui...

— Oui, dit Welker. La prochaine fois que vous passerez place du Carrousel, vous pourrez vous amuser à passer sous l'arc de triomphe...

— Ah ! vous blaguez !

— Non, dit Welker. Mais vous, vous avez envie de « changer »...

— P't-être bien !

Le d'Harcourt ferma. La nuit très noire dehors. La brusque rentrée des chaises. Le premier bec de gaz éteint. Les groupes de femmes hésitantes. Les départs bruyants vers

les Halles. La sérénité des agents. La dernière cigarette et les phrases devant la terrasse vide...

Des femmes demandèrent :

— Tu me raccompagnes, dis — y a des tas de « mœurs » ce soir.

— De quel côté dis? Welker.

— Rue Racine...

— Rue Crébillon...

— Rue Grégoire-de-Tours...

— Ça va. Faut se rendre utile. Dépêchons-nous, hein ! J'ai encore à faire ce soir. A demain Vallonges ! Mademoiselle !...

Welker descendit avec sa troupe vers les quais.

o

— Tu viens chez moi, dit la petite, rue des Carmes...

— Non, chez moi toujours, répondit machinalement Vallonges, et il s'aperçut que cette femme était là. « J'aurais aussi bien fait de m'en passer », se dit-il. Il la regarda de côté : « Elle est bien ordinaire. » Elle lui sourit. « C'est vrai — joli regard. » Il fut presque troublé et la serra contre lui :

— Allons viens, c'est tout près.

Ils traversèrent le boulevard en biais vers la rue de Médicis.

— Tu es journaliste? demanda-t-elle.

— Voui...

— Connais-tu un type qui s'appelle... attends donc... un drôle de nom... un grand mince... il a une petite moustache...

— Sarcey?

— Non. C'est pas un nom comme cela.

Ils arrivèrent. Vallonges sonna. La porte claqua. Le bougeoir. Dans l'escalier, il l'embrassa : de bonnes lèvres fraîches et qui brûleraient. La clef dans la serrure.

— Laisse ton chapeau et ton collet dans l'antichambre pour que l'on fasse deux tasses de chocolat demain matin. Vite ! vite !

Ah ! enfin elle était finie, cette soirée. Pas trop tôt... !

V

Il alluma les becs de gaz.

— C'est gentil chez toi !

Il jeta son macfarlane sur le divan. Elle avait retiré son chapeau.

— « Ah çà, mais à quoi pensait-il, Welker ! Elle est ignoble, cette fille. — De jolis yeux bleus ! Mais pourquoi diable !... »

Il s'étira, il s'assit sur le bout de la chaise longue. Une cigarette. Il feuilleta deux revues arrivées le matin.

— Tu peux te coucher, dit-il.

— « Voir une femme se déshabiller, pensa Vallonges, ce n'est pas un spectacle spécialement inédit. Je croyais que cela m'était nécessaire ce soir. Je me trompais.

Que le diable emporte Welker ! Cette jeune personne est ignoble : ignoble sans éclat, ignoble avec modestie, il n'y a pas moyen de lui en vouloir. Elle doit avoir une âme douce, mais je m'en fous. Qu'est-ce que je vais en faire ! »

En corset noir un peu éraillé, en jupon festonné de flanelle rouge — tu parles de dessous luxueux ! — elle s'approcha de lui, lui tira un peu les cheveux, il resta morne. Elle rit de bon cœur tout de même et lui dénoua sa cravate.

— C'est gentil chez toi, répéta-t-elle.

— « Non mais qu'en faire ! Ce Welker est impossible. Tout de même, c'est vrai, elle a de jolis yeux... »

Il embrassa les yeux bleus, tièdes, ne vit qu'eux dans le visage; elle frissonna en chatte, se débattit, les seins glissèrent du corset, tristes :

— « Oh la la ! — y a pas moyen ! »

Elle renversa la tête, un peu en arrière, sur l'épaule :

— Viens-tu? tu vas voir.

Les bras à son cou elle se laissait aller; mais il se dégagea :

— Ah je t'en prie ! Couche-toi ! Non, je te dis ! Là ! J'ai une lettre à écrire. Je reviens.

Il passa dans le petit salon, chercha des cigarettes. A travers la porte, il entendait un petit clapotis d'eau. Il eut un geste énervé, puis il sourit.

— « Et pourtant — quelle jolie émotion... cette enfant. En montant l'escalier près d'elle je la désirais autant que n'importe quelle, pour un souvenir d'yeux et une sensation de lèvres — et puis, maintenant, je la voudrais partie : son inutilité de petite laideur m'excède autant que si je la subissais depuis un mois. Ah ! Bon garçon — va ! — »

Il jeta la cigarette; marcha; régla le bec Auer qui gémissait lamentablement. Il décrocha au-dessus de sa cheminée un Fantin très doux et mit à la place un Lautrec violent qu'il prit sur un fauteuil; puis il mit la photo d'un Zorn à la place de la *Mélancholia* de Durer; sifflota un air de l'*Œil Crevé;* jeta derrière le divan un *Trésor des Humbles* trop en vue sur la table; et s'enfonça dans son fauteuil de bureau avec une autre cigarette.

Au fait — pas de lettres à écrire. Et puis, zut.

Il cherchait, mi-inconscient, un prétexte pour ne pas aller la retrouver tout de suite. Non ! Mais qu'est-ce qu'elle faisait là, cette fille !

— « Welker a raison : j'ai envie de « changer ».

Il s'accouda. Il y avait une belle feuille blanche devant lui. Il prit son porte-plume sans vouloir...

— « D'ailleurs, se dit-il — en exagérant un peu — je pourrais la prendre en *note,* cette émotion. Cela servirait quelque part... »

Il rapprocha le fauteuil pour écrire. Il écrivit lentement :

« Oui petite fille — oui petite fille. Tes yeux sont certainement des turquoises claires et jeunes, et, vois, doucement,

je les fais battre sous mes lèvres ; ils sont de la beauté, — parbleu, — et je les aime. Mais n'insistons pas. N'as-tu donc pas compris à ma froideur — j'aurais éparpillé quelques baisers sans cela, — que tes hanches ont des inflexions qui me déplaisent, et tes seins n'ont plus de jeunesse. Alors, pourquoi des phrases suppliantes, et m'étreindre en te penchant d'un geste sans grâce... je dénouerai tes bras excités et je te relèverai avec douceur — là ! mes baisers insistent aux paupières mi-closes — mais je ne dormirai pas, lassé, contre ton épaule.

Ne répète pas que tu sauras... j'aime des sensations plus fragiles ; tu m'avais plu par tes yeux — ils sont à mon baiser — je ne t'ai plus regardée parce que l'on m'avait montré tes yeux, et j'ai pris ta main trop vite.

Ne crois pas que je méprise quelque chose de flétri. J'ai souvent aimé à laisser de tendres pitiés sensuelles aux chairs ternes, meurtries de trop d'étreintes maladroites et violentes — seulement, à ton cher regard s'harmonise si mal cette gorge fatiguée et triste qu'une autre fois peut-être, j'aurais pu choisir aussi...

Je n'ai pas de leur « perversité » en moi ce soir. Je ne voudrais, je ne saurais, parmi ta chair complaisante, extasier ce regard d'enfant chaste. Je sais que je souffrirais, et que je consolerais mal ta petite âme des pensées qui pourraient me venir. Tu ne comprends pas. Ah, ne regrette rien — et cependant tes regards sont plus beaux à travers quelques larmes — ne regrette rien. Il te vaut mieux prendre cette pièce d'or... ces deux pièces d'or, petite purée, et essayer, me quittant, de trouver un joli sourire dont je me souviendrai lorsque tu auras déjà oublié, sans doute, la peine d'avoir vu dédaigné le banal frisson que tu dispenses. Bien. Tu iras encore au Baratte... »

— « Ah, s'écria Vallonges, quel excellent emploi j'ai fait de cela ! Dans la pratique elle restera dans la ruelle, mais que l'on ose encore dire que la littérature ne sert à rien !... »

Il mit la feuille dans une liasse, sans la relire; s'étendit sur le divan; pensa vaguement :

— « C'est vrai — nous pensons souvent de semblables paroles. Si nous ne les prononçons pas, c'est moins pour ne pas faire de peine que parce que nos sensibilités ne sont pas assez scrupuleuses; parce que les paresses les envahissent chaque jour davantage. Et — lorsque nous sommes décidés à changer de partenaire comme — sauf vot'respect — comme de chemise, nous avons peut-être fait une mauvaise spéculation. »

— « Le plus grave inconvénient de ces filles est que nous ne les aimons pas.

L'amour est semblable à ces cylindres de cristal qui reflètent belles les lignes difformes du dessin auprès duquel on les a placés... — (Bonne comparaison. Je la replacerai. Cela s'appelle des *anamorphoses*.) — Nous ne savons, auprès de ces filles, ni nous passionner pour elles-mêmes, ni limiter notre enthousiasme aux seules beautés qui ont déterminé notre choix — alors les médiocrités nous blessent, et cependant, nous contentant de mauvais prétextes, nous continuons par lassitude.

Par crainte du danger des collages, dont on parle tant, nous nous usons à refaire sans cesse, pour trois jours, le tra-

vail de « passons là-dessus » qui se fait un mois pour tous dans les liaisons un peu appuyées. Et est-ce que vraiment nous aurions si à craindre de nous attacher... puisque moi d'abord, je ne souffrirais pas qu'une s'installât chez moi. A... voltiger ainsi de fleurs blanches en fleurs blanches, nous ne nous estimons pas davantage et nous avons tout de même moins de chances de bonheur... »

— « Oui. C'est une opinion.

Car nous nous attristons à constater qu'il suffirait de peu de chose pour que nous puissions recevoir du bonheur de celles-là mêmes dont nous ne savons obtenir que bien peu de plaisir. (Et me voici loin d'Aristippe !)

Si nous baisons leur nuques chaudes en fermant les yeux dans leurs cheveux, il n'y a guère de *différence* avec un amour au mieux, puisque nous les avons vaporisées partout de ce même parfum — et il y a d'autres tiédeurs pour nos lèvres; mais il n'y a pas, pour occuper les intervalles de nos enthousiasmes motivés, l'exaltation continue de l'amour, et je me demande précisément s'il n'y aurait pas avantage à remplacer l'amour par l'habitude au lieu de le remplacer par la diversité — pour que notre attention qui s'éparpille se heurte moins souvent à quelque nouveau détail sans délicatesse,... flétrissant la sincérité de notre volupté même...»

— « Oui. C'est une opinion.

Et sinon — parce que les sensations simples se brisent et

nous blessent, nous rechercherons, chaque jour davantage, des choses très artificielles et qui ranciront; nous nous efforcerons, cela est triste à dire, de nous dessécher l'âme au profit de sensibilités tout-à-fait immédiates — nous risquerons de devenir des ascètes navrés d'un ascétisme aussi ridicule que l'autre...

Cette jeune personne m'a entraîné bien loin. »

Vallonges se leva :

— « D'ailleurs — il faudrait aussi dire — en insistant — que les béguins de ces filles peuvent — ou ont pu — aussi bien, et même bien mieux que les plus vrais amours, satisfaire les petites vanités dont se mosaïque notre orgueil. Cela compte, et cela expliquerait beaucoup de choses. Mais je n'en sortirai pas ce soir, et celles qui depuis un an ont souri, dans mes draps, et que je dédaigne aujourd'hui — ce sont elles, tout de même, qui m'ont servi à finir de cicatriser Flossie... Si j'en ai assez maintenant...

Allons rejoindre cette jeune personne. »

L'enfant s'était endormie dans une pose brusque, et, sans la lumière de ses yeux, son visage n'exprimait plus qu'une animalité si banale... ah ! si banale !

Raoul sentit grossir en lui plus de rancœurs encore. Il leva la lampe pour la regarder :

— « Allons ! A qui le tour ! Ah ! quel malheur ! On a chaud, on s'ennuie, on cherche des attitudes avec des envies de bâiller — et on sait que l'on dormira mal après — et la

liste s'allonge des noms dont on ne se rappelle plus les figures — l'insupportable contact de la chair moite et quelconque; j'en ai mal à la nuque rien que d'y penser ! — Et nous recommençons ! — Ah quel sale métier ! »

Il sourit de son indignation; posa la lampe; retira son gilet; et s'assit pour déboutonner ses bottines.

— « Que de chemin je fais ce soir ! N'ai-je pas commencé par rêver aux tendresses d'enfants; n'ai-je pas commencé par faire des avances à l'idéal pour en venir, à trois heures du matin, à discuter à peu près l'opportunité du vague collage qui me ferait un peu moins paillasson... Tout cela à cause de ma flemme, d'un tuyau de la compagnie Richer, de Laïs, du Boul'Mich, de Welker, et des yeux bleus de la jeune enfant ci-jointe — chère petite vie variée va !... Allez donc en faire des romans autobiographiques ! C'que ça se suivrait ! »

Puis il pensa plus vite — comme pour conclure :

— « Tout de même j'en ai soupé de faire des « passes », moi aussi. — Je veux en prendre une au mois. Germaine, si elle veut. Elle se tient bien. On peut la sortir. J'annoncerai cette belle résolution à Welker dès demain. Il aura des arguments, mais je m'en fiche — je les connais. Silvande, qui ne peut pas arriver à plaquer Juju, daignera m'approuver et je les laisserai discuter ensemble. Moi... »

Vallonges se coucha. La petite ne gênait pas, toute blottie dans la ruelle. Il se trouva délicieusement bien au lit — tout un univers...

— « Moi j'deviens monogame. »

Il souffla la lampe. Et ils dormirent tous les deux bien profondément, parallèles. Très gentil.

Le lendemain, ils s'éveillèrent ensemble ! La petite se tourna vers lui avec un joli sourire dans le bleu de ses yeux, s'étira, dit, à peine éveillée :

— Ah, tu m'as éreintée !

Raoul fut si amusé — et puis : les réveils triomphants... — qu'il se rapprocha...

— Comment t'appelles-tu !

— Germaine.

Ses résolutions de la veille lui revinrent.

— Toi aussi !

— Qu'est-ce que tu dis?

— Rien.

Elle était bien mieux dans le demi-jour qu'à la lumière cette enfant. Vallonges embrassa ses yeux.

— Non !

— Si !

— Mais non !

— Viens !

— Attends !

— Là !

— Mon chéri !... chéri...

Vallonges arriva un peu en retard à la Taverne. Il expliqua à Welker et à Silvande qui finissaient de déjeuner que les amours « multiples » n'étaient décidément pas son fait — qu'il en avait plein le dos — que c'était stupide à la fin — et qu'après avoir mûrement réfléchi il se décidait à...

— Crétin ! dit Welker.

— Ah que tu fais bien ! dit Silvande.

Puis, en discutant, ils fournirent à Vallonges quelques excellentes raisons de persister dans l'intention qu'une soirée d'interminable spleen lui avait instinctivement donnée...

...Il songea même à préparer un peu sa licence...

CHAPITRE QUATRIÈME

A PROPOS DE...

POUR « SITUER » UN PEU MON AMI RAOUL DE VALLONGES

A Henri Albert.

I

Les jours passent. (Avez-vous remarqué comme les jours passent?)

Et les habitudes évoluent. (Avez-vous remarqué comme les habitudes...)

Raoul de Vallonges, Lionel Silvande, Welker, Gérard de Kerante, Didier, Mirving et les autres se sont aperçus et ont déclaré qu'il faisait trop chaud au d'Harcourt et qu'il y avait trop d'étudiants à la Taverne...

Et ils ont changé leurs heures de vie — (et ils les changeront encore).

Pour le moment ils trouvent qu'il est commode, lorsque l'on a des articles à écrire ou des examens à préparer, au lieu

de perdre sa soirée jusqu'à deux heures, de se retrouver au contraire après deux heures — besogne faite..., etc.,etc.

C'est une opinion.

— « On se couche tard? Eh bien, on se lève tard, voilà tout, et l'on déjeune tard, ce qui est parfait, puisque l'on dîne si tard aujourd'hui... »

De là à dire :

— « J'en ai plein le dos du Quartier ! »

il n'y avait qu'un pas. — Il est fait.

Maintenant, ils ont surtout des femmes dans le quartier de l'Europe. (Les mêmes qui ont passé l'eau — souvent.) Ils soupent mieux. Ils s'habituent... Kerante a publié son premier roman : « *Charlette* » (beaucoup de talent); Silvande a eu des vers à la *Revue de Paris* (beaucoup de talent); Didier a hérité de son oncle; et Vallonges a presque terminé son livre : « *Musée de Béguins* »... (Un bien beau livre !)...

Ils arriveront, ces jeunes gens...

« *Pens...* ! »

Ils admirent cette phrase de Barrès : « *Il faut tant d'argent pour être Bohême aujourd'hui.* »

Quelques-uns font des dettes. Les autres aussi...

Et ils savent être pleins d'injustice pour leur ancien « milieu ».

— « Le Quartier m'dégoûte. »

Et quelques-uns — (pas Vallonges) — ont déjà été habiter près du parc Monceau...

Leurs familles sont assez satisfaites : cela mène au mariage...

— « Et votre fils, chère Madame? »

— « Ah Madame ! Que voulez-vous ! »

Et les familles disent :

— « On parle de toi dans le journal. »

Ils le savent bien — cela coûte six sous chaque fois ou 25 francs par cent coupures...

Mais Vallonges gardait, à se mettre en habit plus souvent, la même sensibilité curieuse, énervée des décors renouvelés où il encadrait — en somme — toujours les mêmes sécheresses et les mêmes lyrismes...

Il y eut Germaine, et puis Suzette, et Luce, et Gaby, et Jeanne, et une autre Jane, et Made, et une autre Suzanne qu'il appelait Suzu... ces renseignements ne sont pas très précis, mais...

II

(— Quoi encore?
— Ceci, si vous voulez — la « *fantaisie* » que Vallonges écrivit le lendemain...
— Quel lendemain?
— Le lendemain.)

TOUCHEZ L'AMOUR ! !

Si le gentil Amour, en habit certainement zinzolin, aurore peut-être ou smaragdin, se cambre pour faire vibrer si vite — très vite pour que le vent le chatouille — ses arcencélestes petites ailes classiques, ne croyez pas qu'il s'illusionne jusqu'à croire qu'il pourra s'envoler jamais...

L'Amour ne vole plus.

Pourquoi donc s'envoler en plein soleil, voir comme d'une mansarde les arbres alignés des avenues, lorsqu'il est si bon de se rouler sur tous les divans de tous les entresols frais en jetant aux quatre murs les flèches, l'arc, le carquois, et les deux petits souliers nickelés?

Pourquoi donc s'essouffler autour du char trop doré, si mal attelé de colombes, où Maman promène son insupportable profil grec, lorsqu'il y a tant de mignonnes jolies qui bercent les enfants gais le long des jeux de satin chaud où l'on s'étire?

L'Amour ne vole plus,
Il s'est fait friser les ailes.

Voici des jeunes personnes charmantes.

Elles savent suffisamment plagier les Primitifs en vadrouille. On leur apprendra les strophes qu'il faut des poètes à oarystis. — C'est l'art des plis longs drapés et des cheveux effleurant les paupières baissées...

Si les lèvres ne sont pas tout à fait mystiques... pour ce que l'on veut en faire...

— « Des lys ! »

Elles plaisent à l'Amour.

Et voici :

Le gentil Amour en habit certainement amarante, prasin peut-être ou hyacinthe, laissera Maman promener ses colliers de perles trop grosses et sa ceinture dorée.

Dans son carquois — jetées les flèches — il aura de fausses pierreries parnassiennes, des lacets de corset en soie mauve, et toutes les complaisances — pour l'amie minaudante qui saura faire semblant de sembler, et toucher, d'un geste bien esthétique, et si professionnel qu'il glissera jusqu'aux reins, son rose groin poudrederizé et bouffi de petit cochon sentimental.

L'Amour se cambre en palpitant des ailes...

Vallonges en a des liasses comme cela.

III

Avec ces détails...

Vous devez vous rendre à peu près compte.

Le temps passait.

(Welker... corrigeait les épreuves de sa traduction de *Nietzsche*...)

CHAPITRE CINQUIÈME

LA PETITE JEANNE PALE...

OU RAOUL DE VALLONGES RACONTE UN AUTRE DE SES AMOURS

A Fernand Vanderem.

ENVOI

Petite Jeanne pâle et blonde — ton cher visage sous ton grand chapeau en jardin d'iris, parmi les dentelles affolées de ton collet de jais et de velours — ton mince visage parmi l'ébouriffement des cheveux de soie frisée — ton doux visage taché de carmin aux lèvres, taché, au haut des joues, de ces deux taches roses qui me désolent — ton pur visage de putain, petite malade pâle, éclairé du regard frais et bleu de tes yeux trop cernés — ton cher visage, si j'y pense, m'émeut encore d'une angoisse calme et profonde.

Et voici comment je t'ai aimée — je l'écrirai en me souciant assez peu d'être jugé touchant ou ridicule, avec les mots qui me viendront au souvenir de mes chagrins et de tes caresses...

I

Je suis bien sûr que je l'avais vue une fois déjà, l'autre été, passant boulevard Saint-Germain, si jolie et toute blonde, avec une toilette bleu-bleuet et un grand chapeau à bleuets, si jolie et toute blonde — à fondre dans la bouche.

Mais cette fois-là ne compte pas; elle ne sert qu'à adoucir heureusement la netteté avec laquelle je me souviens de la seconde fois où je l'ai rencontrée — pour de bon.

(Et cependant je m'étais retourné — sûr.)

Passons à la seconde fois.

Ce soir-là nous soupions tard à *la Place Blanche* — qui est bien un des plus précieux restaurants de nuit qui soient. Il y a foule et l'on voit très clair; les gens ne sont pas trop alignés, ça peut avoir l'air d'une fête; le vestiaire est com-

mode; les femmes y sont, tout de même, moins avariées qu'à l'*Américain* et mieux en valeur qu'au Quartier... il y a des jeunes gens en habit très gentils, avec du linge soigné; les tziganes ont des vestes brodées; les serviettes sont damassées blanches et rouges; on rit bien; il fait très chaud. C'est un endroit charmant.

Nous soupions. Lionel Silvande et Welker avaient ramené des enfants brunes du *Casino*. Kerante était arrivé parfaitement saoul de kummel — une ivresse correcte et triste — et continuait. J'étais fatigué d'avoir trop fumé. Je me souviens qu'à côté de moi un petit jeune homme blond répétait à une fillette gaie qui piaillait :

— J'vais t'expliquer la polarisation rotatoire...

— Tu m'embêtes à la fin !

— Alors... J'vais t'expliquer... Le point matériel est... plutôt un mode du Devenir qu'une forme de l'Être...

Et je crois bien qu'il lui expliqua.

— Moi — s'écria la très aimée de Lionel — je vais me faire un costume de bicyclette en mohair...

— Jolie rime à Bauër, dit Welker.

— Mais non ! dit Silvande.

— Si qu'on parlerait un peu de la question des guidons hauts et bas...

— Zut !

Gérard de Kerante méprisa une conversation si frivole; il m'entreprit sérieusement sur le rôle prépondérant des

concepts négatifs dans la recherche de... je lui fis servir un nouveau kummel — autant le finir...

On cria. Un air de marche fut accompagné en chœur. Un Bolivien se fit engueuler. La très aimée de Welker s'étrangla avec une aile de poulet. La quête des musiciens passa... Et moi j'aperçus, à deux tables en face, la plus jolie créature blonde et blanche soupant auprès d'un monsieur un peu bouffi, très bien...

Adorable...

— Qu'est-ce que tu regardes ! dit Silvande.

Ils se penchèrent.

— Elle est bien blonde, dit Welker — j'aime plus que les brunes...

— Quelle erreur !

— En tout cas c'qu'elle fait sa poire ! — dit l'une des petites brunes.

— C'qu'elle est déteinte ! dit l'autre.

— Enfin ! si c'est l'idéal de Vallonges !...

— L'Idéal ! s'écria Kerante d'un air morne, l'Idéal ! le malheur c'est qu'on n'rencontre son idéal que lorsqu'on est saoul, et lorsqu'on est dessaoulé on n's'en souvient plus !

— Bravo ! — Bien... très bien !... très !

La phrase eut un vrai succès. Welker demanda la permission de la noter. Les petites brunes tapèrent dans le

dos de Kerante qui eut la sérénité de leur réciter du Vigny.

Et moi je ne pouvais détacher mes yeux de la petite blonde mince et pâle, là, qui s'occupait d'une tranche de rosbif froid...

Qu'elle me fut jolie cette heure-là ! Frêle dans de la soie noire, à avoir envie de souffler dessus tout doucement, avec un sourire tiré dont on aurait voulu toutes les dents, et les gestes fiévreux de ses petites mains longues... J'accueillais sans aucun sens critique les comparaisons les plus shakespeariennes, je me grisais d'adjectifs, mes lèvres étaient glacées, et il y avait longtemps que j'avais laissé éteindre mon cigare...

— « Elle est adorable, adorable — je n'ai jamais pu rêver d'yeux bleus d'un bleu aussi bleu — je n'ai jamais pu rêver de mains où mes baisers se plairaient mieux — je ne veux pas trop regarder ses lèvres et... »

— Tu t'rinces l'œil, Vallonges?

— Ah, je t'en prie Lionel, ne sois pas spirituel ce soir, je ne suis pas en train...

Tout le monde se mit à rire.

— « Imbéciles ! Ils ne voient donc pas à quel point elle est ravissante, de combien de coudées elle dépasse toutes ces volailles... »

— Eh bien mais, faut coucher avec, mon cher...

Je trouvai ce Welker d'une grossièreté déplorable.

— C'est le fâcheux béguin...

Les petites brunes trouvèrent cela très drôle.

— Ah mais fichez-moi la paix ! Je ne peux pas me lever et aller demander l'adresse au miché — c'est pas l'envie qui m'en manque...

— Je bois aux amours de Raoul !

Qu'elle était jolie ! un peu renversée elle riait de je ne sais quoi, et il me semblait qu'elle aussi riait un peu de moi, devinait, et cela me faisait un étrange plaisir...

— « Ah, certainement je l'aurai, son adresse, comment je ne sais pas, mais... »

Je préparai une carte de visite à tout hasard. Les chers camarades se tordirent.

— Bien Marie — bien. Va la lui donner !

J'étais exaspéré. Il ne serait pas dit que... mais... Qu'elle était jolie... !

Une grosse femme en blanc lui dit quelques mots en passant.

Je me levai et j'allai vers la table.

— Il y va !

— Chiche !

La grosse femme revenait. Je l'arrêtai. Elle sourit.

— Vous connaissez la jeune personne blonde à qui vous venez de....

— Tiens ! nous habitons la même maison...

— Voulez-vous lui donner ma carte et lui demander de laisser le monsieur avec qui elle est ce soir...

— Ah, ça y a pas moyen, mon petit — c'est un type qu'est très chic pour elle, un type marié, elle peut pas lui poser un lapin comme ça...

— C'est que...

La grosse femme devint maternelle :

— T'es si pressé que cela ! Écris-lui, je lui donnerai ta carte, 37, rue de Vintimille, Jeanne Lancy, on l'appelle Jeanne-la-Pâle...

— Que je vous remercie...

— Y a pas d'quoi mon petit. Bonsoir...

Je revins triomphant; des éclats de rires m'accueillirent.

— Ah non ! tu sais. Elle est pas bien la dame blanche, la petite blonde est mieux...

— Vous aimez les femmes fortes Vallonges?

Je fus plein de dignité.

(Qu'elle était jolie, là, en face, picorant une grappe de raisin...)

— Garçon ! de quoi écrire et un timbre de quinze.

— Il a l'adresse !

— Il a l'adresse !

— Ah, Vallonges, la *Carrière* a bien perdu en ne vous ayant pas...

(Qu'elle était jolie, adossée, avec sa grappe de raisin !)

J'écrivis :

« Voulez-vous me faire le plaisir de venir dîner avec moi ce soir — (il est deux heures du matin) — ou demain. J'essayerai de me faire excuser de m'être si brusquement présenté. Je vous baise les mains. »

J'écrivis l'adresse.

— Vallonges — elle file...

Elle se leva, mit sa jaquette. Le monsieur bouffi lui rentra les manches. La grosse femme en blanc s'approcha, parla à... à Jeanne, tandis que le monsieur relevait son collet. Elle regarda de mon côté.

— Hah ! firent les bons camarades.

A l'entrée de l'escalier, elle s'arrêta, regarda encore, je levai l'enveloppe, elle sourit gentiment, puis elle descendit.

— Ce Vallonges, dit Welker, quel séducteur !

— Raoul, dit Silvande, tu penseras à moi au septième...

Kerante se réveilla un peu :

— Voyez-les ! écoutez-les ! Ils ne pensent qu'à ça ! Ils ne connaissent rien de mieux que ça !...

— « *Und seht mir doch diese Maenner an : ihr Auge sagt es — sie wissen nichts Besseres auf Erden als bei einem Weibe zu liegen !* »

— Tu sais l'anglais dit une des petites brunes.

— Ah, Welker ! fichez-nous la paix avec Nietzsche !

— Je bois aux pâles et blondes amours de Vallonges !

Ah ! moi, j'étais délicieusement content. Chère jolie petite Jeanne ! J'étais très pressé, comme avait dit ma grosse providence en blanc. L'avoir dans mes bras, la... etc., etc...

Nous fûmes très gais; on prit trois fiacres; je couchai Kerante avec dévouement :

— Ce qu'il faut, me dit-il, c'est nous créer des âmes sans faiblesses !

Il s'endormit tout de suite.

...Et j'eus, en regardant mon lit, vraiment un peu de joie chaude au cœur.

— « Ce sera bon !

Jeanne, petite Jeanne ! Jeanne-la-pâle ! — Ça vous a un petit air balzacien... Que je fasse attention de ne pas me laisser pincer par exemple... »

— « Et Germaine? » pensai-je en m'endormant.

— « Ah bah ! — ce... se... ra... bon... ! »

II

Ce fut bon — en effet.
(— « Charmante soirée — Madame ! »)

Dîner en tête à tête dans le petit cabinet vert-anglais de

la Taverne : je pus la regarder pour moi tout seul. Bien. Son sourire doux et fripé; les gestes compliqués de ses petites mains — et cette façon de s'appuyer au divan pour se rasscoir.

Elle fut gentille tout de suite — et elle le dit gentiment :

— Puisque tu me plais — embrassons-nous avant le dessert !

— Comment donc, mais avant les huîtres !...

— Je ne serais pas venue comme cela si tu ne m'avais pas plu ! Je ne marche pas comme cela...

— Moi non plus !...

— Grand fou ! Va !

etc...

— Ce n'est pas pour dire, me souffla le Gérant en m'aidant à passer mon paletot, mais M. Raoul a la main heureuse... il lui en faut de soignées...

Cela me flatta.

— Et maintenant où veux-tu aller?

— Quelle heure est-il?

— Dix heures et demie...

— Écoute !...

— Sans frapper.

— Si tu voulais mon chéri...

— Si je voulais ma chérie...

— Eh bien nous rentrerions tout de suite — tout simplement...

— Tu...

— J'ai envie de faire dodo. Là !

Quelle veine ! Moi qui étais résigné à traîner jusqu'à trois heures ! P'tite blonde adorable va ! « Les coiffeurs divins sont tes orfèvres ! » (ceci est pour quelques personnes.) Si je veux ! Tu t'informes !

— Ma Jeannette — c'est toi que j'épouserai... pas une autre... !

— J'y compte bien...

— Et tout de suite !

— Faut laisser se faire la digestion !

— C'est gentil chez toi !

(Là donc !)

— Donne moi ton collet et ôte ton chapeau.

— Tu sais je fouille partout... moi.

— Moi aussi...

— Non ! Finis ! — Tu es bien pressé ! Tiens !

— « Eh bien — mais... elle est charmante cette petite... »

(— « Voici des sténographies bien générales... c'est bien mesquin... »

— Je ne suis pas de votre avis.

De semblables situations ont ému, lorsqu'elles se sont bien présentées, des sensibilités qui valaient bien la mienne, et les vôtres.

Et moi, ce soir-là, je vous assure que je fus *heureux... c'est-à-dire satisfait...*

— « Vous n'êtes pas difficile à satisfaire... »

— Si.

Il faut seulement se sentir la vocation de prendre les choses comme elles sont. — Je m'explique :

Voici, depuis hier, une enfant blonde et jolie dont je ne sais rien du tout — cela la simplifie pour moi jusqu'à être très exactement un *symbole.* — Ne souriez pas, je vous en prie. — Elle est là, semble-t-il, pour m'analyser l'Amour plus imperturbablement que Claude Larcher lui-même; elle en représente, et fort bien, toute la partie Sport, la volupté que nous allons créer ensemble; elle est, l'« instrument sous mon archet vainqueur »; elle est, si fragile, la délicate verrerie où je boirai une chère liqueur...

L'Amour... pourquoi confondre, si c'est différent, ceci, tout de même, est exquis; il s'y attache même un énervement spécial... — c'est une bien jolie occupation... elle n'est contestable qu'en raison de l'imperfection des partenaires, mais cette petite Jeanne est une délicieuse créature, et semble très disposée à être « une bonne affaire »...

— « Et puis vous lui donnerez cinq louis demain matin !

— Pas tant que cela — cher monsieur...

Mais il ne faut pas trop s'épater de la nécessité de donner « des ors » à ces amies. Certains messieurs, trop évidemment « poires », compensent par les petits ronds jaunes le dégoût ou l'ennui qu'ils inspirent, — c'est toujours vexant. Mais nous... Ne pouvons-nous pas considérer — et sans trop d'inexactitude — que nos modestes subventions sont destinées, non pas à *payer* nos gentilles elles-mêmes qui y vont de bon cœur, mais seulement à contribuer au luxe un peu voyant que nous exigeons d'elles... C'est ainsi que nous préférons apporter tels cadeaux que déposer sur le coin de la cheminée les estampes de M. Paul Baudry qui les représentent...

Mon ami Gérard de Kerante constatait un soir, aux temps où nous nous plaisions ensemble parmi les jeunes personnes fraîches et peu parées que nous « levions » à Bullier, que l'on donnait aux femmes d'autant moins d'argent qu'elles semblaient en avoir davantage besoin — cela est fort bien, et très logique...

Et puis enfin — Monsieur — si tous ces raisonnements vous échappent... Avez-vous jamais trouvé moins bon un dîner parce qu'il fallait en régler l'addition?

— « Vous revenez aux opinions d'Aristippe... »

— Je vois que vous me lisez avec soin...

— « Enfin si cela vous plaît ! »

— Ah ! — cher Monsieur — quelle excellente parole ! Si cela me plaît... en effet, quelle meilleure raison, et comprenez-la bien !

Cela m'a plu, au temps de mon premier Chapitre, de m'exalter pour une petite vadrouille aux mains sales, — cela m'a plu, au chapitre second, de mourir de faux-lyrismes pour une mignonne enfant genre jeune-fille douée de la plus déplorable âme de modiste, ensuite vous m'avez vu ramasser au d'Harcourt la plus quelconque des Germaines, en ce moment j'essaye de vous établir qu'il faut se plaire, certainement, près des femmes mieux entretenues (et en participation). — Je me plairai aussi, avant la fin de ce volume, à ne plus guère admettre que la maîtresse bien unique et très tendre, et tous les développements des plus classiques adultères, mais cela ne sera pas définitif... et dans d'autres livres je me plairai à d'autres choses...

C'est précisément cela.

Je ne me soucie pas du tout d'être « conséquent » — puisqu'aussi bien je ne l'ai pas été. Je suis un être jeune et sensible qui garde une mémoire fort nette de six ou sept réalités différentes (et cette phrase est transcrite d'une page de M. Maurice Barrès). Je conduis beaucoup plus souvent mes opinions d'après mes actes que mes actes d'après mes opinions — cher instinct ! — ...et j'agis selon des équations simples où mon « bon plaisir » ne se laisse embêter que par les « facteurs » les plus implacables; besoin d'argent, rhume de cerveau, bottines neuves... etc.

...Ce soir je me plais infiniment près de Jeanne...)

Nous nous assîmes sur tous les sièges; elle voulut regar-

der toutes les gravures aux murs, et n'apprécia pas mes Odilon Redon; elle tripota toutes les photographies, et, arrivée à celle de Jacques Rolfe, me confia qu'elle croyait bien « avoir couché avec ce type-là », — ça fait toujours plaisir; — elle voulut boire de toutes les liqueurs, et que je la chatouille de baisers soignés dans le cou : ça sentait bon le chypre et la violette; elle écrivit son nom sur mon buvard, usa deux bâtons de cire à cacheter, et désira que je lui fasse successivement cadeau d'un petit poignard japonais, d'une boîte de papier à lettres « vert empire » et d'un moulage de Tanagra...

Nous riions tous deux comme deux gosses en vacances.

Elle me jeta ses bras autour du cou.

— Raoul ! Tu sais ! ! Je crois que je vais avoir un sale béguin pour toi...

— Bien vrai !

— Oui. Embrasse-moi ! — embrasse-moi donc !

— Jeannot ! Mon...

— Écoute — viens près de moi... J'ai quelque chose à te dire...

— Viens... dis...

Je la portai dans la pièce à côté.

...J'étais très en train ce soir-là... Ah ! à peau fraîche que veux-tu... Détails...

Elle était bien jolie, ma petite Jeanne... Voici une « des-

cription » que j'extrais d'un « conte néo-grec » que j'écrivis dans ce temps-là...

« ...Sa chair nacrée était si frêle que les places douces étaient presque bleues : les yeux tièdes, le pli caressant des aisselles et des aines soyeuses, l'intervalle tendre des seins écartés, — ses bras étaient minces près des coudes, et ses cuisses étaient minces au-dessus des genoux, à ses chevilles étroites cliquetaient des cercles de corail rose — (*détail inventé*) — et ses poignets plus minces que ses chevilles se paraient de l'agilité de ses mains sans bagues — lorsqu'elle touchait ses hanches de ses coudes les aréoles mauves de sa gorge se dressaient, et ses reins fléchis frémissaient jusqu'à la nuque creuse où se séparaient les cheveux tressés et souples, — ses dents pâles luisaient...

Ses deux mains rapprochées me serraient le poignet, et elle renversait la tête en mordant sa lèvre sans fermer les yeux; j'appuyais ma joue contre l'épaule ronde dont je respirais l'odeur un peu fauve, je tenais un de ses genoux dans ma main, et par instant je sentais l'autre petit talon lisse frapper légèrement ma hanche...

Des esclaves lybiennes flûtaient doucement dans leurs plagiaules obliques... »

Il n'y avait pas « d'esclaves lybiennes », — mais ce fut une nuit parfaite. Je me pâmais bien à fond contre ce petit corps mince et blanc, et le petit corps mince et blanc y mettait toute sa bonne volonté... Jeanne éprouva même deux ou trois fois le besoin de le constater :

— Tu sais, c'est pas du chiqué. Ce que j'aurai une gueule vannée demain matin !

Il y eut de quoi. S'être couché si tôt et s'endormir si tard ! Pas raisonnable ! Oh les reins !

— Nous faisons vraiment connaissance ! me dit Jeanne.

(Bien que je sache que cela est d'un peu mauvais goût, je ne puis m'empêcher de répéter combien je me plais à tout cela ! Corps mouillés de sueur ! Petites crampes ! Rythmes des paresses fatiguées et fureurs des essoufflements ! Efforts des baisers pénétrants ! Frissons d'arrêts ! Parfums des femmes !

Comme nous nous y mettons bien à deux ! Et que les gens chastes sont à plaindre !

Toi — encore étalée dans tes cheveux, tandis que je me relève en souriant, — toi (quelle que tu sois) tu m'enseignes tout ce que j'ai besoin de savoir, tu es *l'exemple* « à toutes mains » dont je puis illustrer toutes mes petites idéologies — et je ne m'en prive pas...

Tu me prouves à moi-même — comme Zénon prouvait, en marchant, le mouvement... *Moi, Non-moi, Sens de l'Univers,* — tu résumes tout cela à merveille : Tu t'étires, et je souris... des siècles se sont-ils pas écoulés?

Mais tu te lèves en chancelant un peu... tu cours au cabinet de toilette... Moi je rectifie ma raie devant la glace...

Et, recouchés, dans un instant, nous frissonnerons un peu à nous sentir différents — comme nous frissonnions tout à l'heure à nous sentir confondus...

— Veux-tu un peu de Porto?
Nous recommencerons plusieurs fois...
De la « débauche »... cela ! — Allons donc !
— C'est de la métaphysique...)

Au matin, réveillé avant elle, je l'ai encore bien ornée d'émotion... douce odeur fade de sommeil... gracieuse inflexion nonchalante de sa main abandonnée... J'ai rejeté le drap pour caresser mes lèvres aux lignes discrètement arrondies des hanches, et elle a eu la chair de poule sous mes lèvres, — moi aussi. Elle m'a appelé André tandis que je la réveillais... mais cela ne fait rien.. petite Jeanne pâle !

•

Nous avons déjeûné en riant des « gueules que nous avions ». Elle m'a pris les poignets pour me jeter ses regards bleus :

— Raoul, si tu me fais des...
— Ah bien ! Tu n'as rien à craindre !
Et nous avons ri.
— Tu viens me prendre à la Place Blanche ce soir?
— Tu ne crains pas qu'à me voir si souvent...
— Sale bête !
— Bien ! On ira !
— Mon p'tit Raoul !
— On lui dira !

— Non ! C'est épatant ce que mon corset me gêne ce matin...

— A ce soir !
— Je t'aim' !

Je fus au « jour de réception » de Silvande :
— Bonjour Kerante, Bonjour Welker. Bonjour. Bonjour Mirving... Très bien — et vous?
— Eh bien?
— Eh bien.... voilà !
— Et tu repiques?
— Ce soir.
— Très mauvais ! Très !
— Eh bien, et toi, Lionel?
— Ah ! La petite brune de l'autre soir. Ah bien ! Figure-toi mon cher... (*considérations médicales*)... tu penses !
— Fichtre ! Et vous Welker?
— Oh moi ! Jamais deux fois — par principe...
— C'est une opinion...

— Tu as lu l'article de Didier sur Goncourt?
— ...
— Ça dépend. Tu comprends, mon cher...

III

Jeanne « eut le béguin » pour moi, en effet, et j'eus le béguin pour elle.

Elle eut le béguin huit jours : cela ne durait jamais très longtemps, les béguins de Jeanne. Je lui ai vu un sous-lieutenant de hussards, quatre comiques de concerts, trois jeunes gens dans notre genre, un lutteur, deux petits bruns pénétrés du principe : *Nourrir les lapins que l'on pose avec les carottes que l'on tire,* et qui vivaient de cela, deux jolies filles et une vieille spécialiste... un seul a duré quinze jours — et encore il trichait, celui-là, il la rouait de coups. Jeanne était « une femme à béguins », et c'était ce qui la perdait.

Lorsque je la connus, elle avait quatre amants : un avocat âgé et riche qui lui proposait de l'entretenir très honorablement si elle voulait se tenir un peu et renoncer à ses fantaisies, — mais elle ne voulait pas. C'est avec celui-là que je l'avais vue la première fois. Un « négociant » que je ne rencontrerai jamais : « Il est très commun », disait-elle, mais il payait les notes qu'elle ne voulait pas avouer au premier commanditaire. Un jeune homme, tout jeune, André Jorel, pour lequel elle avait eu un béguin de cinq jours, et qui se cramponnait, souffrait, se faisait martyriser par sa famille,

s'endettait en tremblant... pour les petites envies de Jeanne — et votre serviteur... et des passes.

Et... elle était mourante. Je crois bien que c'était surtout de cela qu'était fait ce charme de douceur qui m'avait jeté vers elle tout de suite... et me garda.

C'était la maladie méchante qui pâlissait et affinait ses mains, qui teintait parfois sa pâleur de ce rose léger, adorable, mettait des profondeurs d'âme au bleu profond de ses yeux... c'était la maladie aussi qui passionnait ses étreintes et amollissait ses baisers...

(Vous jugez si c'était « bon pour sa santé » — la vie qu'elle avait.)

Je sentais, entre mes bras, vaciller une si frêle petite flamme bleue.

Je ne voudrais pas avoir l'air d'écrire un *Manuel* à l'usage des jeunes personnes entretenues, mais vraiment de semblables existences me désolent... à des points de vues tout simplement esthétiques et économiques. Je déplore que cette jolie Jeanne, avec sa santé frêle, n'ait pas su devenir, guérie, le délicieux être de luxe qu'elle *devait* être. Elle vécut, élégante, c'est vrai, mais d'une élégance insuffisante et factice, touchante à sa façon, attendrissante, mais comme l'était sa figure mince et fatiguée. — Il eût fallu à sa beauté du repos pour s'épanouir, et l'écrin des recherches les plus

délicates; elle ne comprit jamais tout ce qu'elle valait... elle gacha sa vie — mais j'ai vraiment trop l'air d'écrire un *Manuel*...

Le béguin dura huit jours, — elle ne me quittait plus : je vis des lettres où l'avocat âgé s'indignait, et il paraît que le négociant pleura... On écrivit à ma mère que j'étais perdu...

J'étais au moins bien fatigué.

Chère fatigue ! Petit être frêle qui m'avait attaché tout entier à elle ! J'aimais, peu à peu, mieux que cette chair bleue et blanche qui s'affolait dans mes bras, — mieux que cet esprit cynique et primesautier qui savait rire dans la volupté, — mieux que la délicieuse poupée blonde et velours que j'étais potachement fier de « sortir », — j'étais pris, peu à peu, par la tendresse. J'aimais Jeanne, ma petite Jeanne pâle et malade qui toussait en riant pour me donner envie de pleurer, — j'aimais bien... je ne m'en aperçus que lorsque ce fut fait... lorsque déjà *je m'occupais d'elle*...

Je l'étais... *pincé*.

Elle était la franche petite putain inconsciente ou rosse que vous devinez, et voici qu'elle était devenue pour moi une fillette pâle qui inondait mon âme d'indulgence soigneuse... Il y avait six jours que je la connaissais... j'aurais voulu occuper ma vie pour elle, la soigner, la guérir, — je ne

voulais pas qu'elle mourût, et elle mourrait à mener cette vie-là, ma petite Jeanne... Je dis tout cela vite, — parce que cela est simple comme une langueur.

Cela me faisait tant de peine de l'entendre tousser...

Et lorsqu'elle voulait... avec la rage qu'elle y mettait — j'avais si peur de lui faire du mal... jusqu'à ce que je ne pensasse plus qu'à notre plaisir... Et, après, — je ramenais avec soin la couverture... Elle toussait...

Mirving me déclara « qu'il n'y avait rien de plus mauvais que de vivre avec une femme phtisique ». — Mais ce que cela m'était égal !

Elle n'y comprit pas grand'chose. J'eus des larmes dans les yeux, elle me dit :

— T'es bête !

Une fois :

— Et puis après ! Je claquerai jeune ! Je serai encore jolie ! Grand serin !

O Jeanne ! Et ils étaient tous là à la fatiguer, à la tuer, — (moi aussi), — à la laisser se coucher tard, boire des alcools, rire à travers ses quintes, — ma petite Jeanne !

— Soigne-toi?

— T'es bête.

Je crois que ce fut parce que mes « recommandations » l'ennuyèrent un peu qu'elle eut un nouveau béguin, très

vite, pour ce sous-lieutenant de hussards. — Il me semble, sans cela, que j'aurais bien pu durer douze jours...

— Que veux-tu, me dit-elle, nous serons toujours bons amis.

— Jeanne !

— Que veux-tu, n'est-ce pas, tu ne peux pas m'entretenir. Eh bien mon type est jaloux de toi, — je ne peux pas me trouver sur le pavé. Ce hussard, quoi, je le trouve gentil, parce qu'il a un corsage bleu, mais il l'enlèvera son machin — et puis celui-là je le ferai marcher tout de même tu comprends...

— Jeanne !

(J'ai regretté trois ou quatre fois en ma vie d'avoir assez peu d'argent...)

Et puis quoi ! Quel chemin avais-je fait en huit jours ! Est-ce que je pensais vraiment à prendre Jeanne tout à fait à... Mais elle avait eu un tas d'amants avant moi, cette femme, elle en aurait en même temps, c'était dans son tempérament... (Je me répondis avec aplomb que cela m'était tout à fait égal)... Et puis enfin...

Ah ! que tout cela *m'élait égal*... j'avais *de la tendresse pour elle*... je ne voulais pas qu'elle s'abîmât, qu'elle se tuât comme cela, à plaisir... ma petite Jeanne... cet espèce de hussard... je suis sûr qu'il ne pensera pas à ramener la couverture — en plein hiver !

J'ai sangloté de bon cœur cette nuit-là.

Je promenai ma tristesse. Mes amis devinèrent bien pourquoi j'étais triste.

— Voilà ce que c'est que de s'emballer !... dit Welker.

Je le priai sans politesse de me « fout la paix ».

— Elle toussait atrocement hier soir, me dit Kerante, elle ne passera pas l'hiver. Ça te fera un gentil souvenir.

Cela ne me consola pas.

Silvande me serra gentiment la main.

— Mon pauv'vieux !

J'essayai de sourire — mais je fondis en larmes :

— Je te demande pardon, --- c'est bête, — ça n'est pas pour Jeanne tu comprends, je m'en fiche, mais c'est pour un tas de choses...

C'était, je le comprends bien maintenant, pour avoir vu éclater si vite cette bulle de rêve imprudent où j'avais essayé encore de mettre « *autre chose...* »

(— Quoi?

— Est-ce que je sais, — moi.)

J'avais peut-être « couché » avec deux cents femmes, eh bien, celle-là *n'avait pas été la deux-cent et unième*, elle était devenue mieux que cela. — Je l'avais « levée » à la Place Blanche, — oui. Elle était venue comme ça, — oui. Elle était garce comme tout, en somme... — oui... Mais tout cela n'avait aucune importance... j'avais eu pour elle *de la tendresse*.... de la tendresse .. ah ! je le sais maintenant, j'avais aimé là pour la première fois ce que doit aimer demain

ma jeunesse plus vraie ! — (ce livre n'est qu'un acheminement vers la plénitude du sentiment, qui, cette fois, m'effleure...)

Petite Jeanne ! Il paraît que tu « n'en étais pas digne », mais cela ne fait rien du tout... J'ai eu tant de peine à t'entendre tousser... j'ai tant voulu te voir te soigner — et j'étais *en même temps* si ému de ta volupté... j'ai inauguré près de toi une nouvelle façon de sentir...

Mais toi, tu n'en avais que faire...

Tout cela est encore bien trouble pour moi-même. — A mon âme inquiète et lasse d'abord, le hasard a jeté cette jolie enfant pâle et qui toussait — et c'est *à propos* d'elle que se sont préparés en moi des sentiments nouveaux qui sont à peine mûrs encore... Elle a été un *prélexte*... Oui. Après elle j'ai continué encore à agir et à penser comme avant... Oui. Mais c'était par suite de la vitesse acquise... J'ai encore eu dix maîtresses quelconques... Oui. Mais elle ne comptent pas. Celle-là est véritablement la première de celles que j'ai aimées *autrement*... ou que j'ai essayé d'aimer autrement... Ma petite Jeanne ! Cela doit se passer souvent comme cela...

— « Chère petite *transition*, — va ! »

Le cinquième jour, en sortant d'une représentation de « *L'Œuvre* », je fus souper à la Place Blanche. — On a des

habitudes... Cela me fit même vraiment plaisir de retrouver ce bruit, ces rires, ces valses et cette lumière, — cela m'éclairait les idées comme un verre de kummel...

— « Après tout... ! » me dis-je.

Nous nous installâmes. Je me retournai. Jeanne soupait à côté avec le hussard... — Vlan : une assiette. — Ce fut nerveux.

— Sacré nom de Dieu !...

— Vallonges ! dit Welker, ne blasphémez pas le nom du Seigneur et ne cassez pas la vaisselle...

— Voyons, mon vieux ! dit Silvande.

— Tiens tu as raison... ! Chasseur !

Nous donnâmes nos pardessus.

Je regardais Jeanne dans la glace.

— « En somme, oui, je m'en fous. Un peu de logique. Ce qui importe de Jeanne, c'est l'émotion qu'elle m'a donnée — alors... (Cet argument est pitoyable, car on peut toujours se répondre qu'il faut continuer l'émotion... et en ce moment je la continue, l'émotion, sacristi...) Elle est bien jolie... comme elle a mauvaise mine... j'aurai bien du mal à m'en détacher... bien du mal... »

Le chasseur s'approcha :

— M^me^ Myrrha désire parler à Monsieur.

Myrrha : c'était la grosse femme en blanc du premier soir.

— Décidément, dit Welker, c'est pour Myrrha que Vallonges a le béguin.

Je montai au second.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est Jeanne qui veut vous parler. Seulement elle est avec son militaire, elle en a assez, seulement comme il lui a promis une bague, une marquise, avec des...

— Passons, passons...

— ...Elle ne veut pas le quitter comme cela. Alors elle arrangera un lapin, et elle vous donne rendez-vous chez elle dans une heure...

— « Est-ce que j'irai?... Ah, parbleu oui, j'irai ». Tu diras à Jeanne que j'irai. Merci.

— Tu n'as pas vingt sous pour payer mon vestiaire?

— Tiens.

— Merci, mon gosse.

— « Ça n'est donc pas encore fini ! »

Jeanne toussa.

— « — ! Il n'est pas permis d'être aussi stupide que je suis... »

— ...Enfin... Emmanuel Signoret a l'âme de Dante ! déclarait Didier.

— Oui, répondit Kerante — c'est un Dantiste...

— Mauvais !

— Très mauvais !

— Très !

— « Qu'ils ont donc de la chance d'être gais comme cela ! »

Jeanne se leva — partit avec son militaire; à l'escalier elle me sourit, — un pauvre sourire tiré...

Silvande se pencha vers moi :

— Mon pauvre vieux !

Au milieu de cette gaîté bruyante, des éclats de voix et des cliquetis de vaisselles, des paradoxes et des criailleries... je me sentais si faible, — si faible...

Je fis les cent pas rue de Vintimille :

— « Résumons un peu : Puis-je rester avec Jeanne, faire d'elle ce que je voudrais qu'elle fût. L'aimer et être aimé d'elle, — puisque je sens que son passé ne me gênerait pas du tout — (et encore je me trompe peut-être)?

Non. Bien.

Faut-il alors continuer à m'énerver inutilement près d'elle, à souffrir, à perdre mon temps et à la laisser m'acheter?

Non. Évidemment non. Bien. Alors?

Alors, je ferai certainement mieux de ne pas monter.

Oui.

Mais *je vais monter*. Alors? »

Nous avons des centaines de raisonnements de cette valeur dans nos vies. La Bruyère appelle cela « *les raisons du cœur* ». Je veux bien.

— Raoul ! Pourquoi ne viens tu plus me voir?

Toute perdue dans son grand peignoir bleu, elle me sembla si lointaine... Il y avait si longtemps (n'est-ce pas) que je ne l'avais vue... Cinq jours !... Je la trouvais toute maigrie, plus frêle... ses bras dans les larges manches...

— Jeanne ! Oh, Jeanne !

Je souffris de ne pas pouvoir pleurer. Il me semblait que c'était cela qu'il fallait : des larmes. J'avais tant pleuré le premier jour, et le second, et avant-hier encore... Et cette fois-ci je voulais, et je ne pouvais pas... J'essayai de « trucs ». Je pensai qu'elle allait mourir, là, tout de suite... je pensai que j'étais, moi, si désespérément seul... si seul... *si seul...* mais je ne pleurai pas.

— Jeanne !

— Mon p'tit Raoul. Pourquoi te fais-tu de la peine pour moi... je n'en vaux pas la peine, de ta peine...

Elle voulut rire. Elle toussa.

Elle dit, de sa voix un peu traînante :

— Décidément je ne verrai pas le printemps...

Tout cela me parut d'une émotion de « chromo » déplorable, — mais cela me tenait pourtant là, à la gorge, — et les larmes ne venaient toujours pas...

— Jeanne !

Je parlais sans trop savoir...

— Jeanne ! Écoute-moi. Il ne faut pas être malade comme cela. Viens. Je t'aime mon chéri. Il faut te soigner; quitter Paris, ne plus mener cette vie-là... Écoute. Je vais t'emmener. J'ai retrouvé cinquante louis ce matin dans un

tiroir. Nous allons nous en aller, à la campagne, n'importe où, tout près de Paris, si tu veux, tu pourras revenir si tu t'embêtes trop, et je te soignerai, — dis-moi que tu veux bien...

— Y a pas moyen Raoul — tu comprends, si je lâche comme cela...

— Tu leur diras que tu vas dans ta famille — je te dicterai les lettres...

— Et puis je me connais, tu sais, je ne resterai pas...

Elle rit encore, et toussa.

— Viens toujours. Je ne t'attacherai pas. Nous nous promènerons dans la forêt...

— Quelle forêt?

— Je ne sais pas. Viens, ma petite Jeanne, tu sais que je t'aime bien...

— Oui, me dit-elle, — tu es bien gentil...

Je ne crois pas que jamais parole d'amour m'ait donné autant de joie. Les larmes jaillirent... Nous pleurâmes ensemble — longtemps....

Je la quittai au petit jour. Je marchais dans les rues comme un fou.

— « Si c'était possible... si c'était possible... ! »

Et je ne savais pas ce qui eût été « possible», — mais je savais bien que cela ne l'était pas.

Nous partirions le lendemain pour Montigny.

IV

Nous sommes partis.

Les paysages d'hiver défilent devant la portière. Des fabriques; des arbres dépouillés; des villages; encore des arbres. Je tiens la main de Jeanne entre les miennes, nous ne parlons pas.

Dans le coin opposé, une vieille dame confortable, qui lit une *Vie de saint François d'Assise*, nous couve de regards attendris, — elle nous prend pour de jeunes mariés...

Je suis très lucide; mais je pense mollement :

— « C'est une *crise*. Il y a déjà eu Flossie dans le temps... seulement je suis plus intelligent maintenant...

C'est la même chose;— j'étais las de *l'existence*, j'en avais *plein le dos* et j'ai rencontré Jeanne,— elle m'a plu, d'abord, et puis j'y ai trouvé de quoi m'attendrir... Je SAIS que cela sera encore raté, et au fond de moi, cela me désole, — elle ne m'aimera pas... je vais même l'ennuyer. très vite... seulement au fond de moi — encore *au fond* — quelque chose s'entend avec ma lâcheté pour faire durer... et je fais durer... et je me cramponne...

Jeanne ! Qu'est-ce que je prétends donc en faire? — Rien. Est-ce que je crois vraiment pouvoir la *sauver?* Non. Alors pourquoi est-ce que j'essaye...

C'est une crise...

Et puis c'est aussi de la méthode un peu : j'ai rencontré une émotion intime, — je veux qu'elle me marque le plus profondément possible...

Autrefois j'ai fait cela aussi, pour Flossie, — jeu dangereux !

Seulement, maintenant, je suis plus *de force*...

Ma petite Jeanne !

C'est un cher *Rêve*. (Toujours le mot « rêve » qui revient dans ces cas-là.) Ce serait admirable ! Et si simple ! Elle m'aimerait ! Je l'aimerais ! Elle guérirait. Nous vivrions tous les deux. Je respirerais dans sa douceur. Peu à peu elle s'intéresserait à moi...

Gentil — très gentil !

Mais je ne me fais pas du tout d'illusions. Jeanne sera pour moi... ce qu'elle a été. J'ai bien su d'ailleurs la prendre comme il fallait. Huit jours de béguin, tout son parfum de jolie créature fragile et souple, — elle m'a donné cela. C'est bien...

Maintenant moi je veux continuer la pièce, avec un autre scénario, — je suis bien sûr qu'elle me « rendra son rôle », — ça me regarde...

Elle est bien jolie ! Quelle incomparable délicatesse de profil — avec sa lèvre un peu trop courte...

J'ai raison, — en somme — *j'accentue, pour moi, son souvenir*...

Depuis l'autre crise, depuis Flossie... qu'ai-je fait ? Rien.

J'ai « fait l'amour », comme elles disent... souvent. Mais je n'ai pas aimé du tout, — ça ne s'est pas trouvé...

J'ai été jaloux, quelquefois, mais sans amour — (cela n'a pas tant de rapports que l'on croit, — voyez... je n'ai guère été jaloux de Jeanne...) J'ai eu des femmes de mes amis, et ils ont eu des femmes à moi, — il y a eu des scènes... mais cela n'a guère fait illusion.

J'ai aussi flirté avec la petite Mme Linière... elle rendait assez, — mais cela m'a embêté... Elle me disait : « Vous devriez écrire des choses que l'on puisse lire... c'est très bien, ce que vous faites... mais c'est si brutal ! » — Parbleu !

D'ailleurs je ne suis pas mûr pour les « *passions mondaines* » — oh ! cela ne tardera pas... après Jeanne, peut-être...

Elle manque un peu d'imprévu:... cette chère VIE... avec un grand V...

Au fait non... elle n'en manque pas !

En voici, de l'imprévu, là, à côté de moi... Qu'elle est jolie comme cela ! A quoi peut-elle bien penser !

Des « aventures » ! Ah l'on n'en manque pas... elles ne sont pas de cape et d'épée, voilà tout, mais elles renferment tout ce qu'il faut d'émotion. C'est moins immédiat pour faire des « romans », je sais bien... mais nous ne vivons pas pour faire des romans...

J'ai vingt-deux ans ! Ah je n'en manquerai pas, — *d'aventures* !

Ai-je au moins bien « vécu » ma jeunesse?...
Je crois que oui.

J'ai fait ce que j'ai pu. Je n'ai jamais hésité à accueillir une émotion, dût-elle me faire souffrir — puisque c'est la souffrance qui ennoblit; mon égoïsme n'a pas été mesquin; j'ai toujours eu la volonté d'être *curieux*... J'ai vécu les yeux et les bras ouverts...

Maintenant... j'ai vécu dans des milieux factices, médiocres, peu soucieux d'humanité... c'est possible.

Mais ce n'est pas ma faute. J'ai vécu *où j'étais*, et je crois que j'ai aussi bien fait...

Les années passeront et se chargeront bien de me faire vivre ailleurs.

J'ai été sincère et brutal, — j'ai bien fait... seulement mon atavisme, mon éducation ont compliqué tout cela... mais j'ai tout de même vécu *selon mon instinct*, — j'ai bien fait...

Et c'est encore heureux que je m'approuve... parce que si j'attendais l'approbation des autres... ! »

Je me tournai un peu vers Jeanne, — sérieuse. La nuit venait. La petite clarté des wagons est mystérieuse.

— « Jeanne ! ma jolie ! ma jolie ! »

Tout mon courage me creva dans le cœur.

— « Ah, l'on ne réussira donc jamais ! Quand donc réussira-t-on? Penses-tu réussir ! Ce n'est pas si extraordinaire ce que je demande ! Est-ce que je ne vaux pas qu'une petite putain m'aime !...

Si Dieu ne m'était pas si indifférent, je crois que je lui dirais : « Seigneur ! vous agissez bien mal envers moi, — je ne vous demande plus de m'adresser une adorable vierge tendant vers moi son cœur dans ses mains blanches, je ne vous demande plus une de vos âmes à moi tout seul... je ne vous demande plus une belle cérémonie, avec de l'encens et des chanteurs de Saint-Gervais... je ne vous demande pas, comme autrefois, un grand bonheur tout neuf... « modèle riche... » je vous demande un tout petit bonheur d'occasion...

Voici, près de moi, une jolie enfant blonde, malade et pâle; elle est bien jolie... mais sa beauté a déjà bien servi... elle a marché dans vos « voies », sans doute, Seigneur... elle a beaucoup « marché »... elle est fatiguée, vous voyez, elle va mourir... Fâcheuses hémoptysies... Donnez-la-moi, Seigneur, je m'en arrangerai encore très bien, je serai heureux — et je deviendrai un vase de bon exemple...

Vous ne répondez pas, Seigneur ! — Vous n'êtes pas gentil ! »

Ma petite Jeanne !

Non — ça n'est pas encore cette fois que je *réussirai*. Je vais seulement mener cette émotion-là jusqu'au bout... je suis bien consciencieux !... »

Jeanne se tourna vers moi et me dit :

— Et ce crétin d'André Jorel à qui j'avais donné rendez-vous pour ce soir ! Il faudra que je lui écrive tout de suite en arrivant ! Je tiens pas à me brouiller avec lui... il est poire, mais il a des oncles qui casquent ferme aux étrennes... la bonne galette...

Je répondis :

— Je t'y ferai penser.

La vieille dame confortable ouvrit une bouche... et des yeux... la *Vie de saint François d'Assise* glissa où elle voulut.

Je n'y tins pas, — je fus pris d'un fou rire, — Jeanne aussi...

— Je suis sûr qu'elle nous avait pris pour un « jeune ménage »...

— Tais-toi ! Tais-toi !

— Laisse-donc ! nous allons la faire grimper...

— Voyons — voyons !

Et Jeanne se mit à raconter des histoires... non mais des histoires... !

— Tu sais...

Elle n'osait plus lever le nez — cette pauv' vieille dame !

— *Montigny-Marlotte* ! !

Nous descendons vers la rivière à travers la nuit du petit village; les chiens aboient sur les portes...

La mère Suque nous attend devant l'hôtel :

— Vous allez dîner d'abord. Il y a un grand feu dans votre chambre. Je vous ai donné la chambre sur la rivière...

Nous dînons vite dans la grande salle silencieuse. On entend le bruit du moulin. Nous sommes bien « tous les deux tout seuls ». — Jeanne est sérieuse.

V

Nous sommes seuls tous deux. Je l'attire près de moi. Puis nous défaisons nos malles... Je crois que nous commençons déjà à nous ennuyer. Cette chambre est laide, — il n'y a que le grand feu clair...

— Jeanne — Je t'aime !

Cela n'a pas l'air de l'intéresser...

Je crois que j'ai fait une bêtise.

— Ma petite Jeanne !

— Oui. Oui. Faut que j'écrive à André...

J'ai l'air piteux — dans la glace.

Je regarde à travers les vitres.

C'est pourtant un admirable paysage de douceur. Le Loing coule là, sous nos fenêtres, dans la lumière de la lune; il coule devant l'île sur ce lit épais d'herbes longues, et

brille encore, plus haut, derrière les arbres grêles... puis la clarté grise de l'eau s'en va, loin, en grandes courbes dans la plaine...

Les rideaux d'arbres dépouillés rétrécissent doucement l'horizon...

On s'aimerait si bien...

— « Mais j'aimerai tout seul !... »

Je regarde dans l'eau le reflet tremblant des arbres —

— « Parbleu ! — Elle a eu le béguin, puis ça c'est passé, — il n'y a rien de simple comme la « psychologie » du béguin, — elle me supportera encore trois jours, ou quinze, parce que je suis tendre pour elle et que ça la touche un peu... et à condition que je n'en devienne pas rasant, d'être tendre...

Et moi qui voulais... Ah, c'est raté, tout à fait raté...

Je ne ferai pas du tout ici ce que je voulais y faire...

Je vais finir de l'aimer — seulement.

Le décor était pourtant très bien. »

Jeanne vint s'appuyer près de moi.

— Comme c'est joli ! dit-elle, — la lune sur l'eau...

— « Se laisserait-elle émouvoir !... »

Il y eut un long silence. Je la pris dans mes bras.

Elle leva les yeux vers moi.

— Tu pleures? — me dit-elle.

— Oh, ma petite Jeanne ! Je t'aime ! tu sais bien... tu sais bien !...

— Il ne faut pas.

La chambre était pleine de lumière blanche. Nous nous assîmes l'un près de l'autre sur le petit canapé incommode. Machinalement, par intervalles, je lui embrassais les mains... Elle ne me parla jamais ainsi que cette fois-là :

— Raoul. Il ne faut pas m'aimer. Ce n'est pas la peine.

Je ne t'aimerai pas ; je le voudrais que je ne pourrais pas... Je n'ai jamais pu... Je suis venue ici avec toi pour ne pas te faire de peine. Nous allons rester quelques jours ensemble et puis je m'en irai... d'abord je ne pourrais pas rester, — ce n'est pas ma faute...

Tu ne peux pas m'aimer. D'abord je suis une putain, n'est-ce pas, — eh bien voilà tout, prends-moi pour ce que je suis...

— « Ah ! pourquoi me dit-elle cela ! D'autres auraient voulu que j'oublie leur passé et je ne pouvais pas, et elle... ! »

— J'ai eu un béguin pour toi, — nous avons été heureux ensemble... eh bien quoi ! voilà !... qu'est-ce que tu veux que je te dise ! Quand je te rencontrerai avec d'autres femmes je ne te dirai rien...

— « Ah ! »

— Allons, réponds-moi ! Dis-moi que tu seras raisonnable ! Je suis gentille pour toi, voyons, — tu vas m'avoir pour toi tout seul, — ça n'est pas pour mon plaisir que je viens comme cela à la campagne en plein hiver. — Embrasse-moi !...

— Ma petite chérie ! mon Jeannot ! Je t'aime !...
— Ne pleure pas, grande bête !
— Laisse-moi pleurer un peu...
— Un tout petit peu seulement...
— Jeanne !

— « Eh bien oui, — il faut bien que ce soit fini le fameux *rêve* — et c'est cette enfant-là qui a raison. Mais j'ai bien de la peine tout de même...

Il n'y a pas longtemps que cela dure, tout cela... une quinzaine de jours...

Elle n'y comprendra pas grand chose, au fond — cela ne l'intéresse pas du tout, — elle est bien gentille pour moi, mais elle aimerait mieux rire au *Palais de Glace* ou ailleurs, — et c'est elle qui a raison...

Sans compter que, bien que je me sois donné cela comme prétexte, je ne suis pas autrement sûr que cela soit bien bon pour sa poitrine — la forêt en plein hiver...

Allons du courage ! »

Je me relevai.

— Tu seras sage.

— Oui.

Je remis des bûches au feu. Une grande flamme claire monta.

Nous grinpâmes dans le grand lit.

Jeanne se blottit contre moi, — si gentille...

— Réchauffe-moi !

Elle rit dans mon cou d'un petit rire énervé :
— Pendant que tu m'as à toi tout seul, profites-en...

VI

Ces quelques jours me sont chers. Ils furent monotones et douloureux.

Longues matinées de réveil et d'amour ! Charme de la petite jolie qui se donnait si vraiment à ma peine...

— « Pour que tu sois sage ! »

Joie de mes engourdissements dans ses bras tièdes !

Je pensais : « Cela va être fini ! » — et je trouvais une nouvelle volupté à cette amertume...

— Nous nous vannons — Raoul !

(Le fait est que j'avais une drôle de façon de la soigner, — mais j'étais de si bonne foi ! Et je crois bien qu'elle toussait moins tout de même.)

Nous nous habillions en flânant.

Déjeûners gais devant la grande cheminée qui nous grille. Enfantillages qui nous font tant rire. Le petit vin rose

ferait oublier l'hiver; on nous sert des plats de pommes de terre effroyables — et Jeanne en redemande...

— Raoul je vais engraisser !

— « Ma pauvre petite Jeanne ! »

— C'est drôle, — à Paris je ne peux manger qu'à deux heures du matin, et encore ! — donne-moi du pain...

Nous buvons notre café à petites gorgées, avec des baisers tout le long... Et puis Jeanne lit le feuilleton du *Petit Parisien*, moi je lis d'autres journaux...

Nous faisons de grandes promenades dans la forêt.

La forêt d'hiver est admirable. Nous marchons des heures au milieu des grandes roches. Le froid lui rougit le bout du nez à travers ses fourrures.

— C'est drôle, — j'ai si froid que lorsque tu m'embrasses je ne sens rien...

Ses yeux sont clairs, elle n'est plus « Jeanne la pâle »...

— J'ai des couleurs, hein ! Et puis je marche ! A Paris je ne suis pas fichue d'aller du *Casino* chez *Maxim's* à pied...

Nous rentrons avant la tombée de la nuit.

Longues soirées à nous deux. Jeanne écrit des lettres très vite, et puis elle lit, — elle lit comme on tricote, pour s'occuper, ça lui est égal quoi. Elle a choisi *Les Paysans* de Balzac ! Je lui demande :

— Eh bien?

Elle me répond :

— C'est très amusant.

Moi, j'écris, d'après des notes, un long article sur « *Karl Vogt et son influence* ». Joli sujet. De temps en temps elle se lève, s'appuie sur moi. Je me penche en arrière pour l'embrasser. Elle remet une bûche dans le feu, et va regarder, en soulevant le rideau, la rivière pure qui coule sous les fenêtres...

Nous nous couchons de bonne heure.

Pauvres nuits d'amour où me tourmente mon désespoir !

— « Cela va être fini — bientôt. Et puis, — ça ne pourrait pas durer comme cela...

Bientôt ! Elle ne sera plus près de moi — ma jolie petite Jeanne, — plus... ! »

Elle me console; mais je vois bien que cela l'ennuie peu à peu. Je me serre contre son épaule; elle me pose des petits baisers sur les yeux; elle me passe le doigt sur les lèvres...

— Raoul ! fais dodo...

J'essaye de me persuader que je suis heureux; mais je sais bien que ce n'est pas pour longtemps.

— Jeanne ! Je t'aime !

— C'est convenu.

Nous nous endormons comme si nous nous aimions...

Il me semble avoir vécu des années ainsi.

On s'habitue très bien à attendre une douleur; j'avais bien lâché mon rêve bête, — mais je savais que je devrais encore souffrir lorsqu'elle partirait, et j'attendais.

J'avais pour elle maintenant une immense reconnaissance tendre : je la remerciais d'être si jolie, et d'être là, d'avoir été si gentille pour moi...

C'était moi qui avais voulu avoir pitié d'elle — et c'était elle qui avait eu pitié de moi... Il me semblait que doucement pour ne pas me faire de mal, elle se dégageait en souriant de mes bras... Je n'espérais plus, et c'était aussi délicieux que d'espérer...

Et puis, je ne sais pas pourquoi — tout cela me donnait confiance... Oui. Cette fois encore c'était manqué — l'Amour. Mais une fois viendrait où ça ne le serait plus... Alors... Alors...

Maintenant j'aimais Jeanne *plus loin qu'elle...*

Je faisais décidément des progrès — depuis Flossie...

VII

— Raoul, il va falloir que je parte...

— Déjà !

— Voyons. Sois raisonnable. Tu m'as promis de ne pas me retenir...

— Déjà !

— Écoute... faut que je m'en aille. Mon avocat m'écrit des tartines pleines de dignité... Le petit André pleure, — il n'a pas de chance de tant m'aimer celui-là !... Tiens, je voudrais te voir à sa place... !

— Merci !

— Non. Vrai. J'ai pas été rosse avec toi...

Il va y avoir le terme...

— Je le paierai, ton terme !

— Oui. Mais après ! Ne sois pas fou, Raoul. Qu'est-ce que tu veux... c'est fini. Je ne peux pas rester ici toute ma vie, n'est-ce pas?

— Je sais bien ! Je sais bien !

— Je voudrais bien t'aimer, Raoul, je voudrais bien être comme tu veux... ce n'est pas ma faute...

Elle se pencha et me donna ses lèvres.

Deux grosses larmes me glissèrent des yeux... deux seulement... — Il me semble que je les sens encore couler... (*sic*).

Elle regarda devant elle...

— Et puis, que veux-tu, les soupers, les lumières, les tziganes, tout ça... nous avons besoin de cela, *nous autres*... une fois qu'on a commencé...

Je pensais :

— « Je sais bien, — *nous autres* aussi... ! »

— Il faut que je m'en aille, mon Raoul. Je t'aime bien. Je t'assure que je t'aime bien, mais c'est la vie...

— « Ah ! Qu'elle a donc raison... *c'est la vie*... parbleu ! c'est à cela justement que nous avons tant de mal à nous habituer, — *à ce que ce soit la vie* !... il faudra bien s'y faire pourtant — et y trouver le bonheur... il faut bien qu'il y soit...

Et notre erreur est peut-être justement d'attacher tant d'importance à la femme et à l'amour, de tout subordonner à cela... mais, cela, il n'y a pas à y revenir... Il n'y a qu'à se souhaiter bonne chance...

Et à ne pas se décourager...

C'est pas facile ! »

Et elle partit.

(Oh ! les attentes, sur les quais des gares, du train nº 8 qui va emporter votre pauvre petit bonheur... !)

Elle ágita son mouchoir par la portière, — diminua... diminua... — et tout s'engouffra au tournant.

Je rentrai lentement. Je me mis à table — tout seul.

La mère Suque me consola :

— Faut pas vous désoler comme ça, M'sieu Vallonges. Elle était bien gentille et bien mignonne, cette petite dame, mais que voulez-vous.... Voyez-vous, M'sieu Vallonges, je dis ça à tous les jeunes gens, — et Dieu sait qu'il en passe ici, vous pensez, au printemps, des jeunes gens qui ont des histoires de femmes ! — je leur dis : faut pas vous attacher... vaut mieux en changer plus souvent. Pas vrai?

— Oui. Certainement...

— Allons ! On va vous faire chauffer une boule d'eau chaude.

Je sus très bien jouir de mon chagrin.

Interminables marches à travers la forêt, ou le long de la rivière. Griserie des tristes solitudes d'hiver. Bruit lent du vent dans les branches.

Tous mes éternels lyrismes; toutes mes ironies; tous mes lambeaux dépareillés d'anciens rêves; toutes mes pauvres naïvetés entêtées parmi toutes mes sécheresses... (tout ce qui vous agace depuis 200 pages), tout cela est repassé en moi à propos de cette petite Jeanne pâle...

(...Que j'avais rencontrée un soir, — qui avait eu un béguin pour moi, — qui ne l'ayant plus n'avait pas été rosse, — que j'avais aimée, — et qui était partie, — bien simple histoire !)

Je « descendis en moi-même »... et je n'en fus pas plus renseigné. C'était bien trouble — « en moi-même »...

Pas si trouble, peut-être. Les larmes déposèrent peu à peu.

J'allais continuer comme cela, droit devant moi, en ramassant des émotions le long du chemin, — collection comme une autre ! — jusqu'à, une fois, *réussir*...

— Oui.

Je me permis d'être un peu fier que *cet amour-ci* se fût tellement mieux « arrangé » que *l'autre*... là-bas...

— « Flossie ! »

J'allais continuer comme cela — par « *approximations successives* », comme disait mon professeur de Spéciales.

— Oui.

— « Ça n'est pas bien intéressant... »

— Si.

— « C'est bien banal pourtant... »

— C'est pour cela.

— « La vie est bien « *quotidienne* »... c'est de Laforgue. »

— Pour ceux qui effacent les jours sur un calendrier.

— « Alors? »

— *Go along and don't mind.*

— « Je veux bien. »

VIII

Des jours passèrent. Jeanne m'écrivit d'« être sage ».

Mes amis m'écrivirent des lettres marquées au coin du bon sens pour me demander « ce qu'avait d'irrésistible la forêt par la neige... »

Je répondis que je faisais une « retraite ».

On me demanda « chez quel éditeur cela paraîtrait ».

Hélas ! n'avaient-ils pas raison... si toutes nos émotions n'étaient que de la « *Littérature* »... du « *chiqué* »...

— « Cependant tout le monde souffre... »

— Oui. Mais avec moins de soin...

— « Eh bien, — ils ônt tort, voilà tout... ils ne savent pas *s'en servir* ! »

— C'est une opinion.

Un matin je reçus la lettre suivante :

« Monsieur. Jeanne Lancy a pris froid l'autre nuit par la « neige. Elle est au plus mal. Elle m'a demandé de vous « prier de venir. Vous m'excuserez de vous écrire ainsi à la « hâte, — nous ne sommes pas tout à fait des étrangers l'un « pour l'autre, — je crois qu'elle serait heureuse de vous « voir. Venez vite si vous le pouvez.

André JOREL. »

— « Malade, ma petite Jeanne... au plus mal ! »

Je restais là, tout hésitant, — sans savoir... ce fut une idée un peu personnelle qui me décida...

— « Ça me fait un prétexte pour rentrer à Paris... »

Je sursautai :

— « Je suis un mufle ! »

Mais je jetai mes affaires dans la malle et je partis.

— « Pourvu que je la retrouve vivante ! »

Je souffris d'énervement pendant ce trajet.

— « Elle ! Elle ! »

Et puis je m'aperçus que je ne l'*aimais* plus, — qu'elle était devenue un cher souvenir seulement... si vite.

Je fus mécontent de moi-même et de tout, — écœuré.

— « Ah ! Jeanne ! Jeanne !... et puis après ! »

Rue de Vintimille; dans le petit salon sombre; un grand jeune homme en noir :

— Elle est morte ce matin, monsieur.

— Ah !

Des larmes vinrent — enfin ! —... pas beaucoup, mais ce fut un soulagement indicible...

— Vous l'aimiez beaucoup, monsieur.

— Beaucoup.

— Je crois qu'elle vous aimait aussi — comme elle pouvait aimer... Vous avez eu plus de chance que moi...

Je lui tendis les mains. Il sanglota.

— Ah monsieur ! C'est ridicule... Je vous demande pardon... C'est plus fort que moi...

— « Ah non ! devant sa vraie douleur à lui, ce que mes idéologies foutaient le camp !

Il avait dix-huit ans, lui, il avait de la veine... j'avais sangloté comme ça aussi, moi, dans le temps... pour Flossie... maintenant c'était plus compliqué, mes larmes... enfin ! »

Il me racontait.

— Elle est tombée malade comme cela, tout de suite. J'étais venu... le matin... Le médecin m'a dit qu'elle était perdue. Alors, j'ai pris cela sur moi... j'ai mis les autres à la porte... l'avocat, et le marchand de bois, — j'ai dit que j'étais son frère... Et puis comme elle avait un peu le délire, et qu'elle parlait tout le temps de vous... Je vous ai écrit...

— Merci.

— Elle m'a embrassé avant de mourir... elle a pleuré... et puis elle s'est mise à rire... et elle est morte en riant. J'étais resté près d'elle toute la nuit... ma mère doit être bien inquiète...

— Allez — je vais rester....

Nous hésitâmes un instant.

— Embrassez-moi, voulez-vous, André... nous avons du chagrin ensemble...

Il me dit en pleurant :

— Nous serons amis — n'est-ce pas?

— Oui.

J'entrai dans la chambre où elle était. Elle était toute blanche. Il l'avait entourée de fleurs. Elle était si radieusement jolie que l'on sentait bien qu'il fallait qu'elle fût morte. Ses mains étaient merveilleuses.

Je me penchai pour embrasser ses lèvres froides. J'aurais voulu revoir son corps... je n'osai pas.

Je suis resté là, debout auprès de ce lit, des heures. Je n'ai jamais autant souffert de ma sécheresse.

— « Décidément, je ne puis m'attendrir que sur moi-même... je sais qu'elle est morte, — que c'est fini, — *ça me devient égal.* Je ne suis pas un monstre. Je suis *comme ça.* »

Je pris sur la cheminée une petite bague avec une opale que je lui avais donnée, — mais je ne la gardai pas à mon doigt parce que « cela faisait mal »...

Je ne rapporte pas ces détails pour m'humilier, mais parce qu'ils me firent souffrir : « Qu'étais-je, moi, et mon « analyse » — auprès de cet enfant qui avait arrangé ces fleurs... effacé les plis des draps... prié peut-être ! »

Je n'ai jamais été aussi peu *sûr* de moi-même.

Je m'assis au pied du lit pour emplir mes yeux de sa beauté parfaite.

IX

...André et moi nous avons suivi seuls, en nous tenant par le bras, le long des rues pleines de neige, le cercueil triste avec seulement nos deux gerbes de fleurs. Et nous parlions d'elle...

— Elle était si jolie !...

— Ce rire énervé qu'elle avait !...

— En riant elle frappait ses mains l'une contre l'autre...

— Ça me faisait tant de peine quand elle toussait !
— Et à moi !
— André, il vaut mieux qu'elle soit morte comme cela...
— C'est possible. C'est possible.
— Nous serons amis, — n'est-ce pas?
— Oui.

Nous avons entendu une femme qui passait : « C'est les deux frères; ils enterrent leur sœur. » Nous nous sommes souri. C'est peut-être ridicule, — mais il ne m'a pas semblé.

Il m'a dit encore :

— Elle a bien pensé à vous en mourant... Elle me disait toujours... avant votre départ : « Oh ! Il est si gentil Raoul »... J'ai été bien jaloux de vous.

— Vous ne m'en voulez plus?

— Oh non !

On a rejeté la terre. Il a sangloté encore. Ce grand cimetière plein de neige était lugubre.

Puis nous sommes revenus sans parler.

J'ai été au « cinq heures » de Mirving.

— Tiens, v'la Vallonges ! Ça va? T'es tout à fait revenu? Tu rapportes des tas de copie?

— Et Jeanne? — demanda Silvande.

— Je l'ai enterrée ce matin.
— Ah ! mon pauvre vieux !
— Qu'est-ce que tu veux — mon vieux !

La conversation eut du mal à reprendre. Je sentis qu'ils m'en voulaient un peu de gêner leur gaîté.

J'allumai un cigare. Je pensais :

— « Et maintenant — qu'est-ce qu'il va m'arriver? »

CHAPITRE SIXIÈME

ORIGINE, GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN « ESSAI SUR CLÉO DE MÉRODE CONSIDÉRÉE COMME SYMBOLE POPULAIRE »

POUR INSISTER AUPRÈS DU LECTEUR SUR CE QUE VALLONGES EST « LITTÉRATEUR »

A Jean Lorrain.

I

Douceur des réveils engourdis lorsque aucune présence ne gêne pour se bien étirer dans la largeur du lit, large jusqu'à en être un temple ! — (Après s'être endormi la veille en cherchant si délicieusement les coins frais des draps.)

Jamais Vallonges n'aura le courage de ne pas le laisser refroidir, comme tous les jours, le chocolat tout fumant qu'il aime; jamais ses doigts n'auront la force de briser le petit croissant qui craque.

C'est la faute aussi de Clovis, — (C'est son domestique, — Clovis. Vieux serviteur !) — qui trotte sans bruit par les chambres avec une activité désespérante. Les vêtements, là, sur ce fauteuil; les cols, les cravates, un moūchoir; le double bruit des bottines posées; la chanson de l'eau derrière la cloison; un tintement déplorable de cristal. —

« Allons bon ! qu'est-ce qu'il a encore cassé » ! — Tous les bruits familiers et discrets qui font inestimables les immobilités presque convalescentes des longs réveils engourdis.

O les veules suavemarimagnismes ! — Et puis la joie d'être tout dépeigné, et que cela lui soit absolument égal.

II

— Je rappelle à Monsieur qu'il doit se lever de bonne heure parce qu'il a beaucoup à faire ce matin.

— Hah ! Hah !

— Mlle Suzanne fait prier Monsieur de venir la prendre pour déjeuner.

— Bien. Bien.

— Et M. de Kerante est passé tout à l'heure pour avertir Monsieur qu'il déjeunerait à la Taverne avec Mlle Verdier, M. Silvande et M. Welker — à midi.

— Bien.

— Le chapelier de monsieur a apporté sa petite note. Je lui ai dit de repasser. Voici les journaux de Monsieur.

Faut se lever. Lettres à écrire. Sommaires de Revues à regarder. S'habiller. Temps à perdre. Heureusement que

Suzette est toujours en retard. Il est dix heures. Se réveiller un peu en parcourant les journaux.

— Clovis. Je suis très fatigué. Je vais me lever, préparez mon tub...

— Monsieur devrait aller se reposer quelques jours à la campagne. Je crains que Mlle Suzanne ne fatigue beaucoup Monsieur.

(Clovis a la manie de s'intéresser aux fatigues de Vallonges; et puis il avait un faible pour Juliette, — avant; mais Juliette ne fatiguait vraiment pas assez...)

A déplier les journaux, Vallonges s'étire.

Premier Paris. Échos. Informations. Théâtres.

« On donne une série de danses anciennes. Faudra que j'y conduise Suzu. Cléo est charmante là-dedans.

Une interview de Cléo au *Journal.*

Une lettre de Cléo à *l'Écho.*

Chronique du Cyclisme... Cléo...

Et la *Lettre de l'Ouvreuse :* « Bandeaux... jambes spirituelles... Waterloo... »

L'article de Bonnefon... tiens ! il ne parle pas de Cléo, celui-là...

Nouvelles à la main... Cléo...

M. Cécil Rhodes...

La chambre Belge... ils sont sévères pour leur Exécutif, les députés socialistes belges ! — (*Belge! mets un crêpe à ton histoire...!*)

Les annonces : « Jne. orph. gde. ress. à Cléo... demande... pass. Opéra 27. »

Ah flûte !

Je crois pouvoir hasarder que l'on s'occupe beaucoup de M^lle Cléo de Mérode dans la Presse parisienne !

Si je me levais. »

S'asseoir ébouriffé sur le bord de son lit : il n'est guère d'attitude qui puisse fournir de meilleurs arguments à nos chers égalitaires. Du pseudo-prince au purotin, tous les hommes sont ainsi également lamentables, et tout le socialisme pratique de Vallonges consiste en ce moment à s'attarder humblement chaque matin dans cette mélancolique posture.

— « Mais, lorsque je serai debout, quel orgueil ! suis-je sûr de retrouver d'ici minuit une aussi stricte occasion d'affirmer que j'ai, moi aussi, des certitudes apodictiques sur la volonté. Debout ! qu'émergent du foulard bleu à pois blancs la notoire splendeur de mes épaules alabastrines et de mes purs bras nivéens ! Frrrt ! le foulard glisse aux pieds, et mon « exquise nudité » court en pantoufles jusqu'au cabinet de toilette où plaquée sur la nuque, — « *Ta nuque est un palais d'ivoire et d'allégresse* » ! Romain Coolus. Beau vers ! — une lourde éponge glacée recoagule enfin la gélatineuse bouillie où barbotait mon subtil entendement.

Oui.

Cette « période est pâteuse; mais cela va aller mieux »...

— « Ah l'eau ! la bonne eau ! Les premières gouttes qui glissent en serpents minces — zzzz — et puis les soigneux tamponnages, de moins en moins mouillés, et la meilleure inondation finale, fraîche à se croire dans un Besnard — jusqu'à ce que la serviette éponge qui nous aime ait frotté nos neurasthénies de l'illusion que nous sommes très forts. Ah le tub ! Aphrodite naquit dans un tub, et chaque matin nous y renaissons vers elle — pieux à nous en décortiquer les moelles. C'est grâce au tub que nous pouvons aimer, selon les plus nobles classicismes — (simplicités assez compliquées d'ailleurs), — les p'tites femmes dont l'occasion se présente; par lui que nous pouvons secouer quelquefois la mièvrerie des idéalismes malsains pour atteindre à un reflet, hélas terni, d'une volupté épanouie de fatigue nouvelle. Et, puisque en somme, notre art n'est que le résultat de nos minutes d'exaltation de vie, c'est au fond des tubs que nous aurons trouvé le plus loyal de notre esthétique : notre désir de phrases rythmées, claires et gaies, semblables aux perles brillantes de l'eau limpide dont le ruissellement chante. Bien. Tout ça c'est des paroles inutiles ! »

— « S'habiller. Heure bonne de la matinée lorsque sans train à prendre et sans laboratoire à rallier on peut jouir sans scrupules de se sentir l'esprit libre et les doigts occupés. Peu d'heures dans la journée sont aussi propices aux

vagues idées générales qui se dilueront le long des causeries en petites phrases particulières. On éprouve, tandis que l'on épingle sa cravate, le besoin d'avoir une opinion sur quelque chose, et peut-être devons-nous attribuer à ce que leurs *raies* furent récalcitrantes ou leurs faux-cols facétieux, les plus cinglants aphorismes de quelques grands hommes. Notre Thomas Carlyle (que je ne suis pas fâché de vous placer, — soit dit entre parenthèses), a certainement écrit là-dessus des choses très intéressantes. »

Vallonges aime, tandis qu'il s'habille, intercaler de petits airs de chaise-longue entre les diverses pièces de son costume. Il doit à cette habitude d'innombrables rhumes de cerveau et quelques jolis états d'âme. Mais Vallonges ne rougit pas d'avouer que c'est généralement en chaussettes, caleçon et gilet (assortis bien entendu) qu'il travaille à cette nouvelle « *Metaphysik der Geschlechtsliebe* », qui est destinée à faire tant de bruit dans les Deux-Mondes, et à assurer définitivement la dépopulation progressive de la France.

Les cigarettes blondes se succèdent au bord de ses lèvres purpurines, la tiédeur embaumée de cette claire matinée... etc... sourit par les fenêtres entr'ouvertes, mêlée au pépiement des moineaux du Luxembourg, et dans la cour, casqué d'or radieux par les rayons joyeux du soleil vernal, un palefrenier, plutôt rouquin, gifle de seaux d'eau un destrier mélancolique ! !... !

Bien. Et la p'tite méditation se condense :

III

— « Vraiment — il est un vers de Leconte de Lisle (sans doute) qui semble spécialement destiné à épigraphier quelle dissertation que l'on voudra :

Qu'importe tout cela qui n'est pas immortel !

Tout est immortel — au moins pour un certain temps; et ce matin Mlle Cléo de Mérode m'apparaît particulièrement immortelle...

Quasi cursores, — et bien au-delà des petits scandales qui ne sont que des procédés, il a toujours fallu que quelques femmes gracieuses ou féroces condensassent l'attention des foules trop civilisées, pour s'en parer jusqu'à se dépasser elles-mêmes. Notre néo-byzantinisme a réduit, pour son usage quotidien, l'enthousiasme éclatant des foules anciennes vers les impératrices prostituées à des papotages souriants, mais le sentiment est resté le même qui ruait jadis vers les palais les admirations ou les colères, et fait s'attarder aujourd'hui, devant les vitrines où les photographies s'entassent, des passants curieux ou oppressés.

J'ai lu, et l'on raconte, que voyant un jour, dans une

allée du Bois dont il balayait les feuilles à dix sous l'heure, passer dans une voiture brillante une femme de luxe emmousselinée et nonchalante, un balayeur très déguenillé se redressa et s'écria : « Eh ben non ! N'pas bouffer, n'pas boire à ma soif, roupiller sur une paillasse et avoir des ripatons troués, — je m'en fous ! Mais c'qui m'dégoûte c'est d'penser qu'j'aurai jamais une gonzesse comme ça dans mon pieu ! »... Je sympathise à de semblables souffrances plus qu'à toutes autres; j'aime y voir, sans m'arrêter à la précision des images dont il fallait bien que c'balayeur « matérialisât sa pensée », toute l'insatisfaction de la foule anxieuse — dont nous sommes, car qui de nous n'a répété en lui-même, en ne changeant que les mots, mais pas le sens, la phrase où l'on jette son désir vers ce que l'on n'atteindra jamais? Je ne désire — moi — du moins aujourd'hui, aucune des filles hors de prix; mais je me souviens, à quatorze ans, d'avoir pleuré dans mon oreiller parce que je n'aurais jamais les petites Danseuses Javanaises, et j'ai gardé de cela une curiosité apitoyée pour tous ceux qu'une glace sépare d'une chose inutile qu'ils regardent fixement.

— « Cléo — doucement jolie, gracieuse, toujours rêvée par eux dans l'enveloppement chaud des cheveux, des plumes et des fourrures; Cléo de Mérode, danseuse et musicale — et, M. Mallarmé nous l'a rappelé, « y a-t-il mieux à une gaze ressemblant que la musique ! » — Cléo *dont on parle,*

et que l'on plaisante parce que l'on y pense beaucoup, Cléo à laquelle il ne manque même pas un petit piédestal de scandale, — combien sont-ils qui tout de même, et malgré qu'ils s'efforcent à des concettis plus ou moins réussis, ont un petit choc à la poitrine lorsqu'une image de plus, — et souvent, *Elle*, ils ne l'ont jamais vue, — vient s'ajouter au petit album idéal que feuillettent nos sommeils et nos rêveries.

Il y a trois ans, à l'École, j'ai vu des photographies de Cléo fraterniser dans les tiroirs avec des notes sur les agissements implicites de diverses « Fonctions », — depuis, des jeunes filles (charmantes) me chargèrent de leur procurer tel profil qui séduisait leurs demi-esthésies, et tous, amis et amies, s'arrêtent avec une phrase devant la grande photographie d'Elle — (Nadar) — qui là, sur ma cheminée, lève un regard limpide et voilé vers une litho de Toulouse-Lautrec...

Ah ! Supposer quelqu'un l'*aimant* d'un amour impossible, l'aimant le long des vitrines, et jaloux... curieuses psychoses...

Il serait le Pygmalion qui voit dans les regards de tous s'animer la Galathée dont il n'est même pas le sculpteur... joli sujet pour un poète lyrique.

...Moi-même, — parce que les journaux de ce matin étaient hantés d'elle, — ne me suis-je pas laissé aller à m'habiller en son honneur...? Au moins suis-je habillé...

Clovis ! Vous sortirez un chapeau de paille noire et des gants gris... »

Vallonges flâna un peu — et fredonna la *Marche* d'« Ubu Roi », — mi-bémol, fa, sol... etc. — puis il avisa : « Au fait — je n'ai aucune raison pour ne pas continuer à philosophailler sur Cléo — hum ! hum ! »

Il s'assit au bord de la chaise longue et alluma un cigare. (C'est bien malsain de fumer des cigares comme cela dès le matin ! — qu'y faire !)

— « Je ne sais pas du tout si Margot a raison lorsqu'elle prétend que c'est Bébé qui a été moulée pour « le bas » de la fameuse statue de Falguière — et cela m'est égal. D'ailleurs, étant donné que quatorze femmes déjà m'ont juré que c'étaient elles qui avaient été moulées pour le bassin de la *Diane* du dit Falguière, je me désintéresse un peu de ces questions... »

Il s'étendit.

— « Si ce n'est pas Cléo, puisque la statue de *La Danse* est belle, je le regrette, et je le regretterais davantage si cette statue était plus belle encore, et éveillait moins quelque idée-en-soi de sauterelle, — si elle était plus susceptible de devenir, réduite, la classique statuette de cheminée dont les familles reconnaissantes encombrent les salons rouges-et-or de nos Princes de la Science.

Il conviendrait tout à fait que, d'époques en époques, une prêtresse fût nommée pour faire comprendre au peuple — qui comprendrait peut-être, après tout — que la Beauté comporte une « représentation nationale ». Juliette

Récamier fut nécessaire, mais elle eut un « *salon* »... ce qui me déplaît. Il me plairait au contraire de voir imposer à Mlle Cléo de Mérode, en échange d'une forte subvention de l'État, l'obligation de se trouver là où sa présence peut émouvoir le mieux une élite ou une foule. Aux Vernissages, aux Répétitions générales et aux Premières, aux Grandes Réceptions d'ordre officiel, aux hippodromes, ornée de tout le luxe désirable, encadrée d'une escorte spéciale, elle signifierait très bien, accoudée au velours de sa loge ou étendue aux coussins de sa daumont, — la daumont — me semble indiquée, — qu'il y a lieu, pendant les dernières années qui sont accordées, par les nécessités de l'évolution, à la culture latine, d'exagérer autant que nous le pourrons l'hommage que nous devons à l'exception belle...

Je sais bien, — cet hommage existe, mais combien il serait plus intéressant, plus flatteur pour la mémoire future de notre civilisation, qu'il fût légiféré et officiel !

Ceci n'est pas très paradoxal. Il y a un *sens* de la foule que notre société néglige et, au point de vue de sa « conservation. » — auquel elle croit par définition, la pauvre ! — notre société a tort.

Il faut se souvenir que les faux-cols de M. Jean Casimir-Périer déplurent au bon peuple de Paris, mais le Général Boulanger favorisa la chromolithographie nationale... et la beauté de Cléo de Mérode est *régulière* ! »

Vallonges était décidément paresseux ce matin-là; il ramena ses jambes sur la chaise longue.

— « Je ne prétends d'ailleurs pas ne pouvoir me satisfaire des faits récents dans leur simplicité.

Il me suffirait de supposer, par exemple, que M^lle^ de Mérode, qui rendit publique dernièrement son admiration pour le *Chanteur florentin* de Dubois, a été enflammée du désir de lui donner un *pendant*. — (On n'a pas assez dit combien la préoccupation du *pendant* a d'influence sur les âmes.) — Elle aurait voulu que les vitrines de Barbedienne s'étiquetassent d'après La Fontaine : « Il chantait, j'en suis fort aise, mais moi je danse maintenant »...

Ah — si quelqu'un, selon ses préférences d'art, déplorait qu'elle n'ait pas préféré prier Rodin d'employer sa beauté à donner un pendant au bel *Arlequin* de Saint-Marceaux, je m'inclinerais; mais j'ai pris l'excellente habitude de m'occuper beaucoup plus de ce que pourraient être les choses que de ce qu'elles réussissent à être. — bien ! — et, si Cléo de Mérode n'a pas, émule de Laura de Dianti posant devant le Titien et de la petite reine Bérénice posant pour Démétrios de Saïs, voulu figurer, elle aussi, une moderne incarnation de la Déesse, — je le regrette... comme j'avais l'honneur de vous le dire en commençant. »

III

Ici Vallonges se leva, sourit, avec une indulgence que nous ne partagerons pas, à tout le verbalisme dont il venait de se gargariser, s'étira, hésita un peu, puis s'assit devant sa table à écrire.

Ah ! Il ne faut pas bouder l'inspiration !

Il prit une belle grande feuille de simili-japon crême...

— « C'est bien cela ! » — se dit-il; et il écrivit lentement :

ESSAI SUR CLÉO DE MÉRODE CONSIDÉRÉE COMME SYMBOLE POPULAIRE

Il contempla ce titre avec une visible satisfaction, et commença :

« Pour celui qui se plaît à regarder avec assez de passion pour atteindre à une impression sensuelle profonde, le spectacle de la rue vivante est un des plus admirables qui soit.

La foule, instable et mobile, coule sur les boulevards, sous les arcades, autour des jardins; en chaque point renouvelée et semblable à elle-même, elle affirme, au-delà de l'abstraction du terme qui la nomme, par sa sensibilité définie et claire, par la puissance pressentie qui résulterait de son action dirigée, une perséité indépendante de nos rêveries... »

Il s'arrêta. « Perséité ! », répéta-t-il. Le mot lui semblait bien particulier. « Perséité ! ». Mais il continua.

« Cependant les circonstances étant rares où nous pouvons voir se manifester, avec la simplicité d'une violence ou d'un enthousiasme, l'âme unique de cette foule changeante, nous nous habituons, lorsque sa psychologie nous occupe, à reconstituer des ensembles invisibles en mêlant les images partielles qu'il nous est donné de recueillir; si l'on remarque que ces images s'accordent, l'approximation de cette méthode pourra satisfaire... »

Il prit un nouveau feuillet. Ça « venait » assez bien.

« Les hommes diffèrent moins par la sensation que par la façon dont ils l'accueillent. Il faut admettre que ceux d'entre eux qui se sont le mieux perfectionnés ne reçoivent pas, d'un spectacle déterminé, une émotion beaucoup plus intense... »

— « Je comprends ce que je veux dire... »

« ...que celle reçue par le plus grossier des manœuvres; seulement l'émotion sera perçue par eux sous la forme de rapports innombrables dont ils prendront conscience avec soin, chez le manœuvre elle s'enfoncera comme une balle dans un mur, et les idées générales qu'elle pourra faire jaillir, plus puissantes peut-être d'être simples que les rapports ténus, dont l'intelligence cultivée s'amuse, auront cette décisive infériorité de n'être presque jamais connues par celui pour lequel elles devraient éclairer le sens général de la vie.

Ceci, considéré comme hypothèse, peut aider à faire comprendre que les gestes et les phrases soient rares par lesquels nous pouvons deviner l'intime sentiment de ceux qui ne vont

pas encore jusqu'à penser. Une attitude, une exclamation nous les font voir en un instant plus vrais qu'ils ne s'expliqueraient eux-mêmes au prix de lamentables efforts, et, à cause de cela, sont infiniment précieuses, et méritent d'être exactement notées. »

Il fit une pause, et se prépara à « entrer dans le sujet » :

« Parmi les émotions que les sensations nous donnent, il n'en est pas de plus libéralement fournie que l'émotion de beauté.

Nous savons la trouver dans l'harmonie des teintes, dans la sérénité des contours fixes, dans la souplesse des surfaces invisibles que décrivent les lignes en mouvement, et, que nous levions les yeux vers l'immensité des nébuleuses ou que nous nous baissions aux oculaires des microscopes, la beauté est partout et nous inonde...

Mais, précisément parce que, par définition, l'émotion de beauté exige l'emploi d'éléments de comparaison nombreux et choisis, il en est peu de plus inaccessible et lointaine; la sensation parcourt son chemin mystérieux sans que, presque jamais, rien indique qu'elle soit utilisée par l'individu qu'elle envahit, et il faut se pencher sur les âmes avec une curiosité inlassée pour découvrir, derrière les catégoriques et niais concepts des demis-cultivés qui s'illusionnent jusqu'à se croire un « sens critique », ou derrière l'indifférence animale de tous ceux qui travaillent sans se sentir vivre, le beau reflet qui, tout de même, ne veut pas s'éteindre parce qu'il dépend de la Vie. »

— « Ceci demandera un développement », se dit Vallonges, et il prit une autre feuille.

« Les deux manifestations les plus communes de l'émotion de beauté sont sans doute l'admiration du ciel d'étoiles et l'admiration de la femme. J'ai vu, par des nuits d'été, les plus flagrants imbéciles être émus jusqu'à se taire, et l'on sait que l'excessif lyrisme des romances faciles a persuadé à des races entières qu'il convenait de louer, fussent-ils défectueux, les détails du visage et du corps des femmes.

Si l'on peut conclure que l'Univers, dont la splendeur est attestée brutalement par la scintillation innombrable des astres, et la Vie continue, dont la splendeur apparaît dans la Femme multipliée par toute l'ardeur des instincts d'étreinte, sont aussi les plus capables, par la violence de leur action qui triomphe des engourdissements, de déterminer une admiration expansive, on en est encouragé pour affirmer l'existence véritable des pensées latentes qui dans tous les esprits confus ne parviennent pas à se manifester, et seulement, quelquefois, peuvent être devinées dans une attitude ou une exclamation inconscientes, signifiant toute l'âme générale d'une race, toute l'âme de la foule vivante. »

Vallonges posa sa plume et tira sa montre. « Midi ! » s'écria-t-il; « je suis en retard et Suzette sera furieuse ! » — Pourtant il écrivit encore quelques lignes.

« J'ai choisi, pour motiver un essai sur l'émotion profonde et réelle que reçoivent, d'une beauté qui frôle leur vie, jusqu'aux passants pressés dont la vie médiocre fait frémir, le fin visage encadré de bandeaux qui sourit derrière toutes les vitrines. Je me propose, en recherchant au fond de toutes ces âmes le trouble dont elle les a toutes charmées, de dresser, auprès de la gracieuse image de Cléo de Mérode, l'image

d'Elle-même vue à travers le prisme des admirations attentives ou accidentelles, d'Elle-même —

CONSIDÉRÉE COMME SYMBOLE POPULAIRE.

Vallonges se leva :

— « Avec ça je ferai un *Avant-propos* », — déclara-t-il.

IV

Les pages noires et blanches, éparses sur la table, faisaient vraiment un bel effet, — ça vous avait un petit air studieux...

Vallonges mit son chapeau, ses gants, prit sa canne et sortit.

Sous la porte cochère il rencontra Lionel Silvande.

— Ah mon cher ! Je viens de mettre en train...

Et il expliqua.

— Oui, oui, oui, répondit Silvande, c'est une excellente idée... une idée qui...

Vallonges fut « plein de son sujet ».

— Oui, dit-il, Cléo, dont le gentil nom gai mouchette les colonnes des journaux et pétille aux conversations; Cléo dont les petits enfants eux-mêmes, — *infantuli*, — charbonnent sur les murs le nom, — avec une faute d'orthographe; Cléo — c'est tout à fait ce qu'il me faut...

Un sujet de « fantaisie » unique !...

Tu vois cela d'ici : les développements sur l'Idée de Beauté, sur l'Idée d'Élégance, sur l'Idée de Danse, sur les Apéritifs, sur l'Idée de Royauté, sur l'Esthétique de la Photographie (descriptions; intermèdes lyriques); sur l'Esthétique de la Statuaire; sur l'Idée de Scandale; sur l'Idée de Réclame; sur l'Idée de Volupté Idéale (*Ideal-Voluptœl*). Sur la valeur des Sourires; sur la Philosophie des Modes; sur le sens de la Bicyclette; sur l'Idée de cheveux... et M Rodenbach; sur Botticelli; sur les nouvelles tendances de l'Affichage; sur la Pudeur, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours; sur M. Gaston Lemaire...

— ...Bonbons glacés, pastilles de menthe, caramels, oranges...

— ...Orgeat, limonade, bière, — en résumé : Dieu, l'Homme et le Monde ! C'est un sujet qui prête beaucoup.

— A petit intérêt.

— Dis donc ! — Vraiment ça m'amuserait à faire. In-18 jésus. Un portrait de Cléo par Léandre, couverture rose et vert pomme. Ça m'amuserait. Prolégomènes. Paralipomènes. Nombreuses notes philologiques et iconographie méthodique. Crois-tu que le Ministère des Affaires Étrangères souscrirait?

— Et l'État Libre du Congo !

— C'est un sujet admirable ! Tu sais que André Gide a écrit : « *...traiter un sujet particulier de telle sorte que la généralité dont il dépendait s'y comprenne...* »

— Et tu le feras, cet *Essai?*

— Mon Dieu... tu sais... J'ai commencé...

— Et tu continueras?

— Mon Dieu... tu sais... Je ne sais pas. En tous cas j'en parlerai.

Il est possible que mes amis trouvent des empêchements... alors, à la première objection je serai enchanté d'avoir un prétexte pour ne rien fiche. Cet Essai... Je vais avoir l'intention de le faire...

— Le jour où tu finiras quelque chose — toi !

— Hein ! — ce que nous serons épatés tous les deux !

V

Ils arrivaient à la porte de Suzette.

Elle se plaignait d'avoir réussi à attendre... Énervement. Crise violente. Ruptures et racommodements. P'tit voyage...

...Enfin l'*Essai sur Cléo de Mérode considérée comme symbole populaire* ne fut jamais achevé — et c'est fort dommage.

Vallonges eût emprunté à Léontios (v. Anthologie) une épigraphe adéquate :

« *O Rhodocleia, toi la dixième des Muses, toi la quatrième* « *des Kharites, charme des mortels, ornement de la ville, — tu*

« *as des yeux, des pieds ailés, des doigts éloquents, tels que* « *n'en ont ni les Muses ni les Kharites.* »

C'eût été très bien.

—

(Avril 97... « *Sans doute il est bien tard pour en parler encore...* »)

CHAPITRE SEPTIÈME

PETIT EMPLOI DU TEMPS

POUR « SITUER » ENCORE UN PEU MON AMI
RAOUL DE VALLONGES

A M. Jacques Doucet.

[*De l'écriture de mon ami Raoul de Vallonges.*]

(« Car est-il que ce fut au temps... » a écrit Beroalde de Verville « ...et justement à l'instant que les estœufs décheurent de crédit et qu'au lieu d'eux furent avancées les molles balles, au préjudice de la noble antiquité qui se jouait si joliment. »

Phrase classique et précieuse qui, depuis le *Moyen de Parvenir*, peut épigraphier heureusement les petites chroniques de littérature : il y a toujours quelque chose qui *déchoit de crédit*, et l'on *avance* toujours quelque chose à la place, et il y a aussi, toujours, des gens pour trouver que c'est *au préjudice*... et tout cela m'amuse beaucoup...)

Je suis sociable par tempérament.

J'aime, ayant fini de dormir, de donner des baisers, de travailler ou de lire, la compagnie des jeunes gens de mon âge (et des « aînés »).

J'aime leurs opinions irréductibles et changeantes, et ce qu'ils sacrifient de ces opinions à la tentation d'énoncer quelque rosserie lapidaire.

J'aime l'énergie de leurs enthousiasmes, et le peu de fondement de ces enthousiasmes, et la bonhomie avec laquelle ils n'y insistent pas ou la mauvaise foi avec laquelle ils s'y entêtent.

Les injustices s'envolent en éclats de rires, et j'aime leur esprit, et leur gaîté qui les préserve d'être méchantes.

J'aime les indulgences des amitiés; j'aime les partialités des antipathies : j'aime les délicatesses et j'aime les mufleries; j'aime toutes les sincérités d'art, diverses et loyales (et les hypocrisies d'art aussi) qui s'avèrent au-dessus de ce bruit de ruche.

J'aime beaucoup tout cela, et j'y vis, et je voudrais être plein d'intelligence et d'indulgence (pour moi aussi), — et je m'amuse beaucoup.

A cinq heures on va voir ceux « dont c'est le jour ».

Ce sont les divans littéraires, on les connaît, celui-ci oriental, un peu sec, cet autre tout Liberty et mou; quelques-uns hauts et graves,— on s'équilibre au bord, quelques autres bas et doux, — on disparaît au fond; ailleurs d'admirables « Maple », si confortables, et des rockings que l'on s'arrache, et, dans les salles des rédactions, des chaises cannées ou des fauteuils de velours vert...

La « Jeune Littérature Française » est assise... et quelques-uns sont debout devant la cheminée, et quelques-uns s'adossent aux chambranles... On entre.

De cordiales poignées de mains, de petits saluts brefs, peu de « présentations » (sans doute pour ménager des gaffes réjouissantes), des tutoiements et des « cher monsieur », on tousse un peu de toute cette fumée de tabac, puis on y collabore de sa cigarette — et l'on cause.

Lorsque les hôtes sont déjà des « cher-maîtres, » — la causerie se *compose* un peu ; autour de leur parole flamboyante, insidieuse, ou rêvée, elle se condense, attentive, puis elle s'éparpille en apartés pour converger de nouveau vers des anecdotes ; par intervalles, quelqu'un se lève, prend congé et sort, tandis qu'il descend l'escalier on l'accompagne, selon son importance, d'ironies sans aménité, mais généralement gaies, lorsqu'on le suppose dans la rue, on le laisse, la conversation redevient plus générale — et cela continue. Les derniers s'en vont par petits groupes : c'est alors le cher maître que l'on quitte, qui fournit aux petites ironies sans aménité, on admire aussi — et l'on s'amuse.

(Cette parenthèse a pour but de constater que ceux de ces « divans littéraires » où l'on « passe au salon » adoucir la dignité intellectuelle des petites séances du charme plus frivole — une tasse de thé à la main — de jeunes femmes qui sourient me semblent infiniment « mieux compris »...)

Chez ceux (dont c'est le jour) qui ne sont encore d'aucune académie, qui n'ont été laurés par aucun plébiscite, ou qui ne répètent pas qu'ils sont des *maîtres* depuis assez longtemps pour qu'on le croie, on est plus « entre amis ».

La causerie, plus affectueuse, est moins précise, plus folle ou plus petite chapelle; on y feuillette plus le récent 3,50 ou la dernière plaquette, et gare aux métaphores risquées ! Des substantifs que l'on croyait sexuels prennent des sens critiques tout à fait clairs, on ne pactise pas : « Un tel ! C'est un... » — et plus de cigarettes que jamais, — et l'on cause.

Aux Rédactions c'est analogue, avec plus de courtoisies que d'amitiés.

Quatre punaises, aux murs, fixent les « icones » plutôt prétentieuses ou blagueuses de contemporains plus ou moins notoires; des éditions à chiffre double, ou des piles tristes d'« invendus » font souvenir les fiers jeunes hommes que l'Art et la Librairie se tiennent par la main; dans les inévitables apartés, il est question de justifications de tirages, de « prélèvements » et d'exemplaires de passe, on entend les mots respectables de « société en participation », à des crochets spéciaux, les coupures que fournissent les Agences, coupons de gloire, s'imposent, et, dans le papotage général, on s'occupe davantage des sommaires de Revues, et des Échos, et des votes de divers comités.

Un certain côté « métier » se cambre chez chacun avec

une discrétion de bon goût... au milieu il y a une grande table chargée de brochages bariolés — et l'on cause.

Puis, en sortant de chez le cher maître, de chez le cher ami ou de la Revue Amarante-et-bleu-ciel, ceux qui ne sont pas invités à se mettre en habit quelque part, ou ne traversent pas une période fâcheuse de travail, s'en vont dîner par petits groupes.

Alors, en général,

— « Des filets de harengs et une demi-blonde ! »

Entre amis on parle des *choses* que l'on prépare.

C'est un excellent exercice, les projets se précisent à s'expliquer, s'atténuent angles contre angles, et la composition des volumes en profite.

Ce sont des études, — si psychologiques; des poèmes, — si synthétiques, et dont le rythme...; des romans, — si puissamment humains; des comédies modernes, — si en quatre actes; des contes, -- dont l'idée est si suggestive; des essais critiques, — si fouillés...

Tout ne sera pas fait, évidemment; mais ce qui ne surnagera pas aura au moins vécu quelques instants, d'une vie paradoxale et violente, au-dessus d'une entrecôte aux pommes, et ce qui surnagera y gagnera, — et l'on cause.

On allume des cigares (— au fait !)

La soirée est venue, et, pour ceux qui n'ont été ni dans leurs familles, ni dîner chez Mme Une-telle, ni à la soirée de Mme Autre-telle, ni retrouver la petite Chose, ni travailler au Chapitre huit, — nobles occupations familiales, mondaines, tendres ou lucratives, — c'est la soirée à passer. Il y a tant de façons charmantes de passer la soirée.

Il y a-t-il quelque « représentation » curieuse? Une de nos « vaillantes petites scènes d'avant-garde »? Ou une belle « première »? Ce sera la mêlée des couloirs où l'on jette des phrases très d'esthétique, jalons de la belle discussion qui tout à l'heure, au *Pousset* ou à la *Place-Blanche* éclaircira... et on lira l'article de Mendès demain...

Est-ce le soir de réception d'un « cher maître »?

Il faudrait bien se garder de confondre avec les réceptions de chers maîtres d'après cinq heures, — c'est plus intime, à cause des lampes et des liqueurs; c'est moins « visite », on reste tard quelquefois et il y a de jolis retours par bandes — et l'on cause.

Est-ce le soir de réception d'un cher ami? Oh ! alors, il faut se garder encore mieux de confondre avec le cher ami qui reçoit après cinq heures !

Beaucoup plus *d'art*. (Toujours à cause des lampes.) Si un nom aimé ou grotesque est lancé, des bras se tendent vers

la bibliothèque, on lit des pages, on déclame des poèmes, je crois bien que l'on se donne la réplique le long de scènes entières, et l'on applaudit ou l'on rit. Les épithètes anatomiques sont plus impitoyables que jamais : « Un tel ! C'est un... ». Mais quelles jeunesses ! Et si quelqu'un lit des Balades, comme l'on répète bien en chœur au refrain ! Ah mon vieux ! — Et l'on cause.

Et si la soirée est libre quand même,— s'il n'y a ni famille, ni salon, ni maîtresse, ni travail, ni théâtre, ni cher maître, ni cher ami, ni rien... ce sera le bon noctambulisme; les bandes d'amis se divisent le long des trajets; à deux, en promenade, ce sont des conversations affectueuses; à quatre en fiacre, on se sent tous les coudes. On boit de la bière, des cocktails et des kummels, au hasard; on entre dans des endroits où l'on chante et dans des endroits où l'on ne chante pas; — à propos des aspects des brasseries, des éclairages des rues, ou des charrettes de choux-fleurs, ou d'une fille un peu jolie ou d'une autre particulièrement ignoble, les appréciations et les dépréciations s'enchevêtreront, se grefferont et se contrediront, et ce sera gai, toujours...

Il paraîtrait que « nos aînés d'il y a dix ans » furent surtout mélancoliques...

Je n'en sais rien. Mais tant pis pour eux si c'est exact. C'est notre gaîté qui unifie, de salons en rédactions, de

rédactions en salons, de brasseries en promenades, les façons de voir et les façons de penser; elle les unifie parce qu'elle les rend toujours supportables, qu'elle nous permet de nous amuser de toutes — (Éclectisme? Oui. Oui. Oui.) — de les considérer toutes, et d'essayer, ayant aimé cet ensemble exubérant, de dégager un peu, pour s'exercer, les courants indécis, les indications de tendances qui s'y panachent... et qui y font panache...

Très bien !

...Et, vers deux heures du matin, quoi que l'on ait fait — famille, salons, travail, théâtre, visites ou rien,— sauf quelques soirs où... comment dirai-je?... « les amoureux ont déjà fini de s'aimer » — (et il arrive bien plus souvent qu'ils n'aient pas encore commencé, les amants qui ne s'aiment guère ayant pour principale préoccupation de rentrer le plus tard possible, — vers trois heures du matin on se retrouve, venant de partout, en habit, jaquette ou veston, à la table où l'on a (pour le moment) l'habitude de souper... on soupe... et l'on rentre... quelque part...

— Ceux qui vivent ainsi, qu'ils s'y plaisent ou s'y habituent, ne se lèvent en général pas de très bonne heure, — ils sont aussi un peu fatigués...

— Pourtant ils « travaillent »?

— On a remarqué qu'ils prenaient presque tous le parti raisonnable d'aller un mois de temps en temps, près de Fontainebleau ou près de Biskra, s'étirer à l'ombre bonne d'arbres bourgeonnant, fleuris, ou s'effeuillant...

Ils reviennent reposés, avec, sous leur bras, un petit paquet de feuillets d'écriture...

— Et?

— Ils recommencent. — Cela dure plus ou moins longtemps...

— C'est une existence stupide !

J'ai pas dit le contraire.

CHAPITRE HUITIÈME

LETTRE LONGUE A LA BIEN-AIMÉE...

OU RAOUL DE VALLONGES RACONTE UN TROISIÈME DE SES AMOURS

A Willy.

I

(comment cela commence)

ENVOI

O Bien-aimée, — Bien-aimée — par ce jour gris de février pluvieux, je vais délicieusement m'exaspérer à embêter de sincérités méchantes notre cher amour éperdu...

O Bien-aimée — il me plairait presque (j'exagère) que vous sanglotiez beaucoup pour moi; que votre doux visage, marbré de larmes, vous fît laide de douleur haletée; que vous vous blottissiez près de moi comme un pauvre animal battu et fidèle. Mais — vos larmes et mes phrases emporteraient dans leurs souffrances brutales toutes les rancœurs : nos âmes seraient plus claires aux joies franches des soleils de demain, et — parce que nous aurions eu le courage de regarder en face notre lamentable médiocrité, en essayant même de sourire, — notre orgueil saurait que puisque tout de même notre amour a triomphé, toujours, pour que les chères

petites moiteurs recommencent, il faut qu'il y ait en lui, au-dessus de la lie boueuse dont j'aurai méchamment barbouillé nos lèvres, une inexprimable et divine douceur... (j'exagère encore)...

I

Lorsque, pour la première fois, nous nous sommes rencontrés, à cet ennuyeux dîner interminable, je n'ai guère remarqué que le geste un peu niaisement joli, -- petite tête inclinée doucement, — dont vous saviez sourire lorsque vous ne saviez répondre.

Le lendemain, on me demanda :

— Comment la trouvez-vous? — du thé ou du chocolat?

Je répondis :

— Un peu bécasse...

Mais je me souvins de deux grands yeux verts, d'un beau vert gris et noir aux cils longs — tes yeux — et j'ajoutai :

— D'ailleurs charmante. Un peu de thé, Madame, s'il vous plaît, sans crème.

Vous m'avez dit — plus tard :

— La première fois, je t'ai trouvé odieusement poseur, mais ton nœud de cravate était très réussi.

Ainsi nous préludions aux définitifs lyrismes...

Chère -- ce fut un soir que je décidai de vous aimer.

Ce soir-là, n'étant pas sorti par paresse, fumant des cigarettes de Dubèque en m'appliquant à faire des anneaux de fumée, je voulus dédier ma soirée à déplorer avec méthode que ma joie récente d'avoir quitté une maîtresse brusque et brune — (Suzu : pour ceux qui sont au courant) — fût obscurcie du devoir présent de porter à quelque autre la chère floraison de mon petit cœur égoïste...

— « Cependant — est-ce donc si indispensable? Nous le croyons et cela suffit. Si nous comprenions tout à fait combien nos habitudes exagérées de cette occupation-là nous gênent, maintenant que nous ne nous plaisons plus à changer comme autrefois chaque semaine, nous serions inconsolables de nous être privés, en nous les donnant, de tant d'autres occupations meilleures...

Ah ! — les nouvelles habitudes, — une autre ! Elle voudra peut-être coucher au fond du lit ! Et puis elle aura des amants que je ne connaîtrai pas : qui me déplairont peut-être. Il n'y a rien d'agaçant comme de rencontrer sa maîtresse au bras d'inadmissibles mufles... »

Je m'attendris à ma deuxième cigarette. Cela se précisa :

— « Une petite femme à soi tout seul ! Une petite femme pour soi tout seul, qui ne viendrait pas trop souvent — qui, quelquefois, chère douceur d'attendre, ne pouvant pas venir avertirait d'un petit bleu : écriture anglaise, encre violette... Ah ! Et puis... ! »

Je commençais à m'exciter beaucoup trop.

Depuis quelques mois, j'avais mis ma vie en scène plus méthodiquement — avec quelques décors très simples :

— « Dans des chambres tièdes, les coussins mous à fleurs s'entassent sur les divans larges; les amies blondes ont des matinées claires, à manches larges, avec de petites agrafes sous les fouillis de dentelles; les amies brunes, lissant leurs bandeaux, ont pour leurs mains blanches des gestes de coupe-papier d'ivoire; les amies rousses — même — s'étalent dans l'odeur lourde de leur sexe... classiques images de caresse, de tendresse et de luxure... — Plus loin, sur une table basse à plateaux, des papiers, des livres, des cartons d'estampes, des alcools et des cigares — et quelques amis autour. »

Le besoin de renouveler mes décors s'imposa. Je crus devoir marcher en long et en large. Je m'excitais beaucoup trop, — périodes cicéroniennes :

— « Jusques à quand resterai-je debout, vaniteux et

crispé, près des fenêtres, à regarder tomber la pluie en effaçant, par instants, devant ma bouche, la triste petite buée grise d'un revers de main? Jusques à quand cette pluie fine et mouillée tombera-t-elle? Je veux conduire au soleil une vie franche et gaie, rire, et trouver aux choses des épithètes flamboyantes.

...Mais la pluie tombe. Mes lèvres sont trop fiévreuses pour qu'aucun baiser s'y appuie; mes tempes trop serrées pour qu'aucun enthousiasme s'y exalte !... Mon âme ambitieuse rêve de décorations étrangères, mais ce sont les droits de chancellerie qui l'embêtent ! »

Je m'assis pour transporter ce bel élan au pratique.

— « Et puis ! — ce ne serait plus cette vie ridicule qui nous perd l'estomac. Oui, ridicule, où l'on traîne tous les soirs de kummels en cocktails, dans les petits théâtres et dans les musics-halls pour venir s'échouer sans faim devant des soupers nauséeux — nauséeux. Ah, pour ce qu'elles nous donnent, nos amies de louage — que l'on choisisse d'ailleurs d'en changer chaque soir ou de faire durer — pour ce qu'elles nous donnent, avec l'éternelle excuse maussade de quelque salpingite à soigner et l'écœurante bestialité de leurs sommeils ! Mal à la tête et mauvaise bouche, avec la compensation vraiment insuffisante de les engueuler de temps en temps, — vraiment il n'y a pas lieu. »

L'attendrissement reprit :

— « Une gentille petite femme à soi ! On irait dîner chez

elle, de temps en temps, avec un mari aimable, affable et discret, que l'on pourrait considérer comme un invité. On la saluerait aux premières et on la piloterait aux expositions. Les chers amis vexés diraient : « Elle n'est pas mal... seulement moi, tu sais, les fâmmes du monde, ça me rase. »

Et puis... elle ne serait pas toujours fatiguée, la p'tite femme à soi ; — on se ferait son professeur à forfait, — on fait toujours beaucoup de progrès en enseignant.

Et puis... et puis le soir elle ne serait pas là, elle ne nous tannerait pas de ses « si tu crois que j'm'amuse », on aurait de bonnes soirées pour lire, tranquille, pour travailler enfin aux beaux livres projetés, — les livres « à paraître », les livres qui... !

Et puis... quelle économie !... sans compter les sommes fabuleuses et zolistes qui me viendront de ces romans si beaux que j'aurai enfin le temps d'écrire.

Seulement qui?... »

Comme je me prenais au sérieux ! Une glace était là où j'aurais pu me rire au nez ; je m'y souris — au nez — avec indulgence :

— « C'est bien le diable si je ne trouve pas... Il la faut douce sans fadeur, blonde sans frisure au fer, mince sans corset, élégante sans notes en retard chez son couturier, entre vingt-cinq et trente ans, passionnée sans... Ah ! Si j'insérais une annonce au *Journal* !... »

Et ce fut alors — Bien-aimée — que je me ressouvins de vos chers grands yeux verts et noirs aux cils longs, de vos yeux plutôt que de tant d'autres yeux clairs ou sombres. Je me souvins que vos mains étaient très dignes de la métaphore des petites colombes blanches — et surtout que vous portiez une belle bague à saphir. Je me souvins de votre taille ronde, des lignes de vos bras et de votre nuque dorée — et surtout de la draperie trouvée de votre robe de mousseline de soie simple. Je me souvins de votre sourire étonné, de votre voix infléchie et nette — et surtout...

Ne soyons pas trop difficile : Cette rêverie égoïste et vague fut la première où votre image me chatouilla de volupté, et j'en veux chérir le souvenir quand même...

Je me suis levé, me frottant les mains en pensant :

— « C'est tout à fait mon affaire ! »

Cela manquait un peu de douceur, — mais n'était-ce pas vraiment bien notre amour? Nous sommes tout à fait notre affaire...

Et voilà, — Bien-aimée, — voilà comment zigzagua le coup de foudre qui m'incendia de mille feux échevelés. Bien des fois, — plus tard, — lorsque vous ne saviez que dire (si souvent petite sotte chérie), vous m'avez demandé, en avançant le menton et les genoux :

— Comment m'as-tu aimée?

Et je répondais dans un baiser très fouillé :

— Du premier instant où je t'ai vue !

O Bien-aimée — je le répondrai encore. Nous avons quelquefois trop besoin d'excitants au renouvellement des ivresses courantes pour nous priver d'une phrase si précieuse...

II

Je fis le nécessaire pour vous revoir; curieuses coïncidences :

— « Comme on se rencontre à Paris ! »

Première visite inoubliable et nulle. Quelles niaiseries n'avez-vous pas dites sur le dernier Lemerre de M. Marcel Prévost ! (Timides lieux communs, avec des faveurs roses au cou; ah, chère amie — si nous nous quittons jamais (et nous nous quitterons), vous me devrez bien de la reconnaissance; je vous aurai garnie des meilleurs opinions (et je sais seul combien il y avait à faire !).

Vous parliez (Tu parles !) et je regardais vos dents; vous savez combien je les aime.

J'étais heureux aussi de vous voir cette robe de pékin rayée : une amie regrettée en portait toujours de semblables.

Vous parliez, — je sus que vous vous nommiez Geneviève : joli nom, si français, si distingué, si « comme il faut », et riche en diminutifs gentils, — Vièvе, Ginette, Giji, Gino,

Giniche, Nini, et même Louloute : je préparais déjà quelques assonances de câlinerie ou d'extase...

Vous parliez, — puis M. Prévost, joli sujet poutant, vous manqua sous les phrases, il y eut un silence qui me fut infiniment tendre, — vous aviez les yeux baissés doucement, et je m'oppressais peu à peu à penser :

— « C'est elle que je vais aimer — aimer — robe, sourire, muqueuses et tout. Ces lèvres-là, ces dents, seront glacées d'émotion par moi. Mes gestes glisseront. Nous nous aimerons, nous nous aimerons !... C'est elle qui me dira bientôt : « J'ai froid aux pieds », en enlaçant les jambes !... »

Des messieurs chauves survinrent. Vous me dîtes :

— Revenez me voir.

Je baisai avec piété la petite main blanche à bague bleue. J'allai dîner en triomphateur.

Pourquoi fallut-il, ce soir-là, que le souvenir vint me gêner des hanches et des cheveux de cette amie regrettée dont les robes rayées étaient semblables à la vôtre?

Ce fut ce souvenir importun qui me fit inviter, au *Pôle-Nord* où j'étais allé, une jeune personne gaie que tous ses amis nombreux se permettaient d'appeler Bébé. Nous soupâmes sans retenue, nous rentrâmes, ce fut — hoh ! — sur ce même divan qui devait nous devenir si nuptial...

Bien-aimée, ce fut très mal de ma part, et si vous me le reprochez, je nierai. Avoir au premier soir si honteusement

souillé — hah ! — notre pur jeune amour naissant ! Mais je vous jure que je pensais à vous tout le temps.

III

Le lendemain, je vous offris l'encens réparateur de deux gros cigares de méditation d'amour.

(J'appelle « méditation d'amour »,— il est temps qu'on le sache, — les suites de petites chroniques à transitions insuffisantes par lesquelles nous croyons occuper nos pensées tandis qu'il se passe en nous des choses qui valent mieux que nous-mêmes. Il paraît que nos lectures sont cause de cela.)

Le charme est profond d'abord qui nous vient de la première imagination d'un amour de jamais ou de demain. L'incertitude où l'on est des détails de la volupté personnelle que vous donnera celle à qui l'on veut penser, force l'esprit inquiet à se noyer dans les meilleurs souvenirs; on s'enveloppe de l'idéal frôlement de toutes celles, étreintes ou vues; on défaille sous d'étranges lèvres, légères comme des regards, — on s'aime dans son propre désir. Et c'est l'éternel féminin — « *das ewig Weibliche* », comme dit l'autre — que l'on

veut, malgré soi et malgré tout, retrouver le premier soir dans l'indécise méditation amoureuse où l'on évoque celle que l'on va aimer.

Seulement cela ne dure pas, on se figure que l'on *pense*, et l'on ébauche des « *essais* », — malheur !... et alors...

Par exemple :

« Alors. —

Il est une société limitée, factice et transitoire, qui mérite, par ce qu'elle a eu d'élégant et de fiévreux, que des écrivains curieux s'efforcent de glisser dans leurs phrases son parfum composé, pénétré de l'énervement des lourdes soies froissées, tachées tout à l'heure, peut-être, par les doux visages qui ce soir se forceront à sourire, des larmes chaudes de leurs sanglots. Parfum moral semblable, vraiment, à celui des tubéreuses qui se fanent, à celui de la chair qui vient d'aimer. »

« Cette société mal homogène, qui se retrouve et se congratule aux expositions d'art et aux représentations de certains théâtres, à quelques conférences et dans certains salons, ne se présente jamais plus sincèrement, je crois, qu'aux réceptions de fin de journée : Dans les halls encombrés de choses luxueuses et discordantes, des jeunes femmes gaies, élégantes de cette *élégance de cinq heures* que je préfère à toutes, sont légitimement frivoles sous leurs admira-

tions préparées; des jeunes gens s'empressent, un peu raides dans leurs longues redingotes noires; des wagnérismes s'échangent; un couple, s'écartant un peu, murmure quelques paroles rapides; des conversations ingénieuses se tachent d'anachronismes — si précieusement naïfs — mêlés à des psittacismes imprudents... »

« C'est, il me semble, la vraie image qu'il convient de conserver pour illustrer le souvenir de ces spectacles délicats que ne pourront s'empêcher d'aimer avec indulgence ceux qui en auront connu l'émotion spéciale et douce, — *le frôlement*, — frôlement des gestes et des regards, effleurement des larges manches plissées, effleurement aussi des idées, des sentiments et des œuvres. Tous ces gens, qui ne doivent jamais atteindre ni à l'amour, ni à l'enthousiasme, s'attardent auprès avec des hypocrisies gracieuses et polies.

Ils aiment ces choses, mais ils sont épuisés et las, par éducation, par atavisme, par paresse; ils prolongent les débuts de tout parce qu'ils pressentent que cela deviendrait médiocre ensuite; ils ne lisent pas les livres, mais ils assistent aux conférences que font sur ces livres ceux qui les ont feuilletés; ils ne comprennent pas les œuvres d'art, mais ils les honorent de quelques formules apprises, et, parfois, les achètent; —

Et tous ces vagues sentiments d'impuissance et de désir s'harmonisent en le snobisme triomphant pour cons-

tituer à ces salons une atmosphère lourde, unique et pénétrante... »

« Gentille entrée en matière.
Sur ces tréteaux-là, — quelles femmes? »

« Nulle époque d'amour ne fut plus lamentable que celle qui précéda nos jeunesses. On vit beaucoup de jeunes femmes, parlant avec un faux aplomb un argot d'ailleurs maladroit, se prêter, dans des entresols de mauvais goût, à des messieurs bien mis qui en avaient exprimé le désir. Chamfort avait écrit : « ...*Coucheries sans amour*... » Ces fois, ce fut presque même sans volupté...

On affecta des « sentiments » intenses, poussiéreux d'avoir traîné dans toutes les âmes entr'ouvertes, sirupeux et collants, — mais les dénouements furent rarement tragiques, et ces liaisons s'achevaient en bâillements...

En vérité je crois que ce furent surtout les amants qui se montrèrent au-dessous de leur tâche; ils furent presque tous d'une correction semblable et fastidieuse. « Jouer » les romanciers à la mode, soit, — mais pour de si piètres drames il eût au moins fallu « brûler les planches »; jamais les jeunes femmes ne purent croire qu'elles se damnaient à des plaisirs si médiocres, et seule cependant, à défaut de passion sincère, la crainte de quelque diable romantique et cornu eût pu donner quelque charme à tous ces décorsetages pressés,

précédés d'une tasse de thé trop clair et suivis d'un verre de vin d'Espagne trop sucré...

On dit que souvent des intérêts matériels intervinrent. »

« Il n'y eut guère de différence entre celles-là et celles qui restèrent « honnêtes »; —

Toutes, dans un coin de leurs âmes positives, cultivèrent l'espoir d'un amour « fort comme la mort », et que leurs belles âmes fussent enfin comprises. Des questions de convenances, d'argent et de tempérament les distinguèrent...

Il faut excepter celles que véritablement un amour — quelquefois conjugal — ou des scrupules religieux ou maternels, maintinrent dans une fidélité choisie ou acceptée. Les laides non comprises, elles furent en minorité, et très ennuyeuses. »

« Aujourd'hui — cela est moins lamentable peut-être...

Quelques jeunes femmes particulièrement douées ont subi l'influence de l'époque d'une façon intéressante. Elles ont attiré les regards et servi de modèles à d'autres, ce qui illusionne heureusement sur l'ensemble des petites fleuristes en mal de printemps. Elles sont devenues — et quelquefois avant leur mariage — de petits êtres sensuels, cruels ou naïfs; elles se sont dispensées plus ou moins de l'affectation sentimentale, sans dédaigner la tendresse, et, par instinct, elles pratiquent une conception presque méthodique de la

vie, se consacrant furieusement à la recherche de la sensation, même malsaine...

Elles sont trop décolletées, rient trop bruyamment en montrant trop leurs dents qu'elles ont jolies, et courent à travers le monde en se heurtant aux angles comme des phalènes à un abat-jour...

Elles sont des maîtresses exquises, des épouses souhaitables, des mères tendres et des filles attentionnées, — des amies incomparables...

A condition de ne pas y attacher d'importance...

Mais ceci est un blasphème futur inutile... »

« Si je pensais un peu plus à Geneviève...

En supposant qu'elle soit une des meilleures, — aimable hypothèse, d'ailleurs fausse, car je la devine si bien : si douce et si tendre avec un rire timide, — est-ce bien de celles-là que je puis me satisfaire?... »

« Je sais, — elles redisent trop, sur le large oreiller, les phrases déjà entendues chez M^me^ de Z... — mais leurs épaules un peu frêles font songer à des fruits pas très mûrs et leurs bras minces sont une fraîcheur lorsqu'ils s'enlacent aux épaules... (Il y en a aussi de fortes, avec des plis gras de tous les côtés, mais celles-là c'est pas mon genre); il demeure en elles des naïvetés bleu de ciel à effeuiller parmi les curiosités écloses... le même charme toutes...

Si je pensais un peu plus spécialement à Geneviève... »

« Et puis, — plus reconnaissantes des voluptés données, elles vous aiment tout de même bien, comme elles peuvent, et l'on a pour elles de la partialité : elles se blottissent comme des enfants, et l'on s'émeut doucement...

On a tort peut-être de s'obstiner à croire que l'*Amour* est différent et sublime; c'est bien l'*Amour* que nous ressentons *comme cela* tandis que nous nous appliquons à composer pour elles des phrases câlines dont elles souriront, — nous nous appliquons comme si nous voulions nous excuser de n'aimer pas... »

« Seulement — Geneviève serait ainsi, et je n'ai pas encore décidé s'il convenait de m'en féliciter ou de m'en plaindre, — des occupations, le soin aussi de leur sécurité, rendent très limité le temps où elles peuvent disposer d'elles-mêmes...

On blague toujours la maîtresse qui est là et vous embête, mais, aux nuits d'insomnies, l'isolement est dangereux et funeste; c'est alors que, sans précision et sans ordre, se pressent en notre pensée les imaginations folles d'où naîtront les doutes qui germeront en douleurs. Ramener ces nuits-là des filles : — mais alors à quoi bon essayer aimer; et puis, si imparfait que soit notre amour, ces présences quelconques ne suffiront pas, s'il existe, pour écarter les fantômes et calmer notre pauvre désir d'être deux !. . »

C'est à peu près ainsi, Bien-aimée — que je composais de petites psychologies assez mal documentées, mais généreuses. Peu à peu, ce soir-là, tout le levain d'amour de mon cœur malcontent des chers axiomes idéologiques fermentait vers vous en soupirs de quinze ans.

Au second cigare ce fut un pire gongorisme.

« Vraiment, au choc de jours s'étoilent les fêlures du vase que nous sommes, et bientôt les espoirs s'évaporent. Sans doute l'émotion seule vaut, mais il faut qu'il demeure autour d'elle l'enveloppement d'un idéal... »

(Je ne sais plus aussi bien ce que cela veut dire.)

« ...Et, parce que nous avons rêvé avant de vivre, parce que nous portons en nous-mêmes l'atavisme d'une race qui, depuis des siècles, rêve, notre idéal est maintenant très loin.

Chaque jour davantage notre enthousiasme et notre sécheresse écartent l'un de l'autre les facteurs du bonheur, et nous serons à jamais insatisfaits ! ! !...

Vous tous, mes aïeux inconnus, le long des siècles vous avez comme moi pensé au bonheur, et vous m'avez légué le poids trop lourd de tout votre amour lassé. Ah ! vous avez trop rêvé ! — il ne faut pas accuser les livres ; aux livres et au siècle nous devons sans doute bien des amertumes, mais nous leur devons aussi la raillerie qui soutient notre âme comme l'alcool soutient notre corps — et je suis né portant déjà en moi-même le reflet trop hautain de votre incurable idéal !... »

— etc., etc...

Lorsque les phrases cessèrent, votre nom me vint aux lèvres :

— « Geneviève — vième ! »

Tel fut, si je m'en souviens exactement (et J.-J. Rousseau a expliqué que l'on se souvient toujours exactement, même — et même surtout — lorsque l'on invente ses souvenirs), tel fut le programme de cette petite soirée en votre honneur, — Bien-aimée.

Je sais bien, cela peut sembler prétentieux, décousu, boursouflé et inutile encore, mais qu'y faire? Mon « positivisme » tout frais luttait — comme dans tout ce volume — contre tant de vieilles choses. (Et même, vous sentez bien que le mot « positivisme » ne vaut rien.)

C'était au moins sincère de tout le sherry qui manquait dans la carafe vide. On aime — que voulez-vous — comme on peut, et c'est déjà très touchant tout de même. Il n'est pas impossible de comprendre à quelles vraies émotions de semblables exaltations correspondent.

IV

Ce soir-là, d'autres soirs, on est paresseux souvent, je m'habituai lentement à la pensée que vous me soyez d'amour.

Discrètement, parce que je savais d'autres fois que trop d'emballements préparent aux tournants des désillusions trop brusques, je vous asseyais dans les meilleurs fauteuils de mes appartements sentimentaux :

— « Ce serait si gentil, si... »

— « Il faudrait un jour qu'elle... »

— « Je voudrais qu'elle fût ainsi et moi... »

Vous deveniez le mannequin commode où plisser mes petites étoffes idéologiques, érotiques ou tendres... Unique époque de notre amour où jamais, d'un geste ou d'un mot, vous ne dérangiez mes combinaisons les plus rares ! Charme si parfait ! — Si parfait que je compris vite qu'à perfectionner plus longtemps ces rêves, je risquais que pas un ne pût servir. Il était temps de vous « faire la cour », grand temps : je devais déjà avoir à regretter que quelques-unes de mes plus chères fictions ne vous fussent trop justes.

Vous « faire la cour » !

Joli travail, soigné et tout soie, bien neuf et du meilleur goût. Je ne m'en souviens pas sans complaisance...

Si je considère quel difficile problème j'avais à résoudre, je m'émerveille encore de mon aplomb.

Étant donnés une jeune femme belle, courtisée, pas trop mal mariée, sans besoins d'argent, sans guère de curiosités, et un petit littérateur plus jeune qu'elle, physique ordinaire :

figure d'enfant fatigué, pas riche de cent louis de suite, auteur sans aucune gloire d' « essais » inachevés et de certaines « études... »

(Eussé-je eu du plus clair talent, d'ailleurs,.. pour ce que vous auriez pu l'apprécier !)

...seulement favorisé d'une belle confiance patiente et pas timide du tout, devait-on supposer qu'il réussirait à planter le pavillon à ses armes pour se conquérir un peu de bonheur ? — « *Struggle for joy !* » — Que je me suis sympathique ! Ah ! le premier jour où vos yeux se troublèrent, je fus content et gai d'orgueil — et pourtant : quelles seules mesquineries suffirent.

Sur le petit tableau noir — (à mon mur, entre une pointe sèche de Rops : « *Mors syphilitica* », et une image anglaise de « *The first interview of Werther and Charlotte* ») — où je méthodise un peu ma vie par formules, — j'écrivis :

— « *Jouir d'elle d'abord, l'aimer ensuite.* »

Cela n'aurait pas trop déplu à Sthendhal. Et c'est cette phrase-là, — Bien-aimée, — cette vilaine phrase-là qui régla, brutale, mes attitudes près de vous.

Pourquoi en aurais-je honte, puisque j'ai réussi. Si je m'étais alangui, si j'avais laissé balbutier toutes mes enfantines fureurs de tendresse, si je n'avais pas refoulé, — cela me fit-il mal ? — tous les dangereux accès où l'on voudrait

pour tout poser son front contre une épaule à toujours, vous vous seriez moquée par une peur vague de vous apitoyer, vous auriez ri, un peu nerveusement, vous m'auriez appelé « Grand bébé », vous m'auriez dit :

— « Je suis votre grande sœur. »

Nous n'aurions pas été dupes de tout cela, malgré le charme spécial qui s'y traîne, mais j'aurais été vexé, vous peureuse, et il n'y aurait eu « rien de fait »...

Bien-aimée, — je vous fis « la cour ».

J'imagine, — et je ne dois pas me tromper — que vous m'avez trouvé assez insupportable d'abord.

On s'habitue peu à peu.

Je poursuivais entre temps, avec un admirable courage, la tâche ingrate de vous amener à faire semblant de vous intéresser aux choses qui m'occupent. Réformer votre ameublement, — quelles dépenses ! — charger peu à peu les guéridons nouveaux de livres jaunes et de plaquettes aux titres bizarres, reléguer les marines verdâtres qui vaguaient par les murs... me donner une raison d'être, quoi !

Vous ne marchiez pas du tout. Comme cela vous a ennuyé !... Le bel enthousiasme ne devait s'embraser que plus tard — (hélas ! en exagérations stupéfaites).

Que je vous chérissais d'avoir « au fond » raison, et si peu de dispositions pour nos snobismes...

Moi aussi, allez... mais n'insistons pas..

Mes phrases se succédaient : pas au hasard. C'était stupide; mais exprès.

A ma treizième visite, je vous expliquais déjà, en termes obscènes et chastes, soigneusement choisis la veille, qu'il me paraissait convenable et avantageux à tous deux, nécessaire à la marche du monde que... sous peu... nous... couchions ensemble...

Je crus, au geste brusque que vous fîtes, n'avoir pas, avant explosion, le temps de vous persuader que vous ne m'aviez pas compris...

...Vous vous habituiez peu à peu...

...Dans une allée du Jardin des Plantes — presque un rendez-vous déjà, car ce que nous nous fichions des kangouroos !... je m'aventurais déjà à la « déclaration » inévitable...

Je parlais depuis longtemps. Je parlais, — ça ne me gêne pas beaucoup de parler — :

— ...certainement, en supposant que... pour ainsi dire... l'enlacement sincère de deux amants... et même à un point de vue esthétique... de ces particuliers...

— Avez-vous songé, madame, à la joie glorieuse...

Je m'arrêtai brusquement. Vous posiez du bout de l'ombrelle des petits trous symétriques dans le sable des allées...

Combien mon émotion était sincère et profonde ! comme j'aurais voulu... voulu poser sur cette épaule, sans compli-

cations et sans attendre, tout le fardeau de mon naïf désir d'affection, — mais ce n'était pas votre cœur qu'il fallait toucher — et mon émotion devait servir à scander d'autres phrases :

— Il y a trop longtemps que cela m'étouffe, je le dirai, dussé-je ne plus vous revoir. Je vous désire. Je ne sais pas si je vous aime, je vous désire. Vos lèvres, votre gorge, votre corps, vos yeux, vos lèvres... !

Je portai la main à ma gorge. Je pensais que mon « dussé-je» était vraiment fâcheux, — on n'écrirait pas ces choses-là. Vous vous étiez levée, très blanche. Je partis sans me retourner, et je pensais :

— « Il fallait bien y venir. J'ai mal mimé, mais elle ne s'en est pas aperçue. Pauvre chère, — elle doit se sentir insultée, rire d'un rire sec en pinçant les lèvres; elle va prendre un fiacre pour rentrer avenue d'Antin — comme elle va m'y mépriser !... mais comme ce mépris fait bien mes affaires !... »

Je retournai vous voir; votre main se retira peu à peu sous mon baiser... Je baissai les yeux devant les vôtres. Tout allait bien.

Ce fut simple. Je voulus, près de vous, laisser les moindres de mes gestes trahir l'ardeur irrésistible d'une passion contenue, d'une passion tendue vers votre chair — et c'était,

chaque jour davantage, à votre petite âme douce, sotte et fidèle que je m'attachais...

Il fallait, pour réussir, bien persuader vos chers sens maladroits de la nécessaire erreur que c'était de moi qu'ils avaient besoin : les en persuader sans presque vous laisser vous en apercevoir, en vous occupant de sentimentalités tout à fait sororales et nuageuses. J'aurais tant voulu vous chérir, et il fallait que je vous énerve. Je vous voyais souffrir, moi qui n'espérais que vos sourires, de la vague obsession que vous me martyrisiez, et déjà vous n'étiez plus très sûre de ne pas souhaiter des baisers...

Vous pensiez avec indignation :

— « Il n'aime que mon corps ! »

Et vous étiez tout près de penser :

— « Ah ! s'il m'aimait autrement ! »

Vos chers petits sens maladroits, mal éveillés aux cérémonies du mariage, se troublaient jusqu'à vous faire croire que ce n'était pas d'eux qu'il s'agissait; vous n'osiez déjà plus être complaisante à ce trouble qui nous unissait peu à peu qu'en le légitimant de musiques ou de lectures agaçantes — et votre mari, je sais, pensa que le printemps vous chatouillait de souplesses fatigantes...

Ah ! peut-être notre cher amour eût manqué, si le digne homme n'eût été si absorbé par son admirable affaire d'extraction d'alcool des jus sucrés — (qu'il m'a expliquée trop souvent, trop souvent...) — et puis... non, il était vraiment incapable de déchrysalider le clair papillon de caresse que

vous cachiez; votre mari... je l'aime de se donner tant de mal pour inventer l'argent qui sert à ce que vous vous souligniez d'élégance pour moi... n'y revenons plus...

...Je ne parlais plus de *cela*. Près de vous je prenais l'air désespéré et génial d'un Prométhée à qui l'on défend de jouer avec le feu. Je me portais assez bien, mais vous m'avez dit plus tard que vous me voyiez m'étioler à vue d'œil. Je vous devenais de jour en jour un aphrodisiaque remords, et vous dormiez mal. Je stéréotypais le pur sourire amer qui convient aux belles âmes désolées...

...Un jour, j'étais allé vous voir sous le classique prétexte de vous rapporter des cahiers de mélodies. Lorsque j'entrai, vous étiez seule, vous lisiez les *Chansons de Mnasidika*, je vous demandai :

— Cela vous plaît?

— Beaucoup.

Je m'assis sans parler davantage.

Petit salon réséda, — demi-rideaux crème, — meubles laqués à coussins; — aux murs des pointes sèches de Heleu dans des cadres de sapin verni, — des mimosas dans un vase de Carriès, — d'autres fleurs dans des vases de cuivre. Que de progrès réalisés depuis deux mois !...

Vous êtes venue vous asseoir près de moi; je n'ai rien dit.
Vous m'avez pris la main; je n'ai rien dit.

Vous vous êtes penchée un peu; je n'ai rien dit.
Vous m'avez dit :
— Alors je vous fais de la peine?
Enfin, ça y était ! — Je pensais :
— « Elle est si naïve que cela ! A son âge ! »
Votre voix était si timide que j'aurais voulu m'agenouiller :

— Vous ne pouvez donc pas être sage. Je vous aime bien. Je vous aime bien. Mais ce n'est pas possible... Je suis plus âgée que vous. Mon petit Raoul... vous me désolez !...

Pitoyables et adorables arguments !

J'aurais voulu toucher vos yeux clos, caresser vos joues de mes lèvres, attirer près de moi vos hanches. Il ne fallait pas. Je retirai mes mains, la voix sèche :

— Je ne peux pas ! Ah vous ne savez pas !... Je ne peux ! Au moins ne m'en parlez pas ! Ne m'en parlez pas !

Nous étions debout tous les deux, très près. Vous ne pouviez pas parler, les teintes de vos yeux changeaient du gris au vert, vos lèvres tremblèrent...

Il fallait aboutir, — n'est-ce pas?

Je vous pris la tête pour vous baiser la bouche.

Vous sanglotiez sans trop vous débattre....

V

Certes, à un baiser long, convaincu et violent, je ne pense pas qu'il soit de consommation que je préfère. Quelque érudition et quelque soin que l'on apporte aux détails les plus recommandés d'amour, on ne dépasse qu'en essoufflement la sensation franche et pleine du simple baiser aux lèvres, et le désir et l'éreintement sont seuls plus voluptueux.

L'émotion se condense en haut de la poitrine, pour se répandre délicieusement, par secousses incomparablement profondes; la beauté possédée se réfugie toute entière dans les yeux effarés et battants; on parvient, — ce qui est souvent si difficile ! — à ne pas « penser à autre chose » qu'au souple écrasement sous vos lèvres d'un fruit vivant et volontaire, brûlant et douloureux, qui se tord comme pour refuser la fraîcheur des dents choquées, la fraîcheur, enveloppant les yeux qui se ferment, jusqu'aux tempes... Le baiser, seul acte d'amour que l'on cesse sans oser se regarder, parce que, si l'on se regardait, malgré que l'on étouffe, on ne pourrait pas ne pas se reconfier aux lèvres...

Mais aussi quelle piteuse chose qu'un baiser maladroit et manqué !

Bien-aimée — notre premier baiser fut manqué. Si manqué que je voulus presque me lever, prendre mon chapeau et sortir. J'aurais voulu vous repousser en criant :

— Ah, si c'est tout cela... !

Vous reprocher ma désillusion, avec une mauvaise foi cruelle, vous traiter comme « la dernière des filles », vous accuser de m'avoir « séduit », et j'aurais parlé avec tant de rage que vous n'auriez plus compris, vous vous seriez levée en écartant les mains, vous auriez peut-être eu quelque syncope — et j'aurais rajusté mes cheveux devant la glace...

Je me félicite d'avoir hésité assez longtemps pour qu'il ne fût plus temps de le faire.

Mais ! Ces lèvres sèches et molles qui s'écartaient si mal sous les miennes, lorsque j'avais tant compté sur ce premier baiser-là pour lier quelque chose entre nos chairs !

Ces lèvres pitoyables, tristes à paralyser les meilleurs essais par je ne sais quelle étrange et ridicule saveur d'inceste sans intérêt !

On aurait vraiment cru que nous faisions « quelque chose de mal » !

Ce baiser filandreux et sans syntaxe !

Ah ! — notre premier baiser n'eut pas de chance...

Je me dégageai en glissant à vos genoux. J'étais exaspéré et honteux. Je haïssais mes lèvres et les vôtres. Je

cherchais en moi, sans les trouver, l'espoir de ne pas en rester là, la conviction qu'il y avait maldonne. Je me sentais la tête vide et pâteuse, les jambes si floues que l'effort de me lever me semblait impossible; contre le dossier du meuble je m'étais cassé un ongle, et cette petite douleur s'exagérait comme une blessure de cauchemar. Cela dura-t-il longtemps? La pendule sonna une demie et je levai la tête; je mis un genou au bord du divan, je me penchai sur vous, appuyé, pour vous regarder; vous auriez pu sembler endormie, si près de votre visage, vos mains allongées n'avaient tressailli.

Je vous regardais et j'espérais quelque douceur... quelque chose; mais cela ne venait pas et la rancune débordait encore.

— « D'abord, elle n'est pas si jolie que cela ! »

Oh, Bien-aimée ! L'indigne et méchant examen dont je fouillais votre visage aux yeux clos...

— « Les paupières grises... les petits plis aux tempes... les taches jaunes des joues... les deux plis à la bouche... le menton s'empâte... ses cheveux sont ternes. Avant deux ans ce qui demeure encore de son charme de fraîcheur sera effacé elle ne pourra plus plaire... »

Une crainte me redressa. J'aurais dû... J'allai m'accouder à la fenêtre, égoïste et désolé. Des gens passaient dans la rue.

— « Mais je ne la désire pas ! — nous sommes là, tous deux, tout près, séparés par des lieues et des lieues de senti-

ments et d'idées, si étrangers l'un à l'autre que rien ne me prouve que nous ayons une âme, — car enfin quand devrait-on avoir conscience de l'âme si ce n'est en des moments comme ceux-ci !... C'est bête ce que je dis... ! »

« ...C'est déjà une émotion poignante, lorsque l'on sait se la donner profonde, de songer, dans la rue, au théâtre, au bal, partout, que toutes ces femmes qui passent, qui vivent, qui frissonnent, qui sont pour être aimées vingt-sept jours par mois, toutes ces femmes — *nous ne les désirons pas...*

Il y en a qui sont très belles, très ornées et très souriantes, et que nous admirons; il y en a qui sont laides, misérables et tristes, et dont nous détournons seulement nos regards. Mais *nous ne les désirons pas toutes*, et cela doit nous épouvanter; car, lorsqu'elles ne sont pas là, c'est elles *toutes* que nous appelons, que nous confondons en l'image de la « garce idéale » au matelas cardé de rêves — et puis, lorsqu'elles *sont là*, qui passent, qui vivent, qui frissonnent, nous ne savons plus les aimer toutes, les désirer, nous *choisissons*, nous osons choisir, spécialiser, nous croyons pouvoir choisir — sans savoir pourquoi, ni pour leur beauté, ni pour leur douceur, au hasard, ou pour des raisons de convenances... ou d'inconvenances, — avec moins de soins que nous ne choisirons une garniture de toilette — et nous nous vautrons jusqu'à ce que nous soyons las, ou elles. Il y a même du meilleur amour dans tout cela, par bribes. Est-ce que je comprends bien à quel point cela est épouvantable? »

« Et c'est plus épouvantable encore, lorsque l'on en a tout de même *choisi une*, pour s'y plaire, pour s'en faire un accessoire, par un incontestable sacrilège envers des puissances inconnues, d'en venir à ce point d'impuissance morale et de lâcheté où, avant même de l'avoir vue dans sa réalité, on se demande *si elle pourra servir*, — où l'on ose se plaindre soi-même du mal que l'on va faire à autrui...

L'amour ! Bah ! Ah, — l'amour qui réunit les cœurs ! Raison sociale : Pyrame et Thisbé ! C'est une irréductible haine qui éloigne les êtres les uns des autres, les isole en leurs égoïsmes féroces, et c'est *malgré nous*, pour obéir à d'irrésistibles lois, que nous sommes jetés par les illusions de jouissances aux spasmes nécessaires après lesquels nous haïrons encore !

Schopenhauer a dit tout cela assez mal...

D'ailleurs... »

(Bien-aimée — si je transcris aussi longuement des divagations qui ne font particulièrement honneur ni à ma logique ni à ma littérature, c'est parce que je crois intéressant, et d'une bonne philosophie pratique, de constater de temps en temps au milieu de quel parfait désarroi de nous-mêmes nous prenons nos résolutions les plus graves.

Méditez cela et soyez-en très indulgente.)

Lorsque je fus un peu calmé, je revins vers vous.

Vous n'aviez pas bougé.

(Tout cela se passait très vite.)

Qu'y avait-il donc de changé? Moi ou vous? Je vous voyais inoubliablement jolie; un peu lasse, douce, juste assez vieillie pour en être aussi jeune et plus tendre. Je m'assis près de vous, je réunis vos mains contre ma joue. Je cachai mon front dans les plis de votre manche, — la mousseline raide me gênait beaucoup. Je laissais reprendre haleine à nos pauvres sensibilités fragiles...

Puis ce fut, sur le même coussin, nos deux sourires, chacun timide des longs regards de l'autre. Je regardais vos lèvres vieux-rose aux commissures de petite nacre...

...Un baiser, de sève limpide et inépuisable, bouches ouvertes et mains crispées...

Alors tout de même?

— « Je t'aime ! »

— « Je t'aime ! »

En voilà pour jusqu'à ce que cela finisse.

Je m'adressai les félicitations les plus sincères. Il y a des gens qui se plaignent de la vie ! — Imbéciles ! !

VI

Le lendemain — à cinq heures — je vous attendais.

Grand feu clair; rideaux bien fermés; becs « Auer » bien réglés; et « la couverture est faite », — toute prête, mes draps les plus compliqués sous le couvre-pied qui s'arrachera très vite...

Rien d'oublié; épingles d'écaille semblables aux siennes, épingles à tête noire, poudre de riz, petits crayons, fers à friser et eau tiède...

Je m'assis : complet d'intérieur d'un gris doux, — je ne pouvais pas vous attendre en redingote; j'avais pensé :

— « Il y a des dépenses tout de même. »

Je vous attendais. Ah ! J'aurais bien fumé un cigare ! Mais il n'y avait vraiment pas moyen.

— « Du whisky alors? *John Jameson's whisky* — certainement. Tout à fait ce qu'il faut. »

Un petit verre.

Je me laissais aller à des souvenirs comme si c'eût été le moment. Je prononçais des noms, et des détails s'attachaient aux syllabes :

— « Suzanne, — Germaine, — Jeanne, — Lucienne, — Madeleine, — et cætera... petites amies inutiles, je vous

aime bien, je vous aimais bien. Vous avez été... Vous avez eu lieu...

Vous me semblez si loin maintenant, si loin; il me semble que ce n'est pas vrai, que nous n'avons pas fait toutes ces vilaines choses-là ensemble. Une autre va venir et je suis resté très vierge pour elle, certainement.

Cependant, — je voudrais vous mêler en un seul souvenir vert-nil, et les petits détails rendent cela bien difficile : Zanne, — Maine, — Jeannot, — Luce, — Made,... cætera... !

Ils reviennent, les petits détails, autour des diminutifs murmurés tant de fois... — tout près des lèvres, naturellement.

Images des seins caressés, ceux-ci menus et peureux et jeunes... « des levrauts plaintifs », qui a dit cela? — ceux-ci plus lourds, un peu trop pliés déjà, plus tièdes, — ceux-ci pourquoi? — Les hanches étroites, plis délicats un peu gras; les ventres lisses; les nuques qui brûlent le baiser; toutes les places exquises... et allez donc ! — les fleurs roses, foncées ou pâles, où le désir s'attache... ! — Beuh ! »

Je ne pensais plus du tout à vous — Bien-aimée ! Un second petit verre.

On sonne.

— « C'est elle, c'est elle, — au fait, — c'est elle ! Je l'aime ! je n'ai jamais aimé qu'elle ! »

Vous êtes entrée — Bien-aimée — avec une voilette tout à fait ridicule.

Vous restiez debout, sans trop savoir; vous deviez avoir l'air piteux sous votre voilette... Je vous tenais les mains :

— Bien-aimée, vous êtes venue, je suis si heureux, si heureux, si vous saviez comme je suis heureux !...

Je laissai vos mains pour que vous vous dégagiez un peu.

Vous aviez repris haleine; la voilette soulevée :

— Comme c'est gentil ici !

Ah, non ! non ! non ! je l'attendais cette phrase-là ! Vite, vite des baisers pour vous empêcher de dire d'autres sottises ! Des baisers ! « *Il pleut des baisers...* » !...

Vous étiez venue cependant.

Depuis tant de jours je m'occupais de cela, et maintenant, — ça y était — cela ne me paraissait pas autrement extraordinaire ni particulièrement passionnant. Vraiment, une autre jolie, tout à coup, vous eût remplacée, que j'eusse continué sans m'inquiéter beaucoup de l'échange. Vous étiez une *présence* surtout, une chère douce et prometteuse présence, mais vous même...

Et je vous aimais — Bien-aimée — mais oui, vraiment, d'amour; qu'eût-ce donc été si je ne vous avais aimée pas !...

Mais maintenant — votre chapeau retiré, et votre manteau, et vos gants, vos cheveux un peu tapotés devant la glace — vous étiez si bien, sur cette chaise longue où je m'asseyais près de vous, si intime, si gentil-sourire, si caresse, que vous redeveniez vraiment la nécessaire ten-

dresse d'hier, d'aujourd'hui et de demain, la bonne amie d'émotion qui dispense de phrases; et, contre vous serré, avec de petits baisers courts dans vos cheveux, je me sentais délicieusement redevenir moi-même, tout paresseux contre vous, et j'aurais voulu rester si longtemps...

(Quelslieux communs toujours nous tyrannisent ! Voyez ! J'aurais passionnément voulu, ce jour-là, que nous en restions, sages, si délicieusement sages, à cette longue caresse de nos présences...

Je n'aurais pas voulu, même, la précision des baisers, j'aurais voulu seulement cela : vos gants enlevés, nos doigts joints, et puis le même siège pour nous deux...

Vous seriez revenue d'autres fois — plusieurs fois — tout serait venu lentement, à son temps : c'eût été de l'amour meilleur, de bonne qualité, garanti, nous nous serions habitués; nous aurions pu être très heureux...

Pas du tout. Vous étiez là, il fallait que *j'en profite.* Dans tous les romans cela se passait comme cela, vous auriez pu être humiliée du contraire. Il fallait quitter cette chère position de bonheur doux et câliné, brusquer ce bon silence, le salir d'une phrase toute faite;

— « Sois à moi — dis ! »

— « O viens — dis ! »

— « Tu veux — dis ! »

Et puis les vêtements s'éparpillent, — petites résistances et nouvelles sottises bafouillées — et puis, allez donc !...

On aurait tant voulu rester tranquille.)

Je leur ai obéi, aux tyranniques lieux communs. Je me suis levé, j'ai pris entre mes mains votre chère petite tête timide, je me suis penché tout près. (Vous sembliez tout à fait, — le masque seul vu, tous les détails fondus dans la demi-teinte, — une *préparation* de quelque Latour moderne et génial.) Tout près des lèvres :

— Vous voulez, n'est-ce pas? Je vous aime tant, Geneviève !...

Et puis un baiser, mal donné, parce que je m'inquiétais déjà des agrafes. Vous disiez :

— Oh, Raoul ! Je suis venue : vous voyez; je vous aime; cela ne vous suffit pas ! Raoul ! Vous ne m'aimerez pas, je suis trop vieille pour vous ! Oh, Raoul !..

Encore des baisers :

— Je t'aime !

Je me suis piqué les doigts; mais maintenant c'est tout le parfum de votre gorge.

J'aurais tant voulu « rester tranquille », tout à l'heure, mais maintenant c'est le bon désir, animal, dans les reins, — joyeux de cette bonne chair chaude et ferme... (Car sait-on jamais, après s'être donné tant de mal pour conquérir un petit cœur, ce que l'on va trouver autour.) Je roule ma tête comme un vers de Verlaine — ah ! — les auréoles des seins jaillis ! Et vous avez trente, trente-deux ans? C'est

pas vrai ! Quelle chose stupide l'âge ! Oh, ce parfum qui vient ! Il n'y a pas à dire; faut employer le mot « enivrant ».

— Je t'aime.

Je lève la tête : cela a vraiment l'air de vous faire plaisir.

Une pose. Cette peau blanche et bleue est douce comme tout. Cela dure.

(*Ces toiles d'araignées grelottent au haut des grandes croisées.*)

Mais rien n'énerve comme cette douceur trop tiède. Vous êtes abandonnée tout à fait maintenant, chiffe et bonne, vos cheveux enroulés à tous mes boutons en petits fils d'Ariane. Je veux me lever :

— Aie — Raoul !

Vous pliez sur mon bras — oh, comme vous vous donnez, maintenant ! — les doigts un peu gourds, je dégrafe avec acharnement.

(Si ce n'était pas par hasard que vous aviez choisi ces dessous de soie souple — d'une élégance bien discrète d'ailleurs, — c'était fort mal deviner mes habitudes, car la nudité seule... et les bas eux-mêmes... passons.)

Une agrafe — deux — trois — huit — douze, et des lacets aux nœuds gordiens. J'en ai chaud. Tout tombe à la fois, les jupons gris en rond, le corset gris, là-bas, en trapèze gondolé,— coudes au corps, visage aux paumes, un pli d'ombre entre les seins rapprochés... Bien-aimée, que votre pose fut

classique ! panneaux à 1,25 des arcades de la rue de Rivoli ! — Je pous pris à bout de bras par les coudes ; (malgré que ce détail étiquette tout un solde de récents romans, je ne puis pas ne pas me souvenir de vos taches de vaccin...)

— « Je l'aime ! Ça va très bien. Je vais être très heureux — si à l'inventaire tout à l'heure je ne découvre pas quelque fâcheux vice rédhibitoire... Mais non ; ces épaules-là... Je l'aime ! »

J'abattis vos bras.

La chemise glisse, — on dirait un Toudouze ; s'emmousseline aux pieds, — on dirait un Gervex...

Je vous traîne en baisers vers le lit en m'occupant des jarretières...

Toc — toc — les deux souliers...

— Laissez-moi — Raoul — laissez-moi !

— Vièvе !

Et maintenant vous êtes blottie entre les oreillers, sous les plis, plis, plis, — je n'ai pas triomphé des bas, tant pis, ce sera pour la prochaine fois...

Je m'habille lentement, mais je me déshabille très vite...

Près de toi...

Bien-aimée ! *vous êtes à moi...*

(Ce n'est plus à vous que j'écris.)

II

(...*et comment cela dure*...)

I

— Et après?

— Après...? — Çher lecteur!

Vous ne vous attendez pas, bien sûr, à ce que je m'éternise à des descriptions d'alcôve, rien que pour vous amuser...

Mon livre n'est pas « *pornographique* » pour quinze sous, — quoi que l'on en puisse dire, — vous savez aussi bien que moi, je pense, tout ce que Vièvе et moi avons pu faire...

Si cela ne vous suffit pas, — renseignez-vous...

Nous nous sommes aimés comme on s'aime...

Après... Elle s'est recoiffée.

— Tu reviendras, dis?... Quand?

— Oui, mon chéri. Je ne sais pas... Je te mettrai un bleu...
— Je t'aime !
— Raoul ! — Mon amour !

Et voilà — cher lecteur.

II

Gentiment — Geneviève a modifié ma vie.

Il n'y a qu'à établir le « *doit et avoir* ». Inconvénients et avantages... Tous comptes faits — C'est une vie artificielle et commode...

Vais-je aborder le principal « inconvénient »?...

C'est que, *vraiment*, ELLE a presque toujours l'air de ne venir que pour CELA :

— « Vous savez, — je n'ai qu'une heure à vous donner ! »
— « On se dépêchera. »

Et il n'y a pas de temps à perdre.

Mais la brutalité s'en atténue parce que nos corps « s'entendent » si bien...

Rendons hommage : chères caresses ! une inappréciable conviction ! — sans cet insupportable air d'*habitude* qui

près de tant d'autres eût presque fait détester leur habileté... Nous n'y mettons pas d'hypocrisie... Nous comprenons bien que *cela* ne devrait venir que comme conséquence d'une exaltation... et toutes les fois que nous avons le temps, assis, près, sans parler, *nous nous faisons attendre*, c'est exquis... mais, que voulez-vous, les courses, les rendez-vous, les visites...

Ce ne sont que quelques minutes trop prévues à passer... elle entre et il n'est plus question que d'agrafes... c'est fâcheux, — mais bien vite nous sommes blottis l'un près de l'autre... et tout va bien — pour ce que c'est...

Après, à travers notre fatigue, — elle me raconte ses petites histoires...

Puisque je liquide, les « inconvénients » d'abord, — eh bien... elle me raconte trop de petites histoires... son amie Mme A... et ses ennuis de domestiques, et son neveu qui sera encore refusé à Saint-Cyr s'il continue... Non ! ce que je m'en f...

Et moi je lui raconte à mon tour... (Non ! ce qu'elle s'en f...)

Mais nous nous interrogeons poliment...

Décidément nous ne nous intéressons pas aux mêmes choses... alors nous faisons aussi bien de passer tout de suite aux baisers... chers baisers !

Deuxième série. Puis elle s'en va.

Oui. Mais tout de même on voudrait... on voudrait... !

Qu'il est *artificiel*, notre amour ! Vous comprenez bien mes réticences... Je m'aperçois qu'il y n'y a vraiment aucune autre raison pour que... que celle que cela est...

Elle vient, — mais elle n'est pas plus *près* pour cela... ni moi. Cet « amour » -là n'est pas encore le vrai...

Il y a tout de même progrès...

La volupté ! — nous lui adressons de belles prières, — mais nous n'avons pas le temps de faire autre chose... c'est vexant.

Nous sommes deux « *relations mondaines* » qui, quelques fois par semaine, rue de Médicis, à l'entresol, font un cher assaut de caresses... que sommes-nous encore...?

Ah ! voici :

Ce sont nos *relations* qui sont charmantes...

Et, puisque j'attends le *bonheur*, j'ai trouvé le plus parfait terrain d'*attente*.

(Nous passons donc aux « avantages ».)

C'est « dans le monde » que nous vivons ensemble.

Je la rencontre — et c'est exquis.

Je la rencontre partout.

C'est, avant déjeûner, sous un prétexte de promenade, sa silhouette d'élégance que je vois venir au-devant de moi...

Et puis telle avenue descendue lentement ensemble, avec des phrases d'ailleurs insipides...

C'est, les jours où elle ne vient pas, un petit télégramme m'indiquant : « De 5 à 6 chez Mme Une-telle », et j'y vais, je regarde ses dents mordre dans une brioche, je me plais aux détails de sa toilette... Elle me dit :

— « Ce soir je vais au Vaudeville. »

— « Bien. On ira. »

Ou bien nous nous faisons inviter à dîner ensemble...

Et comme par hasard, — nous villégiaturons aussi de conserve...

Elle m'occupe beaucoup.

Et c'est bien cela, « l'avantage » : grâce à elle je ne perds plus de temps. Je ne ballotte plus...

J'ai le temps de lire davantage, — parce que je lis en l'attendant, — et je travaille.

Je ne traîne plus *que lorsque cela m'amuse* (question essentielle !) dans les « endroits » spéciaux où vous m'avez vu, — parce que, c'est bien simple, je n'ai plus à « voir » la petite blonde ou la petite brune... *j'ai ce qu'il me faut.*

Elle n'est pas définitive, — ma petite Viève, — mais quel délicieux *provisoire*... Que voulez-vous ! un parfait *palliatif*... !

Quant à elle... Hélas je crois bien qu'elle n'est pas *tout à fait satisfaite* non plus. Seulement, elle a moins que moi la manie de « perdre conscience »...

En ce moment je semble assez « mufle » — peut-être — parce que je dis tout cela (pour éviter de répéter des exclamations dont j'ai abusé) avec infiniment trop de sécheresse... mais en pratique il n'en est pas ainsi. Nous avons tout à fait *l'air d'* « *aimer* », — seulement tout est en surface.

Nos sens, notre ennui, notre oisiveté... — notre liaison satisfait à tout cela. *Rien qu'à cela.*

Ce qui reste insatisfait, c'est ce déplorable *indicible* dont on étouffe quelquefois...

Nous nous équilibrons l'un l'autre, et nous en sommes mieux pour être heureux... et nous nous aimons — après tout... *seulement*...

Ce qui nous manque est plus profond, et plus impossible...

Ah, je vous dit tout cela avec une confusion honteuse ! C'est parce que je n'ai pas de recul... C'est un « état d'âme » où je vis encore... je commence... et je ne pourrai en parler à peu près que plus tard...

J'essaie de vous dire :

— « Voyez. Je suis heureux avec Vièvе, — mais je ne m'illusionne pas. Je n'ai pas *réussi* encore... J'attends toujours le train... seulement sous un hangar moins éventé... »

Et vous devez penser :

— « Ah çà ! mais il n'est donc jamais content, celui-là ! »

Je crois qu'il faut, pour m'expliquer, que j'intercale un « *Épisode* » — dans un décor.

III

Ce sera, si vous voulez bien, un petit dialogue au crépuscule :

***

...Et tu rêves peut-être, et je te le pardonne
Un bonheur qui n'est pas celui que je te donne.

H. DE RÉGNIER.

...Lorsqu'ils se furent assis sur le banc de pierre à l'extrémité du parc, ils s'oublièrent, chacun, devant le crépuscule, dans un silence qui devenait lentement rêveur. Puis elle rit brusquement :

— Eh bien ! Raoul ! C'est tout ce que vous dites?

Raoul de Vallonges sourit, lui prit la main comme un objet fragile :

— Pardon, fit-il.

Vième, ma p'tite Vième, je vous enjoins d'admirer avec moi « l'horizon ensanglanté », Ethon, Eous, Phlégon et Pyroïs rentrent à l'écurie, et l'on va tresser de bigoudis leurs « crinières flamboyantes »; le soleil « fauve avec des tons d'écarlate » noie « ses couchants héroïques » dans « une mer de pourpre et d'or ». Ah ! Quel...

— Qu'est-ce qui vous prend? — dit-elle.

— Quoi ! J'emprunte en votre honneur des épithètes « héliaques » (adjectif rare !) aux meilleurs fabricants et c'est tout le succès que j'obtiens... !

— Mon petit Raoul, si vous m'emmenez au bout du parc, au risque de me « compromettre à jamais » pour me réciter de vieilles métaphores...

— Il en faudrait peut-être d'inédites à Madame...?

— Dame !...

— Mais, « folle que tu es » — (oui, je sais, faut pas prendre l'habitude de se tutoyer, mais c'était pour placer ce bout de Musset, — un hiatus épatant !) — mais, la métaphore et l'épithète *toutes faites*, c'est le salut; cela aide à n'être pas sincère; en réservant les éternelles rengaines, on reste gentiment en dehors de sa pensée... Parfaitement : le Divin Mensonge !...

Le premier mot d'amour que le nommé Adam murmura à la jeune Ève était déjà un vieux refrain, — d'ailleurs c'était le Serpent qui avait soufflé...

— Et peut-on savoir...?

— Quel était le mot? — mais certainement : Il dit : « Oh, demeurer toujours près de toi sans bouger... ! »... Trois minutes après le flagrant délit était fondé, et la sincérité en gazouillis d'amour aussi...

— Ah !... Pour changer !... Monsieur va « parler » sur la sincérité... ! Merci... ! Bateau... !

— Oh ! des personnalités ! Ah — Geneviève — vous avez

un tour d'esprit *concluant* qui me désole ! Mais si, si, si, si on est quelquefois sincère en amour... mais on l'est moins souvent que l'on ne voudrait, et l'on ne veut pas souvent et l'on ne peut pas toujours, et c'est très difficile. — (Je vous ai déjà parlé de cela trente fois !)...

Je sais... il est un genre de sincérité plus répandu, moins sujet à caution, et dont les amants peuvent faire apprécier les preuves... mais je parle des sincérités de tendresse...

Vièvre — même lorsque l'on *a le temps* — le pire est qu'elles n'aient pas lieu ensemble !

Me comprenez-vous?

Ah, tout cela est bien compliqué ! — seulement, nous avons, ne fût-ce que d'avoir rêvassé — ah oui ! — une habitude réflexe de la phrase à dire (comme pour les fables de La Fontaine), et cela illusionne... — on joue un rôle pour soi-même —... et puis on sait aussi, honnêtement, employer comme il faut, avec un accent pénétré, une sincérité de l'avant-veille, et balbutier un sentiment qui sera sincère du lendemain en huit...

Comédie ! Mais nous sommes les acteurs, les auteurs, les spectateurs et la claque... et l'on ne rend pas l'argent au contrôle... !

Vallonges sourit en continuant d'une voix traînante :

— Dans le « concert des cœurs », chacun néglige les quantités et picore dans la partition des mesures au hasard, — c'est de la musique d'Elmouth Surah, — mais tout de même,

cela ne dissonne pas tout le temps... de jolies mélodies s'ébauchent parmi les gargouillades, et puis — l'on se retrouve à chaque point d'orgue... et ainsi de suite...

— Point d'orgue est charmant !...

— N'est-ce pas?

— Mais je vous ai déjà dit, Raoul, que vos variations filandreuses sur l'amour m'assommaient... à la campagne surtout; vous devenez si spirituel que l'on ne sait plus du tout ce que vous voulez dire... et vos théories...

— Madame préfère la « méthode expérimentale »? Faut-il vous l'envelopper?

— Raoul !

Il mit sur la main qu'il tenait un tas de petits baisers en rond, serrés :

— Là ! Je ne dirai plus rien ! J'fais des excuses !

Ils se blottirent. C'était maintenant la lumière ambrée que laisse le soleil disparu. Elle souriait à quelque chose. Joli groupe pour un dessus de pendule. Mais Vallonges se sentit distrait, et, tendrement, par compensation, il prit l'autre petite main et respira la nuque blonde. Verveine et iris, décidément. La lumière s'affaiblissait.

***

Il songea :

— « Kerante a raison. Je deviens phraseur. Mais aussi

pourquoi s'obstinent-elles toutes à cette pudeur de mensonge sentimental ! Si l'on devait un jour s'écraser dans un *vrai* « Je t'aime » — en voilà une illusion qui tient ! — se consolerait-on d'en avoir tant galvaudé...

Il manque un verbe dans le dictionnaire Larousse...

Il y a aussi le mot *sentimentisme* dont le besoin se fait vivement sentir... ! »

Il se chatouilla doucement aux bouclettes de la nuque blonde; Geneviève sourit un peu plus en battant des paupières.

— « Celle-ci, — jolie chair et jolie vie, jolie élégance et sensibilité jolie, — ne m'*aime* pas, et je ne l'*aime* pas. Nous nous « arrangeons » seulement très bien ensemble... pour diverses raisons...

Lorsque, devant ces vieux crépuscules, — affaire d'éducation, — le vieux rêve bleu et gosse de tendresse absolue surnage davantage, ce scrupule revient en hoquet de se jouer une comédie sans cesse, et l'on se dégoûte un peu, avec indulgence, en se disant que « c'est bien bon tout de même ».

Lorsque le vieux rêve naufrage sous des vagues de Présent (cette métaphore est d'un goût douteux), on se résigne, très volontiers au harnais à grelots des « déclarations » classiques, et l'on jouit de tout ce matériel de son mieux...

Ah là là !

Elle — et Elles — « *mécanisent* » (et je prends ce mot dans un sens qui n'est pas du tout le sien), mécanisent presque

tout l'Amour comme elles mécanisent la Religion. A l'entrée des... sanctuaires, elles disent « O mon chéri ! » ou font un signe de croix — par habitude réflexe — et on leur tend l'eau bénite : elles ont la *foi* tout de même, quelquefois, mais elles ne s'en servent pas... — c'est plus compliqué, mais c'est ce principe-là. — Elles vont à la messe pour regarder les toilettes. Elles abusent des liturgies d'amour pour ne pas s'avouer sensuelles. Chéries !

Et je voudrais...

O de la vraie tendresse sincère... ! Je sais que j'obéis d'abord, — ce n'est plus comme il y a trente mois, — à un sentiment tout personnel et pas « idéal » du tout : je pense tout simplement que puisque les « palliatifs » sont déjà exquis, le remède vrai à notre cœur ulcéré, — la « panacée », — serait incomparable... Les faux-amours peuvent être déjà si doux, donc un *vrai*... il n'y a pas de raison pour que ce développement finisse... et l'on retombe dans l'éternelle façon de rêver... un peu opportuniste...

Il faut songer à tout cela lorsque l'on sommeille un peu, pour s'éviter les objections...

Mais, devant ce crépuscule, puisque le ciel est maintenant violet et vert, je me surprends à souhaiter seulement un faux amour sincère, imparfait, mais sans mensonge... N'est-ce pas une imprudence? Quelle fâcheuse organisation me fait aimer, toujours, la franche amertume d'un cynisme? Est-ce que je suppose, peut-être, qu'en se dépêtrant des inu-

tiles illusions auxquelles on ne croit pas, on fortifie d'autant celles auxquelles on croit?...

Je me souviens (je n'ai pas de mérite) que les rapides « béguins » dont m'honorèrent parfois de jeunes personnes accessibles me plurent infiniment d'avouer sans accompagnement : « Je marche avec toi à l'œil ce soir » et, comme elles ne « marchaient » plus le lendemain — ou le surlendemain (soyons fats), — je savais bien que ce n'était pas chiqué...

Mais... celles comme ma petite Viève, gentille, frivole, gracieuse, sensuelle et pas bien perverse, et toute fredonnante, par éducation et par tenue ne seraient plus sincères en étant cyniques, — c'est un point délicat et un cercle très vicieux...

...Pourtant... Je sais bien, moi, ce dont je me soucie en elle, et je pourrais le dire; il suffirait qu'elle le sache de son côté et que nous le disions, pour peut-être *mieux réussir*...

Se tendre les lèvres, et bien sentir le baiser, et n'en pas conclure autre chose que la caresse de quatre lèvres, — c'est pas facile. Guérir les liaisons comme la nôtre de la manie de se crier uniques et éternelles tandis qu'elles rêvent peut-être, sans l'avouer, à un dédoublement prochain...

Mais non: J'ai lu un jour à la *Petite Correspondance* du « Journal » : « *Dupont* 2939. — *Pauvre plante exilée rêve aux étreintes voluptueuses de son liseron.* » — Et il n'y a pas

moyen d'échapper à cette belle terminologie... on nous l'a apprise à l'école.

On sait, on sait très bien qu'elle ne vaut (à défaut d'autre) que comme... excitant, ou comme reconnaissance, et intermédiairement, comme onomatopée, mais on la laisse envahir, cela devient trop sucré, et cela poisse... Il faudrait, puisque l'on ne s'*aime* pas, se faire tous deux bons camarades, et que la volupté soit, franchement, le plus profond des sports où l'on s'exerce ensemble... Non. On soupire... Et Vièvе, qui ne déteste pourtant pas combler les lacunes de notre amour céleste par quelques manœuvres accessoires d' « infâme débauche », se récrie de bonne foi lorsque je suspecte la valeur de la sauce fade qui englue le passable accord de nos sensibilités et de nos chairs... et lorsque je constate les lacunes... »

(Vallonges pensait des phrases dans ce genre-là. Cela ondulait un peu. Longueurs ! Longueurs ! Et de tout cela il faisait de *l'insatisfaction*. Une rêverie n'est pas un raisonnement, — une rêverie est un état d'âme... j'en ai assez indiqué pour ceux qui « *ont déjà compris* », quant aux autres, il y a déjà longtemps qu'ils ont trouvé que Vallonges est un insupportable raseur...)

Geneviève respirait très régulièrement. Verveine et iris. Et Vallonges s'enrêva peu à peu (vous vous y attendiez)

vers Celle, CELLE avec laquelle il échangerait (conditionnel) le beau trésor de tendresse dont il ne pouvait trouver le « change » nulle part.

(Jamais — (vous l'avez remarqué) — Vallonges ne songe tant à celle qu'il pourrait « aimer » qu'auprès de celles que, par intérim, il n'« aime » pas, — il n'y a pas que lui.)

Geneviève souriait toujours, tout alanguie pour elle-même...

Vallonges se secoua.

— « A quoi pense-t-elle? » se dit-il.

Puis il précisa :

— « Dans mon *amour-théorique* on penserait ensemble. »

Il se traita doucement d'idéologue, et baisa avec soin, par manière de ponctuation, les yeux tièdes de la jeune femme. Alors Geneviève sourit pour lui.

* * *

Il la prit mieux dans ses bras. Les nuances vertes du couchant s'assombrissaient en gris rouillés.

Il dit très bas :

— A quoi penses-tu?

Et elle répondit :

— A toi !

Il eût certainement brisé un vase de Sèvres s'il en avait

eu un sous la main; mais il se leva seulement avec une excitation exagérée...

— Vième ! Vième ! Je n'ai pas de chance. Si vraiment vous pensiez à moi, — moi, précisément, je ne pensais pas à vous. Et nos âmes ont manqué là, s'il faut en croire d'excellents écrivains, une fameuse occasion de « s'étreindre avec délire ».

Je pensais précisément, Vième, à celle que vous n'êtes pas...

Il s'arrêta court, s'assit, et fit sa voix si persuasive qu'elle en tremblait :

— Geneviève, voulez-vous jouer avec moi?

Elle se mit à rire. Il baisa ses dents, mais ne lâcha pas son idée :

— Vième. J'ai été bien gentil ce matin. Je vous ai servi de partner au tennis. Et vous savez que j'ai horreur de ce jeu-là. Je me suis appliqué à mes « services » et nous avons battu, par six jeux contre quatre, Simonne d'Omeure et Kerante... Je précise...

J'ai envie que ce soir, à votre tour, vous jouiez avec moi à un petit jeu innocent...

Elle rit encore et frissonna un peu.

— Non, Raoul ! Pas ça... pas ici !

— Oh, Vième ! Ce n'est pas du tout ce que vous croyez. Je voudrais seulement que nous jouions... — j'ai envie de fouiller dans votre âme à moi, ce soir, Vième... — que nous jouions à être un peu sincères...

Elle cria presque :

— Non ! Encore ! Tu veux toujours que l'on cherche ce

que l'on pense. Il ne faut pas. Est-ce qu'on sait ce que l'on pense? On pense malgré soi. Pourquoi se gâter le peu d'amour que l'on a? C'est mal... c'est bête. — Dis-moi que tu m'aimes !...

— Oh Vièvе ! Je n'ai jamais rien dit d'aussi sévère pour l'hypocrisie de notre amour que ce que vous venez de dire, Geneviève — Vièvе — je t'ennuie... Si pourtant nous trouvions un vrai meilleur amour derrière tous les mensonges que nous jettons dessus...

Et c'était presque la nuit maintenant. Vallonges s'arrêta à sentir l'obscurité l'aider à affoler de curiosité la tentation de la petite âme de femme dont il câlinait le corps tiède.

— Écoute ! — lui dit-il.

***

— Vièvе, mon cœur, je ne pensais pas à vous. Je pensais à Celle que vous n'êtes pas, — il ne faut pas que cela vous peine...

Oh, Geneviève, mon amour d'aujourd'hui, combien vous êtes différente de celle que j'aime*rais* ! Vous êtes jolie et blonde. Je devine qu'elle serait moins blonde et moins jolie que vous... mais la beauté importe assez peu... je sais que la sienne serait un peu effacée, — mais il y a longtemps que j'ai renoncé à préférer la beauté à la physionomie. Je sais que sa beauté serait de celles dont il faut lentement s'aper-

cevoir, — mais la douceur répandue en serait inoubliable; et votre beauté à vous, Vièvе, votre chère fugitive beauté ne se mêle pas à mes caresses... votre beauté *n'est pas pour moi*...

Ah ! N'avez-vous pas aussi senti, à l'heure unique de fatigue, — « *post coitum animal triste* », — c'est du latin, — lorsque, jusqu'à la taille seulement, les chairs nues desserrent l'étreinte, lorsque les têtes, en souriant, s'écartent sur l'oreiller, tandis que les bouts de doigts s'agrippent et que profondément... — n'avez-vous pas senti, Geneviève, le désaccord léger et cruel de nos corps — à cause de ce que nous appelons nos âmes?...

O ma petite Geneviève. J'ai senti souvent que ce n'était pas la caresse que je vous faisais qui vous eût le mieux pâmée — et je ne savais pas... J'ai senti aussi, glacialement, que vos chères caresses n'étaient pas toujours celles dont j'aurais le mieux frémi — et vous ne saviez pas...

On préconise bien, dans les livres d'amours, de toujours « toucher la partie du corps où la femme porte les yeux »... mais de telles précautions sont ennemies de cette exaltation que nous concevons devoir gonfler l'amour...

Vièvе, je pensais tout à l'heure à Celle dont les caresses seraient tout naturellement harmoniques aux miennes...

Et, parce que le crépuscule finissait, que les formes deve-

naient plus indécises, cette pauvre phraséologie atteignait presque, par l'intonation, à ce qu'elle voulait signifier, et Geneviève, un peu oppressée, s'abandonna à répondre :

— Oh ! pourquoi dis-tu cela? Je sais bien que nous n'arrivons pas toujours à nous oublier dans nos caresses, — mais nos caresses... oh ! Je ne sais pas parler comme toi ! Pourquoi leur en veux-tu d'être imparfaites, à nos pauvres caresses !...

— Je ne « leur en veux pas », ma câline. Je voudrais que nous essayions de les aimer dans leur imperfection, que nous ne nous épeurions pas devant des pensées que nous n'empêcherons tout de même pas de venir...

Et Geneviève, dans l'obscurité, céda à la tentation de « l'amertume franche des cynismes »... mais sa voix hésitait, toute fade :

— O Raoul ! Je ne pensais pas à toi tout à l'heure, mais... mais je ne pensais pas à un autre. Je t'aime de tout mon cœur, — mais... mais je ne peux pas m'empêcher, comme cela, le soir, ou en m'endormant dans l'obscurité, de rêver à un autre que je ne connais pas, et qui serait, comme tu dis, celui que je pourrais encore mieux aimer que toi, celui, comme tu dis, dont les caresses seraient toujours fondues avec moi...

— O Viève ! Quand on rêve en même temps on ne rêve pas toujours ensemble...

— Ne te moque pas... Il ne serait pas comme toi. Il ne serait pas aussi mince, il aurait les cheveux tout courts, il n'aurait pas ces mains blanches de malade que tu as, et que j'aime bien pourtant, — il aurait, comment dire... il aurait un peu plus l'air d'un officier...

— O Vièvе ! d'un officier... ! ...« *Ah! que j'aime les militaires!...* »

Elle s'énervait un peu; il la prit contre lui; elle parlait tout bas en serrant un peu les dents :

— Et puis ! Raoul ! — je voudrais au moral aussi... pouvoir le comprendre. Cela m'effraye toujours que tu ne tiennes pas à tes opinions. Je voudrais... comment dire... qu'il considère un peu qu'il y a une « consigne » dans la vie, — pas tant pour y obéir que pour sentir qu'elle est là... toi, ça t'est égal que l'on agisse bien ou mal...

— Geneviève ! *Celle* que je pourrais aimer s'abandonnerait avec moi au charme de tout ce qui t'effraie... Elle aurait avec moi, plus de confiance dans les instincts que dans les convenances, et elle me regarderait sérieusement...

— Vois-tu, —il ne jouerait pas au tennis comme toi. Tu es adroit et indifférent, il aimerait les mouvements violents pour eux-mêmes... Il rirait un peu fort lorsque tu souris...

— Vièvе ! Celle que j'aimerais ne jouerait pas les mêmes musiques que toi ; Elle ne pataugerait pas dans l'infini de ces « derniers quatuors » de Beethoven que je déteste... et qui m'humilient, mais, aux longues soirées qu'elle *saurait* me

donner, — ô petite « qui-n'a-jamais-le-temps » ! — les dernières notes des plus élémentaires mélodies deviendraient tout naturellement des baisers...

Et ses baisers ne seraient pas semblables aux tiens, — aux délicieux tiens. Ses baisers feraient oublier ses lèvres; les tiens, les parfumés tiens, imposent les tiennes...

Maintenant ils étaient émus tous deux de l'incomparable mélancolie de leur résistance. Ce leur était une forte volupté que d'être là, dans une étreinte dont ils secouaient l'apparence...

Elle s'effara :

— Oh ! nous nous aimons tout de même ! pas?

— Oui. Nous nous aimons peut-être mieux en ce moment, car nous nous pardonnons à chacun ce qui nous manque...

Nous avons joué... mais notre enfantillage est profond...

Le petit détail qui me fait imaginer « celle que je pourrais aimer » assise près de la table avec l'ombre légère de ses cheveux sur son front blanc, — résume tout le mystère de nos vies...

Et cela n'empêche pas d'être douces votre grâce de femme et ma grâce d'amant, et cela n'empêche pas d'être belles nos luttes d'amour, saintes nos sueurs de voluptés, élégantes aussi nos relations de discrète tendresse... Les phrases qui me viennent ne sont pas trop pompeuses...

— Raoul ! je t'aime !

— Nous nous aimons autant qu'on peut s'aimer sans s'aimer...

Ils sentirent tous deux qu'il fallait cesser tout de suite... Les phrases — sans « symbolisme » — signifient quelquefois bien plus que l'on eût voulu...

Vallonges pensa :

— « Ce petit bout de dialogue, sans brusquerie... c'est déjà très bien comme cela. On a si peu l'habitude... »

Ils se levèrent.

— « Et à quels tout petits détails : tennis, musique, cheveux... nous avons eu recours pour traduire ce qui est sans doute la plus *immense* préoccupation de nos âmes... ! »

Geneviève s'appuya contre lui. Dans un long baiser sur la tempe il sentit battre sa vie contre ses lèvres. Verveine et iris. Elle l'embrassa aussi, près de la bouche, un baiser de tendresse.

— Allons, pensa-t-il, il n'y a rien de cassé, — mais ces jeux-là... c'est bête, on risque... »

Et Vallonges fit amende honorable au Divin Mensonge.

— « Rentrons ! »

***

Tout le long de l'allée, ils rirent plus qu'il n'était besoin :

— Et Gustave d'Omeure qui m'attend pour faire son whist.

— Et votre mère qui va vous dire : « Mon petit Raoul il ne faut pas rester dehors au coucher du soleil sans être bien couvert. »

— Et Kerante qui va me dire : « Cette conduite est scandaleuse. »

Ils s'arrêtèrent au bas du perron. Vallonges lui prit les deux mains. Il allait faire nuit tout à fait...

— Geneviève ! Petite Geneviève chérie ! Aimons-nous longtemps et bien fort...

— Oui. Mais c'est toi...

Il jugea que l'émotion qui l'envahissait était de tout à fait premier choix.

Mais, en s'asseyant à la table du whist, il fut brusquement secoué de douleur :

— « Pourquoi est-ce que je peux pas... oh ! aimer celle-là qui en vaut bien une autre !... Il s'agit seulement, peut-être, de tout « emboîter » de façon à n'avoir pas le temps de s'ennuyer ensemble...

Mais que vaut un amour où l'on *craint* de s'ennuyer ensemble ! »

Il distribua les cartes.

Mais il n'avait plus d'émotion. — « Oh ! chère petite Geneviève ! chère petite Geneviève ! » Il rangea ses cartes.

— « Alors — faire *mieux semblant* de s'aimer... ou s'illusionner moins... les petites filles aux mains sales d'autrefois...

Non. Verveine et iris. Les baisers sont meilleurs... Perfectionner cela encore... jusqu'à ce que... »

Vallonges fit une fâcheuse impasse. Son vis-à-vis se fâcha. Geneviève fut prise d'un fou rire si joli...

Vallonges eut très envie d'elle.

IV

Ce petit Dialogue n'a pas eu lieu, — ça n'eût pas été pratique, — mais il explique assez bien tout de même, ce qu'il y a *entre* Geneviève et moi... ce qui sera cause, dans deux mois ou deux ans, que « cela finira », simplement parce que j'aurai trouvé mieux...

Et, s'il y a des larmes, — elles sécheront.

Déjà — je l'avoue par scrupule psychologique — pour ne pas me lasser des abandons semblables et sans apprêts de mon amie, je me garde bien de lui être « fidèle »...

Je ne me refuse pas des caresses qui me tentent, complaisantes, et d'un joli choix — et j'ai raison. Vième est là, seulement, — je m'en rends compte, — pour m'éviter mes ennuis d'autrefois, parmi des caresses qui m'embêtaient. Elle est là pour me remplir le cœur comme les « embau-

choirs » remplissent les chaussures... pour éviter que cela ne se déforme... et cette comparaison plutôt triviale me plaît infiniment...

Geneviève est là pour que je puisse jouir de la vie avec plus de commodité ! C'est bien pour cela, étant un peu plus raisonnable, que je l'ai prise... Chère douce tendre et câline petite Geneviève !... mais si loin !

—

Interruption

Lionel Silvande entra et lut par-dessus mon épaule :

— Je ne suis pas de ton avis...

— Tu as évidemment tort, Lionel, mais pourquoi...

— Tu compliques...

— Mais non...

— Mais si ! Ça ne te suffit donc plus — et cela t'a suffi — de belles filles brunes, avec des lèvres lourdes et des yeux de feu noir... que l'on trouve lorsque... et dont on change... lorsque l'on en a assez d'une...

Je ne fis pas observer à Lionel que lorsqu'il en avait « assez d'une »... Je répondis doucement :

— D'ailleurs — j'aime mieux les petites blondes...

— Je sais !... et tu fumes du Richmond... ce sont des opinions, mais elles ne valent rien...

— Mais si !... J'aime mieux les... D'ailleurs tu as raison,

Lionel, les belles filles qui... ou les jolies filles que... cela ne me suffit plus...

— Fâcheux !

— Possible. J'ai passé...

Ces « bouts-de-phrases » m'agacèrent. Je posai ma plume et je versai un verre d'alash à Silvande.

— Merci.

— Du dubèque? en veux-tu?

— Très bien. Eh bien — tu ne travailles plus? Je ne veux pas te déranger...

— On ne me dérange jamais...

— Dit Angèle... !

— Mon petit Lionnel...

Je m'adossai au mur. Je voulais lui dire...

— Mon petit Lionel, — si tu te souviens des excellentes conférences d'*Optique Géométrique* qu'autrefois nous avons assez mal écoutées ensemble, tu sais certainement que Newton étudia soigneusement la *Dispersion* de la lumière...

— Allons ! Tant mieux !

— ... Et je ne te rappelerai pas les différents procédés pour *obtenir un spectre pur*...

— Rouge, orangé, jaune, vert, bleu, indigo, violet !...

— Très bien. Eh bien, mon cher Lionel, j'en suis à un vert bleuâtre...

— Ah !

— Oui.

— Parfaitement. Ce qui veut dire?

Je parlai en souriant pour que ma « théorie » n'eût pas l'air trop prétentieuse.

— Lionel. L' « Amour vrai » est semblable à la Lumière blanche que nous ne connaissons pas... Nous connaissons l'amour, Lionel, par les sortes de bonheurs d'amour en lesquels le prisme de la Vie le décompose...

— Très joli ! Le prisme de la vie... !

— Blague pas. Je crois, Lionel, qu'il nous faut en amour *reconquérir les couleurs*...

— De l'ultra-rouge de notre puberté à l'infra-violet de notre impuissance !...

— Si tu veux, Lionel, — j'ai connu le rouge, l'orangé et le jaune...

— Blanche-Marcelle était rouge brique hein?

— Si tu veux...

— Et ta petite Jeanne, jaune clair, d'un bel ocre, s'pas?

— Si tu veux. Lionel, il faut reconquérir ces couleurs, — une à une — et l'on souffre je crois, si l'on cherche du bleu et du mauve, lorsque l'on devrait se teinter l'âme au carmin... J'en suis au bleu, Lionel, à mon premier bonheur bleu...

— Vallonges — ta « théorie » est charmante, obscure et stupide... Elle n'aura aucun succès...

— Je m'en doute... mais si ça m'amuse...

— Vas-y. Quand tu auras tes couleurs, tu achèteras une

toupie de Newton ou un miroir concave et ça donnera du blanc... bonheur pur. Tu m'inviteras...

— Ça ne donnera que du gris sale, Silvande...

— Tiens c'est vrai... ça ne donnera que du gris sale. — Ah !... C'est très mélancolique ton gris...

— Très !

— Alors tu en es au vert-bleu — et tu dédaignes les petites dames orangées... Très bien, très bien... continue... Moi, je vais au « *Criterium* »... retrouver un petit bonheur incarnadin...

Ce soir chez Didier. Hé?

— J'irai... presque sûr...

Il partit et je m'énervai... Puis j'écrivis encore :

—

Je me sers de Geneviève avec bien de l'égoïsme, — mais elle ne le sait pas. Et puis ce n'est pas ma faute... Je l'*aime* comme je puis...

Ah ! j'en ai assez dit...

Pour satisfaire à un rêve douloureux — le mien et le vôtre — venu d'où ! Rêve de *se compléter*, Rêve de *se confondre*, Rêve... etc.

(« *Penses-tu réussir !* »)

le long de mes années de jeunesse, — je vous l'ai raconté sans discrétion, — j'ai *essayé*...

Et voici où j'en suis...

Je vais continuer.

CHAPITRE NEUVIÈME

LA P'TITE SIRÈNE DU PONT DES ARTS

OU L'ON TERMINE SOUS FORME ALLÉGORIQUE

A Henri de Régnier.

I

Ce matin-là d'été, Raoul de Vallonges rentrait fort tard.

Chez Laura Louitzie — (une amie) — entre camarades on avait ri, causé, jeté mille paradoxes (dont cinq presque inédits, je crois); on avait discrètement murmuré les plus grises des nouvelles mélodies de Hahn; on s'était pouacré les lèvres de liqueurs choisies pour la bizarrerie des flacons; on avait touché à des bagues de femmes...

Charmante soirée ! Retour de l'avenue Kléber à pied, — tous les Champs-Elysées brillants de la petite pluie de la nuit; et l'aube se levait toute claire — !

Après la rue des Tuileries, Vallonges suivit le quai jusqu'au pont des Arts. Il avait mal à la tête.

Inoubliables aubes silencieuses à nos fatigues !

De l'autre côté de la Seine on éteignait, un à un, les becs de gaz pâlis... Vallonges en frissonna de douceur.

— « Soleils levants au-delà des ponts ! Gloires incomparables des cités qui s'éveillent, calme du ciel, langueur de l'eau, sur quelle âme bruyante de douleur ou de joie ne jetteriez-vous pas le silence ! Quels pas ne se sont arrêtés, quelle volupté ne s'est suspendue, quelle voix ne s'est éteinte devant vous !... »

Il s'arrêta : c'était décidément une réminiscence d'*Aphrodite*. Il monta les marches du pont, s'accouda au parapet :

— « C'est beau ! »

Le ciel était tendre au-dessus des architectures du Louvre. La Seine glissait, luisante sous les brouillards...

— « Délicieux de se coucher... ! »

Il se redressa, croisa son macfarlane...

Sur le banc, à dix pas de lui, une femme était assise, — nue...

Il ne s'étonna pas : à cause de toutes les liqueurs — et la regarda.

C'était une petite femme très blanche, avec de longs cheveux d'un blond d'or vert, un visage ovale et des bras frêles; ses cuisses minces s'effilaient en deux souples longueurs d'écailles bleues; elle souriait en tremblant un peu...

Vallonges n'hésita pas.

— « C'est une Sirène, — curieux ! »

Et il la tutoya d'abord :

— Qui es-tu? — lui demanda-t-il.

Elle répondit d'une voix parfaitement mélodieuse :

— Je m'appelle Glaucé, — je suis fille de Poseidon et de la Neige...

Vallonges s'inclina :

— Très chic !

Il y eut un silence, — et un léger trouble.

Vallonges reprit :

— Et... qu'est-ce que vous faites là?

Glaucé baissa les yeux, ses cuisses bleues se tordirent un peu, elle dit très bas :

— Je t'attendais...

Pour le coup, Vallonges fut surpris... il constata :

— Eh bien vous avez de la chance ! Je ne rentre pas par le Pont des Arts dix fois par an... !

La voix de musique reprit :

— J'ai des propositions à te faire.

— Ah ! — dit Vallonges.

— Alors je suis venue...

— Vous êtes venue?

Il y eut un nouveau petit silence.

— Veux-tu venir avec moi?

— Où ça? — demanda Vallonges.

La petite Sirène parla alors avec un peu d'emphase :

II

— Il y a des abîmes dans la mer, la lumière n'y pénètre qu'atténuée en teintes miraculeuses, les ombres rapides des poissons aveugles glissent comme des fraîcheurs vivantes, et l'on respire l'humidité pure des grandes algues fleuries...

— « Pourquoi me dit-elle cela? » — se demanda Vallonges.

— ...L'on peut, si l'on veut, se laisser aux repos infinis bercés par le choc épars de la mer sur les grèves, — bruit si lointain qu'il parfume à peine le silence, — les rondes gracieuses de mes sœurs cadenceront les gestes de leurs beautés, et l'on sera tout oppressé de lenteur...

— Pourquoi me dites-vous cela? — interrompit Vallonges.

La petite Sirène leva ses grands yeux verts, purement :

— Mais... pour que tu y viennes avec moi.

— Ah !... Ah !

Vallonges se rendit mal compte...

— J'ai peur que ce ne soit un peu monotone... vos abîmes...

Glaucé se rapprocha :

— L'on peut, si l'on veut, s'enthousiasmer aux clartés

fulgurantes des rafales, — terreurs si fortes qu'elles élèvent les âmes à jamais, — les chœurs impassibles de mes sœurs croiseront des clameurs incomparables, et l'on sera tout éperdu d'épouvante...

— Ah ça !... — s'écria Vallonges.

La petite Sirène lui prit les mains et le regarda tristement :

— Tu ne veux pas venir?

Vallonges s'agaça :

— Où ça?

Elle répondit avec simplicité :

— Dans le Rêve...

Puis elle parla un peu vite :

— Tu ne comprends pas?... Je suis venue parce que j'ai pensé que tu étais malheureux... Je suis venue te pròposer tout ce que l'on espère... tout... les plus admirables décors, et la perfection de mon amour... tu comprends?

— Ah ! Parfaitement...

Il y eut un silence. Vallonges trouva cette aventure très bien...

La petite Sirène se serra contre lui :

— Si tu savais ! Si tu savais ! Il y a des plaines vertes sous la lumière où nous courrons follement... Il y a des forêts roses où des animaux merveilleux jouent à s'envelopper d'arcs-en-ciel... Il y a des cratères sombres d'où toute vie s'éloigne... Nous cueillerons des coraux délicats et nous nous couronnerons de fucus épais pour approcher douce-

ment des belles méduses épanouies... C'est beau ! C'est beau !... Et puis nos baisers...

Glaucé pencha un peu la tête :

— Je sais une antique ville de marbre engloutie où toutes choses sont demeurées semblables... Je te prendrai par la main, et tu verras, dans les temples aux peintures divines, les vieillards aux sceptres d'or assis sur les chaises d'ivoire... Ils sont beaux !

Plus loin... des enfants sont encore étendus à jouer aux dés sur les dalles... et, dans une petite chambre... je sais... deux beaux amants sont si doucement enlacés que nous nous agenouillerons devant leur joie éternisée... je sais que tu frissonneras en voyant leurs dents briller entre leurs lèvres écartées... mais je serai là...

Elle parla encore :

— Nous entrerons dans les galères perdues, pleines d'or et oubliées... et nous nous approcherons, pour avoir peur, des grands vaisseaux morts où des héros convulsés flottent dans les cordages...

Nous nous aimerons à l'ombre bleue des sargasses... nous poursuivrons en riant les petits crustacés d'argent qui frétillent de lichens en mousses... nous nous montrerons des coquilles aux nacres splendides... et nous dormirons très près de l'eau, sous la lune...

Vallonges interrompit :

— Tout cela, c'est très gentil, Glaucé, — mais cela ne me paraît pas très pratique...

— Mais si !... Nous allons sauter... là... je te tiendrai la main...

— Ah !

— Et puis nous descendrons à la mer... Mantes... Rouen...

— ...Caudebec... Honfleur... le Havre... C'est très bien. Mais j'ai à faire ces jours-ci...

— Tu...?

— Oui. Je dîne en ville demain — chez un peintre. Et puis il y a la nouvelle pièce de Donnay... Je n'ai pas fini le dernier roman d'Annunzio. J'ai promis à la petite Mme Linières de la mener à Fontainebleau... et samedi... Non. Tu vois. Je crois qu'il faut remettre notre villégiature...

Glaucé lui serra le poignet :

— Mais ! Tu n'as donc pas compris ! Ce que je te propose... c'est ce rêve pour remplacer ta vie... J'en ai à peine parlé, de ce rêve... il est indicible... c'était pour suggérer... c'est LE RÊVE... Ce rêve plus absolu que celui qui s'accroche aux strophes des poètes... ce rêve ra-di-eux... et moi... Moi... et tout mon amour, tout mon amour... Je sais des caresses...

La petite sirène rit adorablement.

— Ah, tu croyais... ! Mais tout ce bonheur !... C'est pour l'éternité que je te le donne !...

Vallonges recula de quelques pas...

— Oh ! Alors — dit-il — Permettez !...

Il alluma un cigare et regarda la ville. Glaucé attendait en ouvrant de grands yeux.

III

Vallonges dit doucement :

— J'aime mieux rester.

La petite Sirène fit une grimace et pleura.

— Tu n'es pas gentil !...

Elle dit cela sans habitude. Et puis il y eut un silence.

Vallonges se rapprocha et lui prit la main.

— Écoute... Ce n'est pas pour toi... Tu es bien jolie... bien gracieuse... ma chérie... Peux-tu venir chez moi?

— Non...

— Tant pis... ! C'est par principe, vois-tu... A n'importe quel rêve, je préfère vivre comme je vis...

La petite Sirène se fit câline ; elle toussa, à cause du cigare.

— Mais Raoul ! Avec moi ce serait le bonheur parfait...

— J'en suis persuadé, mais...

Vallonges l'écarta doucement. La petite Sirène se fâcha :

— Mais quoi ! On dirait vraiment que c'est si bien, tout ce à quoi tu tiens !... Tes salons ! Tes théâtres ! Tes restaurants ! Tes bars !... Mes abîmes sont bien mieux que cela !...

— Je le sais; et M. Ary Renan l'a peint... Mais...

— Mais quoi ! Ce sont les autres femmes que tu regrettes ! Avoue-le ! Eh bien vrai !...

Elle s'étira avec complaisance : sa petite gorge fut merveilleuse...

— ...Tu peux me regarder — tu sais ! Et pour ce qu'elles t'ont réussi ! Tu étais toujours à te plaindre... à mesure... Et elles ne « réalisaient pas ton rêve », et patata, — c'est moi ton Rêve, — prends-le !

Vallonges fut hypocrite :

— Je ne suis peut-être pas digne...

Mais la petite Sirène faisait décidément une *scène.*

— Oh la la ! Non ! Quand je pense à ce que tu préfères à moi ! A moi ! Ta Marcelle ! Et ta Florence ! Et les autres ! Et Jeanne ! Et ta Geneviève !

— Vous êtes au courant !

— Et la nouvelle, comment s'appelle-t-elle?

— Hélène.

— Non vrai ! Car c'est ça qui te retient ! L'Amour ! Tu n'en as pas assez ! Tu veux continuer ! Ça te plaît de te vautrer dans ces petites voluptés, ces petites beautés, ces petites âmes, — tandis que moi ! Alors tu t'entêtes à chercher le bonheur là-dedans !

Penses-tu réussir !

Oh ! Je sais ce que tu vas me répondre... que si tu es né là c'est pour y vivre... ! Veux-tu que je te dise, — tu as une âme de putain...

La petite Sirène était très en colère.

Vallonges dit doucement :

— Pourquoi essayez-vous de m'humilier?

Vous m'offrez un rêve décoratif, amoureux et marin, — certainement très parfait, — et vous m'en avez donné des détails charmants, — et vous m'offrez des caresses absolues — et tout l'idéal... c'est très bien...

Mais quoi?

Ne vous étonnez pas — petite Glaucé — si je refuse : je tiens beaucoup à *n'être qu'un homme*... je ne développe pas.

Ce n'est pas *votre* Rêve que je méprise... mais je ne suis sûr que d'une chose, c'est de *vivre*, — souffrez que je m'y tienne et n'y renonce pas si facilement. Je m'y plais aujourd'hui, et cela n'a pas été sans peine...

Glaucé — vous auriez été mieux venue jadis... Vous... ou l'une de vos succursales... — Aujourd'hui !... Vous diffamez les petites expériences où j'ai souffert... Oui... mais j'ai appris à les aimer — et j'ai confiance et *je pense réussir*...

Vous êtes belle, votre voix est douce, même votre grâce est légendaire... etc...

Mais comprenez qu'elles sont *vivantes* !...

Il parla encore. La petite Sirène pâlit, tordit ses bras, pâlit encore, disparut.

Vallonges se passa la main sur les yeux.

IV

En descendant les marches en face de l'Institut il sourit :
— « C'est tout de même vrai que je suis un peu putain ! »

Puis il pensa :
— « Tout de même... cette petite Sirène... c'est flatteur... »
Mais il se méfia :
— « Ça ne devait pas être sérieux ! »
Le soleil s'élevait. Vallonges se souvint d'un peu de Rimbaud : « *J'ai embrassé l'aube d'été...* »

Puis il fut se coucher — ayant terminé sa jeunesse.

ENVOI

Pour offrir ce livre à Madame X...

Voici un livre que j'aime, parce qu'il est de moi, et je vous le donne parce que vous m'aimez.

(J'éprouverais même un plaisir délicat à ce qu'il y ait des gens pour trouver cela ridicule...)

Voici un livre qui n'est pas bien fait. Il y a des pages qui ont traîné, trop difficiles, et d'autres qui ont été bâclées... Je me suis aperçu que l'on ne faïsait pas un livre seulement avec des détails, et, si vous voulez mon avis, c'est mauvais...

(— Très mauvais!

— Très!)

mais je trouve cela très bien tout de même, — je le dis avec modestie, puïsque « je n'y suis pour rien »...

Je crois bien que les livres que je ne saurais manquer de publier à la suite, et auxquels celui-ci doit surtout servir de préface, ne me toucheront pas aussi directement que cette poignée de lyrismes mal apprêtés, si brutaux, et si bien contra-

dictoires — (...toutes ces choses dont j'ai senti qu'il fallait me débarrasser...) — *parce que mes « dix-huit-à-vingt-ans » y ont un peu crié tout de même... parce que j'y « transpose » — à peine... — ce qui m'avait ému moi-même...*

Et c'est pour cela que je vous donne ce livre.

Mon amie.

Vous m'avez donné la plus grande joie qu'attendait ma jeunesse : vous m'avez aimé à vous toute seule... *à peu près franchement...*

(C'est un chapitre qui n'était pas dans mon livre.)

Vous êtes venue — (avec, nous le savons, quel charme de mystère heureux autour de votre douceur) — vous m'avez offert toute la jeune sincérité de votre chair, et j'aime cela... (je ne suis même pas fâché de l'imprimer avec une certaine impudeur), (c'est même vraiment gentil pour moi, ce que vous avez fait, si j'y pense)... — vous avez aussi assez bien rafraîchi mon inquiétude de toute votre tendresse gaie et câline... et vous êtes si jolie....

Et maintenant je vous aime et je suis heureux — (pourvu que cela dure!)

Je vous ai donné, — parbleu! — tout mon « amour qui vous attendait »... etc.

Mais il me plaît de vous donner aussi — ma douce! — le « Livre de Jeunesse » *où je raconte un peu (je n'en suis ni honteux ni fier) comment il vous attendait...*

pour que vous m'ayez bien au complet — (joli cadeau à faire à un enfant) — avec la manière de s'en servir...

Montpellier. — Abbaye de Jumièges. — Paris.
Novembre 94. — Août 95. — Décembre 96.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

—

POUR SERVIR DE PRÉFACE..... 9

CHAPITRE PREMIER

DE CIGARES EN CIGARES..... 13

CHAPITRE DEUXIÈME

EN FAÇON D'ÉPITHALAME POUR UN MARIAGE MANQUÉ

Où Raoul de Vallonges raconte un de ses amours. 45

CHAPITRE TROISIÈME

SOIRÉE PERDUE ET NUIT D'AMOUR A LA PASSANTE

Où l'on accompagne Raoul de Vallonges l'un des soirs les plus indécis de sa sensibilité..... 103

CHAPITRE QUATRIÈME

A PROPOS DE... Pour « situer » un peu mon ami Raoul de Vallonges..... 143

CHAPITRE CINQUIÈME

LA PETITE JEANNE PALE... Où Raoul de Vallonges raconte un autre de ses amours..... 151

CHAPITRE SIXIÈME

ORIGINE, GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN « ESSAI SUR CLÉO DE MÉRODE CONSIDÉRÉE COMME SYMBOLE POPULAIRE ». Pour insister auprès du lecteur sur ce que Vallonges est « Littérateur »..... 209

CHAPITRE SEPTIÈME

PETIT EMPLOI DU TEMPS. Pour « situer » encore un peu mon ami Raoul de Vallonges..... 231

CHAPITRE HUITIÈME

LETTRE LONGUE A LA BIEN-AIMÉE... Où Raoul de Vallonges raconte un troisième de ses amours.

I — Comment cela commence..... 247

II — ...et comment cela dure..... 289

CHAPITRE NEUVIÈME

LA P'TITE SIRÈNE DU PONT DES ARTS... Où l'on termine sous forme allégorique..... 321

ENVOI..... 335

246. — Imp. LAINÉ et TANTET, Cbartres. 22.12.1926.

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois.

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8°, formant dans l'année huit forts volumes d'un maniement aisé. Une Table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable de plus de 6.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

Chartres. — Les Imprimeries LAINÉ et TANTET.